LETTRES

DU

COMTE DE CHESTERFIELD.

7

LETTRES

DU

COMTE DE CHESTERFIELD

A SON FILS

PHILIPPE STANHOPE,

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE A LA COUR DE DRESDE;

AVEC QUELQUES PIÈCES DIVERSES.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

VOLLAND AINÉ et JEUNE, LIBRAIRES, quai des Augustins, n° 17.

FERRA AINÉ, LIBRAIRE, rue des Grands-Augustins, n° 11.

H. VERDIÈRE, LIBRAIRE, quai des Augustins, n° 27.

1812.

LETTRES
DE
MILORD CHESTERFIELD.

LETTRE CXCIV.

Londres, ce 25 mai 1750.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier votre lettre, datée de Naples du 7 N. S., par laquelle je vois que vous avez voyagé, en comparant les passages des auteurs classiques relativement aux endroits où vous avez passé en critique et *de virtuoso*. Vous avez bien fait, car tout ce qui mérite d'être vu doit être examiné avec attention, mieux que la plupart des hommes ne font. C'est une très-mauvaise excuse, lorsqu'on parle de quelque chose de curieux que vous avez vu, de dire : « Je l'ai vue, mais réellement je » n'y fis pas attention ». Pourquoi aller voir une chose, sans y faire attention ? A présent que vous êtes à Naples, vous passez une partie de votre tems en honnête homme, *da garbato cavaliere*, à la cour et dans les meilleures compagnies. On m'a dit que les étrangers sont très-bien accueillis du prince, qu'il fait bonne chère, et que madame la princesse donne chère entière ; mais que sa chair est plus que hasardée ou mortifiée même ; c'est-à-

dire, en bon anglais, qu'elle est non-seulement tendre, mais gâtée. Si cela est vrai, comme j'en suis presque sûr, on peut lui dire dans le sens littéral, *juvenumque prodis, publica cura.*

M. Harte m'apprend que vous êtes magnifiquement habillé, comme il convient à un jeune homme d'être, sur-tout dans les pays étrangers, où les beaux habits sont si fort à la mode. Il faut que les habits soient aussi bien faits, afin qu'on les porte sans gêne et avec aisance; car quiconque paroît avoir une attention particulière pour un bel habit, donne sujet de penser qu'il n'est pas accoutumé à être bien mis.

Je vous remercie pour votre pièce de dessin: je suis impatient de la voir; je la placerai dans une nouvelle galerie que je fais bâtir à Blackheat; mais je suis encore plus impatient d'en voir une autre pièce; je suis surpris de ne l'avoir pas encore reçue: j'entends celle de votre personne. Je pense que si c'étoit votre portrait en grand, il n'approcheroit pas des dimensions du dessin pris d'après Dominichino, que vous dites être environ de huit pieds de hauteur; je pense que vous êtes, aussi-bien que moi, de la famille *Piccolomini*. M. Bathurst me dit qu'il croit que vous êtes un peu plus grand que moi; si cela est, vous pourrez atteindre cinq pieds huit pouces. Je serois content si vous étiez de cette taille, quoique je souhaiterois que vous eussiez cinq pieds dix

pouces. Que ne souhaité-je pas pour vous voir parfait en tout genre! j'entends les choses qui y tendent ; car la perfection n'est pas l'appanage de la nature humaine, conséquemment il est inutile de la souhaiter; mais j'espère que vous en approcherez de plus près que la généralité de vos contemporains. Sans vous faire compliment, vous êtes en bon chemin. M. Harte m'assure (et jureroit, je crois, si cela étoit compatible avec son caractère) que vous n'avez aucun vice de cœur. Vous avez un fonds de connoissance des anciens et des modernes, que j'ose dire que personne de votre âge n'a, et que vous augmenterez chaque jour. Que vous manque-t-il donc pour parvenir à ce degré de perfection que je vous souhaite? Rien, sinon l'usage, la tournure et les manières d'un homme à la mode; j'entends l'air du beau monde. Vous n'avez pas encore acquis ces qualités extérieures, qu'il est impossible de ne pas avoir, si on les veut; car on les acquiert insensiblement, en fréquentant la bonne compagnie, si l'on fait la moindre attention aux caractères et aux manières des personnes qui la composent. Chaque homme devient, jusqu'à un certain degré, ce que sont ceux avec qui il converse; il acquiert leurs airs, leurs manières et même leur façon de penser. S'il les observe avec attention, il les égalera bientôt, et même, à la longue, il contractera l'habitude de leurs manières, sans s'efforcer

de les imiter. Je ne connois rien dans le monde qu'on ne puisse acquérir avec un peu de soin et d'application, excepté la poésie. C'est une grande satisfaction pour vous que vous ne manquiez de rien que vos plaisirs ne puissent vous procurer, si ce sont les plaisirs d'un homme bien né. Je vous félicite, aussi-bien que moi, de ce que vous êtes dans cette situation, qu'excepté vos exercices, vous n'avez besoin de rien que vos plaisirs ne vous mettent à portée d'acquérir. Prenez-les avec les personnes du premier rang, par-tout où vous êtes, et l'affaire est faite. Je suis sûr que vous vous appliquerez à vos exercices à Paris; ils vous donneront de la souplesse et de la dextérité; et la compagnie que vous y fréquenterez, avec un peu d'observation de votre part, vous donnera bientôt l'air, les manières, en un mot, le ton de la bonne compagnie. Que ces considérations ne vous inspirent cependant pas de la vanité, c'est entre vous et moi; elles doivent vous donner une certaine assurance, une fermeté et une résolution, sans lesquelles un homme ne peut montrer avec avantage ce qu'il est réellement. Un homme comme il faut, doit être au-dessus de la timidité, de la mauvaise honte et d'une complaisance servile pour l'opinion des autres. La Bruyère dit : « On ne vaut dans ce monde » que ce que l'on veut valoir ». On doit procéder dans le monde selon ce principe, ayant soin d'éviter les apparences et les marques

extérieures de la vanité. Le tout, comme vous voyez, dépend de la compagnie que vous fréquenterez à l'avenir. Je vous ai préparé les moyens d'être introduit à tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Vous trouverez, à votre arrivée dans cette capitale, quantité de lettres adressées à différentes sortes de personnes, beaux-esprits, savans et belles dames. Si vous fréquentez toutes ces différentes classes, vous vous formerez non-seulement par leurs exemples, mais aussi par leurs avis et leurs conseils particuliers, comme je les ai priés d'en agir avec vous, afin d'ajouter à ce que vous avez la seule chose qui vous manque.

Dites-moi, je vous prie, quels livres italiens vous avez lus, et si cette langue vous est devenue familière? Lisez l'Arioste et le Tasse; ce sont, selon moi, tous les poëtes italiens qui méritent d'être lus. A tout événement, quand vous serez à Paris, prenez un bon maître italien pour lire avec vous trois fois la semaine; cela vous empêchera d'oublier ce que vous avez appris de cette langue, et vous perfectionnera dans la connoissance de ses beautés. C'est un grand plaisir, de même qu'un grand avantage, d'être capable de bien parler aux personnes de différentes nations dans leur langue naturelle. Aspirez à la perfection en tout, quoique personne ne puisse l'atteindre: mais ceux qui y tendent et qui persévèrent en approchent de plus près que ceux que la paresse et le manque d'émulation font renon-

cer à toute poursuite vers cet objet. *Magnis tamen excidit ausis* est un degré de louange qui accompagne toujours une témérité noble et brillante ; c'est un meilleur signe dans un jeune homme que *serpere humi, tutus nimiùm timidusque procellæ;* car les hommes, aussi bien que les femmes,

. . . Born to be controuled,
Stoop to the forward and the bold.

Un jeune homme, qui entre dans le monde avec une timidité réelle et qui se défie trop de ses talens, n'a pas d'espérance d'y faire figure. On le décourage facilement, on le néglige, ou même on l'insulte; mais un jeune homme, s'il veut réussir, doit avoir une certaine fermeté et une force d'esprit avec une modestie extérieure, et une sorte de défiance de lui-même en apparence. Il faut qu'il fasse valoir ses droits et ses priviléges avec modestie, mais avec résolution. *Suaviter in modo*, mais *fortiter in re.* Il doit avoir une franchise apparente, avec une réserve et une assurance intérieures. Tout cela viendra, en fréquentant et en observant la bonne compagnie; j'entends tout ce que le monde appelle la meilleure compagnie de l'endroit. Nous nous verrons ensuite; et nous parlerons tête-à-tête des dernières touches, que la conversation et une connoissance particulière suggèrent naturellement, et qu'on ne peut réduire en méthode par écrit.

Dites à M. Harte que j'ai reçu ses deux lettres du 2 et du 8 N. S. Aussitôt que j'aurai reçu la troisième, je lui répondrai. Adieu, mon cher! je vois que cela ira bien.

LETTRE CXCV.

Londres, ce 5 juin 1750.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre portrait, que j'ai long-tems attendu avec impatience; je souhaitois de voir vos traits; car je suis porté, comme la plupart des hommes, à en former quelqu'idée générale de l'esprit. Si le peintre a saisi votre ressemblance aussi-bien que celle de M. Harte (car son portrait est le plus ressemblant que j'aie vu de ma vie), j'augure favorablement de vos traits : ils expriment la vivacité et la finesse. Vous avez acquis beaucoup d'embonpoint depuis que je ne vous ai vu; si vous n'êtes pas cru à proportion, je vous prie de vous dépêcher de grandir. Sérieusement, je crois que vos exercices à Paris vous dégageront et vous feront croître; j'apprends que vos jambes promettent que vous deviendrez plus grand que vous n'êtes. Excepté la danse, ce qu'il y a de plus avantageux dans ces exercices académiques, c'est qu'ils sont fort sains; ils dégraissent leur homme. A propos d'exercices, j'ai tout préparé pour votre réception chez M. de la Guérinière; votre appartement sera prêt à

votre arrivée. Je suis sûr que vous sentez qu'il vaut mieux pour vous d'être en pension dans l'académie les six ou sept premiers mois au moins, que d'être en hôtel garni, à quelque distance du manège, et d'être obligé d'y aller tous les matins, quelque tems qu'il fasse, sans faire mention de la perte du tems; outre qu'étant en pension à l'académie, vous ferez connoissance avec une partie de la jeune noblesse à Paris, et en peu de tems on ne vous regardera plus dans les compagnies françaises comme étranger; avantage qu'aucun Anglais, que je sache, n'a jamais obtenu.

Je suis sûr que vous ne penserez pas que la différence de la dépense, qui est une bagatelle, ait aucune part dans cette résolution. Vous savez le français si parfaitement, et vous acquérerez sitôt la tournure des Français, que je ne connois personne qui puisse passer aussi-bien son tems que vous à Paris. Nos jeunes gens, en général, n'entendent pas assez la langue du pays, et ne savent pas assez bien se présenter pour être bien reçus dans les meilleures compagnies françaises. Une preuve de cela, c'est qu'il n'y a pas un Anglais qui ait jamais été soupçonné de galanterie avec une femme française de qualité, quoique toutes les femmes de qualité en France soient plus que soupçonnées d'avoir des galanteries. Ils se contentent d'un commerce dangereux et déshonorant avec des prostituées, des actrices, des danseuses et filles de cette

espèce, quoique, s'ils savoient se présenter, il leur seroit aisé de faire des conquêtes illustres. Un arrangement qui, en bon anglais, signifie une galanterie, est à Paris une partie aussi nécessaire de l'établissement d'une femme comme il faut, que sa maison, sa table, son carrosse, etc. Il faut donc qu'un jeune homme soit bien mal-adroit ou d'un goût bien singulier pour être réduit à préférer des courtisanes et un commerce dangereux à une intrigue avec une femme saine, d'un rang distingué, douée de tous les avantages de la plus belle éducation, d'autant que, selon l'opinion du monde, il n'y a rien de déshonorant dans ces arrangemens. Rien ne plonge plus facilement un jeune homme dans la basse compagnie des hommes et des femmes, que la mauvaise honte et la timidité. S'il croit qu'il ne plaira pas, il peut être sûr que sa crainte sera vérifiée; mais s'il tâche de plaire, et qu'il soit persuadé jusqu'à un certain degré qu'il réussira, il est presque certain de parvenir à son désir. Combien de gens ne rencontre-t-on pas par-tout qui, avec des talens très-médiocres et des connoissances bornées, pénètrent dans la bonne compagnie par leur assurance, leur façon de s'insinuer et leur persévérance? Ils ne se rebutent d'aucun refus d'homme ou de femme; aucune difficulté ne les décourage. S'ils sont repoussés deux ou trois fois, ils se rallient et reviennent à la charge, et prévalent à la fin de dix fois

neuf. Avec vos talens et vos connoissances, les mêmes moyens doivent certainement atteindre le même but en bien moins de tems. Vous avez un fonds qui doit vous donner une modeste assurance et des forces suffisantes pour les rallier avec succès. Dans les affaires, supposé qu'on ait des talens, il n'y a rien de plus efficace et de plus avantageux qu'une bonne opinion de soi-même, quoiqu'on doive la cacher, une résolution ferme et une persévérance à toute épreuve. Il n'y a que les insensés qui entreprennent des choses impossibles, et on peut, par quelque moyen ou autre, accomplir ce qui est possible. Si une méthode n'a pas l'effet désiré, essayez-en une autre, et adaptez vos méthodes aux caractères de ceux avec qui vous avez affaire.

Au traité des Pyrénées, que le cardinal Mazarin et don Louis de Haro conclurent dans l'île des Faisans, le dernier obtint quelques points importans par sa constance et sa persévérance inébranlables.

Le cardinal avoit toute la vivacité et l'impatience italiennes; don Louis tout le flegme et la fermeté espagnols. Le point que le cardinal avoit le plus à cœur étoit d'empêcher le rétablissement du prince de Condé, son ennemi implacable; mais il étoit empressé à conclure et impatient de retourner à la cour, où l'absence est toujours dangereuse. Don Louis observoit cela, et ne manquoit jamais, à toutes les conférences, de mettre sur le

tapis l'affaire du prince de Condé. Le cardinal refusa pendant quelque tems de traiter même de ce sujet; don Louis, avec le même sang-froid, persistoit constamment, jusqu'à ce qu'enfin il prévalut sur les inclinations et l'intérêt du cardinal et de sa cour. Le bon sens doit distinguer ce qui est impossible d'avec ce qui est seulement difficile; la résolution et la persévérance surmontent bien des obstacles. On peut gagner tout homme d'une façon ou d'autre, et les femmes par toutes sortes de moyens.

Il ne faut pas que j'omette une chose, nécessaire avant toute autre; c'est une attention directe à l'objet présent, quel qu'il soit, sans penser à aucun autre, passé ou futur. Un homme distrait ne fait que peu d'observations très-imparfaites. Comme la moitié des circonstances lui échappent nécessairement, il ne peut rien poursuivre avec persévérance, parce que ses distractions lui font perdre le droit chemin. Elles sont désagréables et à peine tolérables dans la vieillesse; mais elles sont impardonnables dans la jeunesse. Si vous vous apercevez que vous êtes sujet à être distrait, veillez sur vous très-soigneusement, afin d'empêcher que ces défauts ne tournent en habitude; car, si vous ne tâchez de les corriger à présent, vous trouverez qu'il sera très-difficile de guérir dans la suite cette maladie d'esprit, pire qu'aucune que je sache.

J'entendis dire avec beaucoup de satisfac-

tion, l'autre jour, par une personne qui a été dernièrement à Rome, que personne n'est mieux reçu que vous dans les meilleures compagnies. J'ose dire que ce sera le même cas à Paris, où l'on est extrêmement obligeant envers les étrangers qui sont civils et témoignent un désir de plaire. Mais il faut un peu flatter les Français, non-seulement en paroles, mais en paroissant donner la préférence à leur pays, à leurs manières et à leurs usages; c'est payer bon marché pour une bonne réception.

Si j'étois en Afrique, j'en ferois autant pour un nègre qui auroit la même complaisance.

Votre, etc.

LETTRE CXCVI.

Londres, ce 11 juin 1750.

MON CHER AMI,

Le président de Montesquieu (avec qui vous ferez connoissance à Paris), après avoir établi dans son livre de l'*Esprit des Lois* la nature et les principes de trois différentes sortes de gouvernemens, savoir, le démocratique, le monarchique et le despotique, traite de l'éducation nécessaire pour chaque forme respective de ces gouvernemens. Son chapitre sur l'éducation propre dans les monarchies mérite, je pense, d'être transcrit, et je vous l'envoie.

Vous observerez que la monarchie qu'il a en vue, c'est la France.

« Ce n'est point dans les maisons publiques où l'on instruit l'enfance que l'on reçoit dans les monarchies la principale éducation; c'est lorsqu'on entre dans le monde que l'éducation, en quelque façon, commence. Là est l'école de ce qu'on appelle l'*honneur*, ce maître universel, qui doit par-tout nous conduire.

» C'est là que l'on voit et que l'on entend toujours dire trois choses, qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse.

» Les vertus, qu'on y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même; elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue.

» On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles; comme justes, mais comme grandes; comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

» Dès que l'honneur y peut trouver quelque chose de noble, il est, ou le juge qui les rend légitimes, ou le sophiste qui les justifie.

» Il permet la galanterie lorsqu'elle est unie à l'idée du sentiment du cœur ou à l'idée de conquête; et c'est la raison pour laquelle les mœurs ne sont jamais si pures dans les monarchies que dans les gouvernemens républicains.

» Il permet la ruse, lorsqu'elle est jointe

à l'idée de la grandeur de l'esprit, ou de la grandeur des affaires, comme dans la politique, dont les finesses ne l'offensent pas.

» Il ne défend l'adulation que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune, et n'est jointe qu'au sentiment de sa propre bassesse.

» A l'égard des mœurs, j'ai dit que l'éducation des monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc de la vérité dans les discours. Mais est-ce par amour pour elle? point du tout. On la veut, parce qu'un homme qui est accoutumé à la dire paroît être hardi et libre. En effet, un tel homme semble ne dépendre que des choses; et non pas de la manière dont un autre les reçoit.

» C'est ce qui fait qu'autant que l'on y recommande cette espèce de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité et la simplicité pour objet.

» Enfin, l'éducation dans les monarchies exige dans les manières une certaine politesse. Les hommes, nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire; et celui qui n'observeroit pas les bienséances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, se décréditeroit au point qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

» Mais ce n'est pas d'une source si pure que la politesse a coutume de tirer son origine. Elle naît de l'envie de se distinguer. C'est par orgueil que nous sommes polis : nous nous

sentons flattés d'avoir des manières qui prouvent que nous ne sommes pas dans la bassesse, et que nous n'avons pas vécu avec cette sorte de gens que l'on a abandonnés dans tous les âges.

» Dans les monarchies la politesse est naturalisée à la cour. Un homme, excessivement grand, rend tous les autres petits. De là les égards que l'on doit à tout le monde; de là naît la politesse, qui flatte autant ceux qui sont polis, que ceux à l'égard de qui ils le sont, parce qu'elle fait comprendre qu'on est de la cour, ou qu'on est digne d'en être.

» L'air de la cour consiste à quitter sa grandeur propre pour une grandeur empruntée. Celle-ci flatte plus un courtisan que la sienne même. Elle donne une certaine modestie superbe qui se répand au loin, mais dont l'orgueil diminue insensiblement, à proportion de la distance où l'on est de la source de cette grandeur.

» On trouve à la cour une délicatesse de goût en toutes choses, qui vient d'un usage continuel de superfluités d'une grande fortune, de la variété et sur-tout de la lassitude des plaisirs, de la multiplicité, de la confusion même des fantaisies, qui, lorsqu'elles sont agréables, y sont toujours reçues.

» C'est sur toutes ces choses que l'éducation se porte pour faire ce qu'on appelle l'honnête homme, qui a toutes les qualités et toutes les vertus que l'on demande dans ce gouvernement.

» Là l'honneur, se mêlant par-tout, entre dans toutes les façons de penser et toutes les manières de sentir, et dirige même les principes.

» Cet honneur bizarre fait que les vertus ne sont que ce qu'il veut et comme il les veut; il met de son chef des règles à tout ce qui nous est prescrit; il étend ou il borne nos devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique ou dans la morale.

» Il n'y a rien dans la monarchie que les lois, la religion et l'honneur prescrivent tant que l'obéissance aux volontés du prince : mais cet honneur nous dicte que le prince ne doit jamais nous prescrire une action qui nous déshonore, parce qu'elle nous rendroit incapables de le servir.

» Crillon refusa d'assassiner le duc de Guise, mais il offrit à Henri III de se battre contre lui. Après la St.-Barthélemi, Charles IX ayant écrit à tous les gouverneurs de faire massacrer les Huguenots, le vicomte d'Ortez, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au roi :

SIRE,

« Je n'ai trouvé parmi les habitans et les » gens de guerre que de bons citoyens, de » braves soldats, et pas un bourreau; ainsi » eux et moi supplions votre majesté d'em- » ployer nos bras et nos vies à choses faisa- » bles. »

» Ce grand et généreux courage regardoit une lâcheté comme une chose impossible.

» Il n'y a rien que l'honneur prescrive plus à la noblesse que de servir le prince à la guerre. En effet, c'est la profession distinguée, parce que ses hasards, ses succès et ses malheurs mêmes conduisent à la grandeur. Mais, en imposant cette loi, l'honneur veut en être l'arbitre, et, s'il se trouve choqué, il exige ou permet qu'on se retire chez soi.

» Il veut qu'on puisse indifféremment aspirer aux emplois ou les refuser; il tient cette liberté au-dessus de la fortune même.

» L'honneur a donc ses règles suprêmes, et l'éducation est obligée de s'y former. Les principales sont, qu'il nous est bien permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vie.

» La seconde est que, lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenons inférieurs à ce rang même.

» La troisième, que les choses que l'honneur défend sont plus rigoureusement défendues, lorsque les lois ne concourent point à les proscrire, et que celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque les lois ne le demandent pas. »

Quoique notre gouvernement diffère considérablement de celui de France, parce que

nous avons des lois fixes et des barrières légitimes pour la sûreté de nos biens et de nos libertés, cependant les observations du président sont presqu'aussi vraies à l'égard de l'Angleterre que de la France. Quoique les monarchies diffèrent entr'elles, il y a très-peu de différence entre les rois. Ceux qui sont absolus, désirent de continuer sur le même pied, et ceux qui ne le sont pas tâchent de le devenir; de là les mêmes maximes et les mêmes manières dans presque toutes les cours. La volupté rend le peuple indolent, la profusion l'appauvrit, et par conséquent le rend indépendant. On appelle ici la cour, le monde, aussi-bien qu'à Paris, et on n'entend rien de plus, quand on dit qu'un homme connoît le monde, si ce n'est qu'il connoît les cours. Dans toutes les cours, vous devez vous attendre à des liaisons sans amitié, des aversions sans haine, de l'honneur sans vertu. On y sauve les apparences, et on y sacrifie la réalité. De bonnes manières et de mauvaises mœurs, le vice et la vertu y sont si déguisés, que quiconque a seulement raisonné sur l'un ou sur l'autre ne les reconnoît pas à son premier début à la cour. Il importe que vous connoissiez la carte de ce pays; de sorte que, quand vous viendrez à y voyager, vous puissiez le faire avec sûreté.

De tout ceci vous tirerez naturellement cette conclusion, que réellement vous allez entrer dans la grande école et la plus impor-

tante, le monde. Les écoles de Westminster et de Leipsick vous ont seulement préparé à être admis dans celle-ci, de même que celles de Mary-le-Bone et de Windsor, etc., serviront à vous introduire dans les premières. Ce que vous avez appris vous placera seulement dans la seconde classe de cette nouvelle école, au lieu de la première. Mais, si vous avez intention de vous avancer, vous avez bien des choses à apprendre, différentes du grec et du latin. Elles exigent bien plus de sagacité et d'attention que ces deux langues mortes, la langue de la nature pure et simple, la langue de la nature modifiée différemment et corrompue par les passions, les préjugés et les habitudes, le langage de la dissimulation très-difficile, mais très-nécessaire à déchiffrer. Homère n'a pas tant de dialectes difficiles, que le grand livre de l'école où vous allez entrer.

Observez donc par degrés et avec la plus grande attention ce que font les meilleurs écoliers qui sont dans la classe au-dessus de vous, afin que vous parveniez vous-même à cette première classe. Adieu.

Je vous prie de dire à M. Harte que j'ai reçu sa lettre du 27 mai N. S., et que je lui conseille de ne jamais prendre à la lettre les gazettes anglaises, qui ne rapportent jamais les choses exactement. J'ai sa patente et son *mandamus ;* il est Walter dans l'un et l'autre, quelqu'autre nom que lui donnent les nouvelles publiques.

LETTRE CXCVII.

Londres, ce 9 juillet V. S. 1750.

Mon cher ami,

Je ne mériterois pas cette dénomination de votre part, si je ne vous informois librement et formellement d'un défaut très-corrigible, dont je puis entendre parler, ou que je puis soupçonner ou découvrir un tems ou l'autre. Ceux qui s'appelleront vos amis dans le cours ordinaire du monde, ou que vous prendrez peut-être pour tels, selon les notions communes de l'amitié, ne vous parleront jamais de vos fautes et bien moins de vos foibles; mais au contraire, comme ils souhaitent plutôt se faire de vous un ami que de vous prouver leur attachement, ils flatteront vos foibles et réellement ne seront pas fâchés que vous en ayez. On jouit intérieurement de l'infériorité de ses meilleurs amis. La partie utile et essentielle de l'amitié pour vous est réservée seulement à M. Harte et à moi. Nos relations par rapport à vous sont pures et ne peuvent être soupçonnées d'intérêt particulier; nous ne consultons que le vôtre en tout. Et quoi que nous disions et faisions, nous ne sommes pas susceptibles de concurrence, de jalousie, de secrète envie ou de malignité. Nous sommes donc autorisés à représenter, à consulter et à diriger; et

votre raison doit vous dire ce que vous en devez croire.

Je suis informé de bonne part que votre manière de vous énoncer est encore très-vicieuse, et que vous parlez quelquefois inintelligiblement. Je vous ai si souvent communiqué mes pensées à ce sujet, que je ne puis vous rien dire de nouveau : je ne puis que vous répéter que votre bonheur dépend de ce talent. Votre profession est de bien parler en public et en conversation. Votre manière de parler est aussi essentielle que le sujet, puisqu'il y a plus de personnes qui sont charmées par les oreilles, qu'il n'y en a de capables de juger du raisonnement. Tout excellentes que soient vos productions, elles ne vous seront d'aucune utilité, si vous les étouffez dès leur naissance. Les meilleures compositions de Corelli, mal exécutées, au lieu de toucher lorsqu'elles sont entre les mains de maîtres, n'exciteroient que l'indignation des auditeurs, si elles étoient entre des mains médiocres. Mais de massacrer vos productions, et cela *coram populo*, c'est une *cruauté de Médée* qu'Horace défend absolument. Souvenez-vous de quelle importance étoit la manière de s'énoncer dans l'opinion de Démosthènes et des Grecs. Lisez ce que Cicéron et Quintilien en disent; les vendeuses d'herbes à Athènes étoient capables d'en juger.

L'éloquence avec toutes ses grâces, surtout l'art de s'énoncer, est aussi nécessaire

dans notre gouvernement qu'il l'étoit dans la Grèce et à Rome. Personne ne peut faire fortune ou figure dans ce pays, sans parler bien en public. Si vous voulez persuader, il faut plaire auparavant, et si vous voulez plaire, il faut que votre voix soit harmonieuse. Il faut que vous articuliez chaque syllabe distinctement, il faut que vos tons et vos cadences soient marqués fortement et avec justesse, et le tout doit être plein de grâces et de charmes. Si vous ne parlez de cette manière, il vaut mieux ne pas parler du tout. Tout le savoir que vous avez et que vous pouvez acquérir ne signifie rien sans cela. Il peut vous amuser et vous occuper dans votre cabinet, mais il ne vous sera d'aucun usage dans le monde. Je vous conjure donc de penser à cet objet essentiel jusqu'à ce que vous ayez surmonté toute difficulté; cela dépend de vous. Ne pensez à rien d'autre, ne lisez et ne parlez de rien sinon de ce qui a rapport à ce sujet. Lisez haut, quoique seul, articulez en lisant; faites-le distinctement comme si vous lisiez en public et dans l'occasion la plus importante. Récitez vos pièces d'éloquence, déclamez des scènes de tragédie à M. Harte, comme si c'étoit devant un auditoire nombreux. S'il y a quelque consonne particulière que vous avez de la difficulté à articuler, comme je me suis apperçu par rapport à l'*R*, prononcez-la un million de fois, jusqu'à ce que vous la prononciez bien. Ne parlez jamais vîte, jusqu'à ce

que vous ayez appris à bien parler. Enfin, ne lisez aucun livre, et ne vous occupez d'aucune pensée qui ne tende directement à ce grand objet, si décisif pour la figure et la fortune que vous ferez dans le monde.

Ce qui vous est ensuite nécessaire, est d'écrire correctement, élégamment et lisiblement. Je suis fâché de vous dire que vous êtes en arrière sur ces trois points. Vous écrivez très-mal; mais il est facile d'écrire mieux avec un peu de soin, puisque quiconque a l'usage de sa main droite et de ses yeux, peut se faire à toutes sortes d'écritures. Quant au style correct et élégant, l'attention et la grammaire suffisent pour l'un, et la lecture des meilleurs auteurs pour l'autre. Dans votre lettre du 27 juin N. S. vous avez omis la date de l'endroit; je conjecture, seulement par le contenu, que vous étiez à Rome.

Ainsi je vous ai dit, avec la sincérité et la liberté qu'inspire la plus tendre affection, tous vos défauts, au moins ceux que je connois et dont j'ai entendu parler. Il est aisé de vous en corriger, et je suis sûr que vous le ferez: après cela, vous n'avez plus rien à acquérir, et je n'ai rien à vous souhaiter que le tour, les manières, les grâces du monde poli, que l'expérience, l'observation et la bonne compagnie vous donneront insensiblement. Peu de gens à votre âge ont lu, vu et connu autant de choses que vous, et conséquemment il y en a peu qui soient aussi près de la per-

fection, c'est-à-dire de ce qui en approche davantage. Au lieu donc d'être découragé pour ce que vous n'avez pas encore acquis, ce que vous savez doit vous engager à en apprendre davantage, et vous convaincre qu'à force d'efforts vous obtiendrez ce que vous souhaitez. Les difficultés que vous avez surmontées étoient beaucoup plus grandes que celles que vous avez à vaincre. Votre carrière s'est ouverte à travers les ronces et les épines : le peu que vous en rencontrerez à présent sera mêlé de roses. Le plaisir est à présent la dernière branche de votre éducation. Il adoucira et polira vos manières, il vous engagera à chercher et enfin à acquérir les grâces. Le plaisir est nécessairement réciproque; il n'y a personne qui le ressente sans en donner. Pour qu'on nous plaise, il faut plaire aux autres; ce qui vous plaît dans les autres leur plaira en vous.

Paris est sans contredit le séjour des grâces; elles iront au-devant de vous, si vous êtes trop timide. Fréquentez, étudiez les meilleures compagnies, et vous serez bientôt naturalisé Parisien. Vous apercevrez bientôt quelle attention particulière les Français ont à parler avec élégance et pureté, et combien ils s'attachent aux grâces de l'élocution. Ils douteroient du bon sens de quiconque négligeroit ou ne connoîtroit pas les avantages infinis qui en résultent. Narrer, bien réciter, déclamer, sont parmi eux des études sérieu-

ses, et méritent par-tout une attention particulière. Les conversations, même parmi les femmes, tournent fréquemment sur l'élégance et les plus légères délicatesses de la langue française. Un enjouement, un tour galant sert de mérite dans leurs compagnies, même avec les femmes qui n'inspirent aucune passion.

Mais, si vous deveniez amoureux de quelque femme de condition, de bon sens, comme cela peut arriver, car je ne vous crois pas capable de vous amouracher d'une créature méprisable, et si votre rival, sans la moitié de vos talens et de vos connoissances, vous supplantoit par ses manières, son enjouement et son badinage, ne regretteriez-vous pas d'avoir négligé ces avantages, que vous méprisiez comme frivoles et superficiels, mais que vous regarderiez alors comme de quelque conséquence dans le cours du monde. Les hommes, aussi-bien que les femmes, se laissent prendre par ces grâces extérieures. Fermez donc vos livres à présent comme un objet d'étude, et ne les ouvrez que pour votre amusement ; mais que le grand livre du monde soit votre étude sérieuse. Lisez et relisez, apprenez-le par cœur, adoptez son style, et rendez-vous-y familier.

Quand je pèse vos qualités et vos défauts, je suis charmé que la balance soit si fort en votre faveur, qu'il y ait si peu d'*item per contra*, et qu'il soit facile de les effacer.

Un homme qui doit peu, peut s'acquitter en peu de tems, et, s'il est prudent, il le fera; au lieu qu'un homme qui doit beaucoup, par sa négligence, désespère de pouvoir payer, et, pour cette raison, n'examine jamais ses comptes.

Quand vous irez à Gênes, je vous prie d'en observer soigneusement tous les environs avec quelqu'un qui puisse vous dire toutes les situations et les opérations de l'armée autrichienne pendant ce fameux siége, si on peut l'appeler ainsi; car réellement cette ville ne fut jamais assiégée, et les Autrichiens n'étoient pourvus d'aucune chose nécessaire pour un siége. Si le marquis Centurioni, qui étoit l'hiver dernier en Angleterre, s'y trouvoit encore, allez lui faire mes complimens; il vous fera toutes les politesses imaginables.

J'aurois pu vous envoyer quelques lettres à Florence; mais je savois que M. Mann vous y seroit plus utile que qui que ce fût: faites-lui mes complimens.

Cultivez l'italien pendant que vous êtes à Florence. On l'y parle dans la plus grande pureté, mais on le prononce mal.

Je vous prie de conserver pour moi les pepins des meilleurs melons que vous mangez: mettez-les dans du papier sec. Vous n'avez pas besoin de me les envoyer, M. Harte me les apportera dans sa poche quand il viendra. Je serois bien-aise aussi d'avoir quelques jeunes branches des meilleurs figuiers, *el fico*

gentile, et des figues de Malte; mais, comme ce n'est pas la saison, j'espère que M. Mann se chargera de cette commission, et me les enverra à tems par Livourne.

Tâchez de plaire aux autres, et divertissez-vous autant que vous pourrez en honnête et galant homme.

P. S. Je vous envoie l'incluse, que vous remettrez à milord Rochford, à votre arrivée à Turin.

LETTRE CXCVIII.

Londres, ce 6 août V. S. 1750.

MON CHER AMI,

Depuis votre lettre de Sienne, où je trouvai une relation très-imparfaite de votre maladie et de votre rétablissement, je n'ai pas reçu un mot de vous, ni de M. Harte. J'impute cette négligence à la poste, et la grande distance qu'il y a entre nous à présent expose nos lettres à ces accidens. Quand vous viendrez à Paris, d'où les lettres arrivent ici fort régulièrement, j'espère que vous m'écrirez constamment une fois la semaine, et que le même jour, par exemple jeudi, je puisse savoir par quelle poste j'attendrai votre lettre. J'exigerai que vous soyez plus exact à m'informer de ce qui vous regarde, que vous n'avez été jusqu'ici, ou que je ne l'ai exigé; à cause des informations que je reçois de tems à autre de M. Harte.

A Paris vous serez hors de tutelle, et il faut que vous vous dirigiez vous-même. Je serai fort empressé d'apprendre comment vous vous comportez. Pendant que M. Harte étoit votre associé, il avoit tout le soin et vous aviez le profit. Mais à Paris, si vous voulez avoir le dernier, il faut vous charger du premier. Ce sera pour vous un nouveau monde, très-différent du petit monde que vous avez vu jusqu'ici, et vous y aurez beaucoup à faire.

Tenez vos comptes chaque matin, si vous voulez éviter la confusion, et qu'ils ne se montent pas au point que vous en soyez effrayé.

Il faut consacrer quelque tems à apprendre ce que vous ne savez pas, et à retenir ce que vous savez. Il faut aussi que vous ayez beaucoup de tems de reste pour vos plaisirs, qui sont à présent la partie la plus essentielle de votre éducation. C'est par la conversation dans les dîners, les soupers et les parties dans la meilleure compagnie que vous devez vous former pour le monde. Les manières, les agrémens, les grâces ne peuvent s'apprendre par la théorie; on les acquiert seulement par l'usage parmi ceux qui les ont. C'est actuellement l'objet essentiel de votre vie, comme c'est le premier pas vers la fortune.

Un homme qui a des talens et un savoir profond, s'il ne connoît le monde par son expérience et son observation, sera ridicule et conséquemment mal accueilli en compagnie. Il peut dire de bonnes choses, mais elles

seront peut-être déplacées, à contre-tems, ou adressées improprement; de sorte qu'il auroit mieux fait de se taire. Plein de son sujet, ignorant ou inattentif aux circonstances particulières, ou aux situations de la compagnie, il parle sans discrétion, il déconcerte les uns, il choque les autres, et effraie tous ceux qui ont peur d'être exposés à son imprudence. La règle la plus générale que je puisse vous donner pour le monde, et votre expérience vous convaincra de cette vérité, est de ne jamais donner le ton à la compagnie, mais de le recevoir, et de tâcher plutôt d'inspirer aux autres une bonne opinion d'eux-mêmes que de l'admiration pour vous. Ceux à qui vous inspirerez le plus d'amour-propre, vous estimeront.

Un homme à systêmes, sans expérience du monde, pose pour principe dans son cabinet, d'après le caractère général des hommes, que la flatterie plaît: ainsi il veut flatter, mais comment? sans discernement. Et, au lieu de réparer et d'embellir un tableau avec un pinceau délicat et un coloris doux, ses traits sont rudes, ses couleurs fausses et des taches nombreuses déparent le sujet qu'il devoit parer. Sa flatterie déplaît souvent à son protecteur; elle est trop grossière pour sa maîtresse. Un homme du monde connoît la force de la flatterie aussi-bien que lui; mais il sait comment, quand et où la placer. Il proportionne sa dose à la constitution du patient;

il flatte par allégorie, par comparaison, à demi et rarement directement. Dans le cours du monde il y a la même différence qu'en toutes choses entre le système et la pratique.

Je souhaite que vous soyez bientôt à Paris; c'est là la grande école du monde, et vous serez alors près de moi.

Dites-moi, êtes-vous bien rétabli, et vous sentez-vous les poumons affectés? Il vous faut des alimens rafraîchissans et en même tems nourrissans. Tous les laitages vous sont propres. et tous les vins préjudiciables.

Un exercice fréquent, mais non violent, est bon pour vous.

Gratia, fama et valetudo contingat abundè.

Adieu.

LETTRE CXCIX.

Londres, ce 22 *oct.* 1750.

MON CHER AMI,

J'espère que cette lettre vous trouvera arrivé en bonne santé à Montpellier, d'où j'espère que, M. Harte étant parfaitement rétabli, vous pourrez aller à Paris avant Noël. Vous y trouverez deux personnes; quoique ce soient des Anglais, je les recommande de la manière la plus forte à votre attention; et je vous conseille de vous lier avec eux selon leurs différens goûts. L'un est milord Huntingdon,

que vous connoissez un peu, mais pas assez. Après vous, c'est l'homme que j'aime et que j'estime le plus; je suis flatté de le dire, il m'appelle et me considère comme son père adoptif. Il a le jugement vif et des connoissances étendues; et, si la naissance pouvoit ajouter à ces avantages, il seroit un des plus distingués de ce royaume. La figure qu'il y fera à son retour égalera, si je ne me trompe plus que je n'ai fait dans le cours de ma vie, sa naissance et mes espérances. Une telle connoissance vous sera d'un avantage infini, et je puis vous assurer qu'il est extrêmement disposé à la faire par égard pour moi; j'espère qu'il souhaitera ensuite de la continuer par rapport à vous.

Dans un gouvernement parlementaire, tel que le nôtre, il est absolument nécessaire d'avoir des liaisons; et, si on les forme avec prudence et qu'on les entretienne avec jugement, le succès en est infaillible.

Il y a deux sortes de liaisons que je souhaite que vous ayez toujours en vue. J'appelle les premières à peu près égales, parce que les deux partis y trouvent réciproquement leur compte, avec des talens qui les mettent de niveau. Elles exigent une communication plus libre; l'un des contractans doit observer l'autre, et être convaincu qu'il est porté à le servir. L'honneur doit être le principe de pareilles liaisons, et il doit y avoir une dépendance mutuelle; de sorte qu'un intérêt présent

et séparé ne soit pas capable de les rompre. Il doit y avoir un système combiné d'action, et, dans le cas d'opinions différentes, chacun doit donner du sien, afin d'être unanime dans la conclusion. J'espère que telle sera votre liaison avec milord Huntingdon. Vous entrerez tous deux dans le parlement en même tems, et, si vous avez des talens et une application qui vous mettent à peu près sur le même pied, vous et lui, avec quelques autres jeunes gens avec qui vous vous associerez naturellement, vous pouvez former un parti respecté par quelque administration que ce soit, et faire figure dans le public.

J'appelle les autres liaisons inégales, c'est-à-dire, quand les talens sont tous d'un côté, le rang et la fortune de l'autre. Ici l'avantage est tout de votre côté, mais il faut avoir soin de le cacher adroitement. De la complaisance, une manière engageante et un peu de patience à souffrir certains airs de supériorité doivent en être le ciment. Le parti le plus foible doit être pris par le cœur, puisque sa tête n'a point de prise, et on doit le gouverner, en le persuadant qu'il gouverne. Quand on conduit habilement de pareilles gens, ils donnent de l'importance à leur conducteur. Je vous ai précédemment fait mention de deux personnes qui doivent être l'objet de vos soins, et vous en trouverez vingt de plus; ils sont très-communs.

L'autre personne que je vous recommande

est une femme, non pas comme femme, car ce n'est pas là proprement mon affaire; d'ailleurs je crois qu'elle a passé les cinquante ans. C'est la lady Hervey, à qui je vous recommande de faire visite à Dijon; mais j'ai appris avec beaucoup de joie qu'elle passe tout l'hiver à Paris par rapport à vous. Elle a été élevée toute sa vie dans les cours, dont elle a acquis les manières et la politesse, sans payer tribut à la frivolité qui y règne. Elle a autant de lecture qu'une femme doit en avoir, et plus qu'une femme n'en a besoin; elle entend le latin parfaitement, quoiqu'elle le cache avec prudence. Elle vous regardera comme son fils, et je vous prie de la regarder comme chargée de ma part de vous conseiller. Fiez-vous à elle, consultez-la, ouvrez-lui votre cœur sans réserve. Personne n'a jamais eu plus qu'elle le ton de la bonne compagnie, les manières engageantes et le je ne sais quoi qui plaît. Priez-la de vous avertir et de vous corriger, lorsqu'il y aura quelque chose à reprendre dans vos manières, dans votre façon de vous énoncer. Aucune femme en Europe ne peut mieux s'acquiter qu'elle de cette charge, aucune ne le fera plus volontiers, d'une manière plus obligeante et plus à propos. Dans un tel cas, elle ne vous mettra pas hors de vous-même, en vous reprenant en compagnie; mais ou elle vous avertira par signe, ou prendra occasion quand vous serez ensemble, sans témoins, de vous avertir des fautes

qu'elle aura observées. Elle est aussi dans les meilleures compagnies françaises, où non-seulement elle vous introduira, et même vous vantera à ses connoissances. Et je puis vous assurer qu'il n'est pas de peu d'utilité dans le beau monde d'être loué par quelque femme du bel air. Je vous envoie le billet inclus, que vous lui remettrez seulement comme un certificat qui prouve qui vous êtes, car je m'imagine qu'elle ne vous reconnoîtroit pas.

Vous seriez surpris de recevoir une lettre de ma part, sans faire mention des ornemens extérieurs, nécessaires à un gentilhomme, comme les manières, l'élocution, l'air, les grâces, etc. Afin de répondre à votre attente, je toucherai un peu ce sujet, et je vous dis que lorsque vous viendrez en Angleterre, je vous montrerai des gens, que je ne veux pas nommer, élevés aux postes les plus importans seulement par ces ornemens extérieurs, dont les talens ne les auroient jamais rendus capables d'occuper un emploi dans l'accise : ces agrémens méritent-ils donc d'être acquis, ou non? Vous verrez plusieurs exemples de ce genre à Paris, sur-tout un bien frappant d'un homme * élevé aux premiers postes, aux premières dignités de la France, et reconnu pour le souverain absolu du beau monde, seulement par les grâces de sa personne et par ses manières, par un caquet amusant avec les femmes, accompagné de gestes importans,

* Le maréchal de Richelieu.

par un air imposant et un abord prévenant. Avec tous ces dehors superficiels, il passe pour un bel-esprit, quoiqu'il n'ait rien au-dessus du commun à cet égard. Je ne veux pas le nommer, parce que ce seroit une imprudence de votre part de le faire. Un jeune homme, dès sa première entrée dans le beau monde, ne doit pas offenser le roi des modes à Paris. Il est souvent plus nécessaire de cacher le mépris que le ressentiment : on ne pardonne jamais le premier, quoiqu'on oublie quelquefois le dernier.

Il y a un petit livre *in-quarto*, intitulé : *Histoire chronologique de la France*, publié dernièrement par le président Hénault, homme d'esprit et de savoir, avec qui vous ferez probablement connoissance à Paris. Je vous recommande d'avoir toujours ce livre sur votre table, et de le consulter aussi souvent que vous lisez l'histoire. Quoique la chronologie ait rapport principalement à l'histoire de France, les événemens les plus importans de l'Europe s'y trouvent aussi, et plusieurs sont ornés de réflexions agréables, courtes et très-justes.

La nouvelle édition des *Mémoires de Sully*, en trois tomes *in-quarto*, mérite bien que vous la lisiez. Cet ouvrage vous donnera une notion plus juste et plus claire des périodes les plus intéressantes de l'histoire de France, que vous ne vous en êtes encore formée d'après les livres que vous pouvez avoir lus sur ce

sujet. Le prince, j'entends Henri IV, avoit toutes les vertus et toutes les qualités d'un héros et d'un roi, et presque d'un homme. Les dernières sont les plus rares : puissiez-vous les posséder toutes ! Adieu.

Faites mes complimens à M. Harte, et faites-lui savoir que j'ai reçu en ce moment sa lettre du 12 N. S., datée d'Antibes. Donnez-lui l'incluse que j'ai reçue de M. Eliot.

LETTRE CC.

Londres, ce 1 nov. V. S. 1750.

MON CHER AMI,

J'espère que cette lettre ne vous trouvera pas à Montpellier, mais qu'on vous l'enverra à Paris, où je suis persuadé que M. Harte pourroit trouver d'aussi bonnes consultations pour sa jambe qu'à Montpellier, et peut-être meilleures; mais, s'il est d'une opinion différente, vous devez y rester aussi long-tems qu'il le désire.

Pendant que vous êtes en France, je souhaite que toutes les heures que vous avez dessein d'employer à vos amusemens historiques soient consacrées à l'histoire de France. On lit toujours avec plus d'avantage l'histoire d'un pays où l'on est; on en a non-seulement les livres nécessaires, mais aussi des personnes à sa portée pour résoudre les doutes et éclaircir les difficultés. Mon intention n'est pas que

vous perdiez votre tems à éplucher, comme un antiquaire stupide, toutes les parties minutieuses et inutiles des tems éloignés et fabuleux. Que les sots lisent ce que d'autres sots ont écrits! Une notion générale de l'histoire de France, depuis la conquête de ce pays par les Francs jusqu'au règne de Louis XI, est suffisante pour vous. Il y a cependant, dans ces tems éloignés, quelques époques remarquables, qui méritent une attention plus particulière; j'entends celles qui font mention de quelques altérations considérables dans la constitution de la forme du gouvernement, comme, par exemple, l'établissement de Clovis dans les Gaules, et la forme du gouvernement qu'il y institua, laquelle forme différoit de tous les gouvernemens gothiques, en ce que le peuple n'avoit aucune part, soit en corps, soit par ses députés, au gouvernement de l'Etat. C'étoit un mélange de monarchie et d'aristocratie; et ce qu'on appeloit les états-généraux de la France, consistoit seulement en la noblesse et le clergé, jusqu'au tems de Philippe-le-Bel, au commencement du quatorzième siècle; alors on admit le peuple à ces assemblées, non pas pour son avantage, mais pour le flatter par cet honneur prétendu, et réellement pour diminuer le pouvoir de la noblesse et du clergé, et engager ces deux corps à accorder l'argent dont le roi avoit besoin pour ses profusions. Ce fut le plan d'Enguerand de Marigny, son ministre, qui gouvernoit le roi

et le royaume; de façon qu'on l'appeloit le coadjuteur et le gouverneur du royaume.

Charles Martel ne consulta jamais ces assemblées, et gouverna par la force.

Pepin les rétablit dans leur pouvoir, se les attacha, et se rendit par là agréable à la nation; de sorte qu'il déposa Childéric et monta sur le trône. C'est une seconde période qui mérite votre attention.

La troisième race des rois commence avec Hugues Capet : c'est la troisième période.

Un lecteur qui lit avec jugement l'histoire, s'épargne beaucoup de tems et de peine, en ne s'attachant qu'aux périodes intéressantes, qui fournissent des événemens remarquables et font époque; il ne fait que parcourir les événemens ordinaires. Il y en a qui lisent l'histoire comme d'autres lisent *the Pilgrim's progress*, avec une attention égale, et en chargeant leur mémoire de faits qui ne sont ni instructifs ni intéressans.

Je souhaite que vous lisiez différemment. Prenez l'histoire la plus courte que vous pouvez trouver de chaque pays, et remarquez dans cette histoire les plus importantes périodes, telles que les conquêtes, les changemens de rois, les altérations de la forme du gouvernement, et alors ayez recours aux histoires les plus complètes, ou aux traités particuliers, relatifs à ces grands points. Considérez-les bien, tracez leurs causes, et remarquez-en les effets. Par exemple, il y a une excellente

histoire de France, quoique très-courte, par le Gendre. Lisez-la avec attention, et vous saurez assez de l'histoire de France en général; mais lorsque vous trouverez quelques périodes remarquables, consultez Mézeray et les histoires qui sont plus détaillées par rapport aux faits, aussi-bien que les traités politiques sur ces sujets. Dans les siècles modernes, des mémoires tels que ceux de Philippe de Commines, jusqu'à la quantité innombrable d'autres qui ont été publiés pendant le règne de Louis XIV, sont de très-grande utilité, et ont servi à éclairer plusieurs parties obscures de l'histoire.

La conversation en France, si vous avez l'adresse et l'esprit de la tourner sur des sujets utiles, vous donnera bien des lumières sur l'histoire. Quoique les Français soient en général ignorans dans les auteurs classiques, ils pensent qu'il est honteux d'ignorer l'histoire de leur pays; ils la lisent, s'ils ne lisent rien autre; ils se vantent de cette connoissance, et en parlent volontiers : les femmes même sont bien instruites dans ce genre. Je n'entends pas par là qu'en compagnie vous parliez toujours de livres d'histoire et de science; il y a plusieurs compagnies que vous devez fréquenter où de telles conversations seroient très-déplacées et à contre-tems; c'est à votre bon sens à distinguer la compagnie et le tems. Il vous faut être conteur de bagatelles avec les gens frivoles, sérieux avec les gens graves,

et danser avec ceux qui jouent des instrumens. *Cur in theatrum Cato severè venisti?* Ceci étoit justement appliqué à un vieillard, et le seroit encore mieux à un jeune homme de votre âge.

Quand vous êtes habillé et que vous sortez, n'étalez pas plus votre savoir que votre montre, à moins qu'on ne vous en prie : si vous la tirez du gousset, sans qu'on vous demande l'heure, cela suppose que vous êtes las de la compagnie; et si vous faites un étalage de votre savoir, vous l'ennuierez infailliblement. C'est une république trop jalouse de ses libertés pour souffrir un dictateur, même un quart d'heure, et cependant, dans cette république comme dans toutes les autres, il y en a quelques-uns qui gouvernent réellement, mais alors ils semblent ne pas aspirer au pouvoir qu'ils usurpent : voilà la carrière où triomphent les manières, l'adresse, l'esprit, et ce je ne sais quoi qu'on ne peut définir. Si on exerce à propos ces petits talens, la conquête est sûre, et d'autant plus durable, qu'on ne l'aperçoit pas. Souvenez-vous que cela doit être non-seulement votre premier, mais aussi votre unique objet pendant que vous êtes en France.

Je sais que plusieurs de vos compatriotes appellent la vivacité, la façon libre et aisée des Français, pétulance et impolitesse; mais, si vous pensez de même, gardez-vous de le dire. J'avoue que ce peut être le défaut de quelques petits-maîtres étourdis et de jeunes gens qui ne sont pas rompus dans le monde;

mais je puis vous assurer que le cas est tout différent avec des personnes d'un certain rang et d'un certain âge, d'après lesquelles vous devez vous former. Nous appelons impudence leur ferme assurance : pourquoi ? Seulement, parce que ce que nous appelons modestie n'est que mauvaise honte. Pour moi, je ne trouve pas qu'il y ait de l'impudence, mais au contraire beaucoup d'utilité et d'avantage à se présenter dans toutes les compagnies avec le même sang-froid et sans être déconcerté; jusqu'à ce qu'on puisse se présenter de cette façon, je suis sûr qu'on ne peut se bien présenter. Tout ce qu'on fait avec crainte et embarras, on le fait mal, et jusqu'à ce qu'un homme soit absolument à son aise dans toutes les compagnies, on ne croira jamais qu'il en ait fréquenté de bonnes, et il ne sera jamais bien accueilli. Un maintien noble avec une modestie apparente sont peut-être la plus grande recommandation qu'un homme puisse avoir dans toutes les parties de sa vie. Quelle fortune et quelle figure feroit dans le monde celui que la modestie et la timidité mettroient dans la situation lamentable du pieux Enée, quand *obstupuit steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit?* La fortune, aussi-bien que les femmes :

. . . Born to be controuled,
Stop to the forward and the bold *.

* Demande des efforts et se donne au courage et à l'activité.

L'assurance et l'intrépidité, sous l'apparence de modestie, ouvrent le chemin au mérite, qui autrement seroit découragé par les difficultés semées dans sa carrière; au lieu que l'effronterie est le signe de l'impertinence et de la folie.

Vous penserez que je ne finirai jamais de vous recommander ces agrémens extérieurs, vous avez raison; ils vous sont de trop de conséquence pour que je néglige de vous en parler. La partie brillante de votre fortune et de votre figure, à l'avenir, dépend absolument de ces avantages. Ces acquisitions doivent faire réussir celles que vous avez déjà faites. Si l'on disoit et si l'on croyoit que vous êtes l'homme le plus savant d'Angleterre, ce ne seroit pas plus que ce qu'on a dit et que ce qu'on a cru du docteur Bentley; mais si l'on disoit en même tems que vous êtes l'homme le plus poli, le mieux élevé et le plus agréable du royaume, d'un caractère accompli, nom que personne, que je sache, n'a jamais mérité; je tâcherai et je souhaite que vous le méritiez. Je sais qu'il est impossible d'atteindre à la perfection; mais je sais aussi qu'un homme d'esprit, en tâchant d'y parvenir, en approche beaucoup. Essayez, faites des efforts, et persévérez.

LETTRE CCI.

Londres, ce 8 nov. 1750.

Mon cher ami,

Avant que vous arriviez à Paris, où vous serez bientôt livré à vous seul, il est à propos que nous nous entendions l'un et l'autre ; c'est le moyen le plus propre à prévenir toute dispute. L'argent, la cause de bien des maux dans le monde, est aussi la cause de presque toutes les querelles entre les pères et les enfans. Les premiers pensent communément qu'ils ne peuvent leur en donner trop peu, et les derniers qu'ils n'en peuvent pas trop avoir. Tous deux ont également tort. Vous devez me rendre la justice de reconnoître que jusqu'ici je n'ai regretté ni épargné aucune des dépenses qui pouvoient vous être utiles, ou vous procurer quelque plaisir réel. Je puis vous assurer que vous avez voyagé d'une manière plus dispendieuse que je n'ai fait moi-même; mais je n'ai jamais pensé à cela pendant que M. Harte avoit le ménagement de vos finances, étant sûr que les sommes accordées étoient appliquées scrupuleusement aux usages pour lesquels elles étoient destinées. Mais le cas changera bientôt, et vous serez votre propre trésorier et votre receveur. Cependant je vous promets que nous ne nous quererellerons pas simplement sur le *quantùm* qui

sera accordé librement; le point est de savoir quel usage vous en ferez. Je vais développer ce sujet, et m'arranger avec vous. Je ne fixerai, ni ne désignerai aucune somme particulière, quoique je sache à quoi elle doive monter. Je me réglerai seulement sur ce que vous tirerez sur moi; je serai par là en état de juger de votre conduite. Je vous déclare en général que si mon argent passe par un bon canal, la source n'en tarira pas; mais si vous l'employez à des objets méprisables, à des plaisirs indignes d'un honnête homme, ce que je saurai en moins d'une semaine, je vous avertis d'avance que la source en sera bientôt épuisée.

M. Harte, en vous établissant à Paris, vous indiquera la manière de dépenser votre argent. Il vous laissera sur le pied d'un homme comme il faut, et mon intention est que vous continuiez sur le même pied. Vous aurez votre équipage, votre valet-de-chambre, votre laquais et votre domestique de louage; c'est un domestique de plus que je n'avois. Je souhaite que vous soyez bien mis, c'est-à-dire, comme se mettent les personnes de qualité; de sorte que vous ne soyez ni mieux, ni plus mal habillé que les gens du beau monde. Un gentilhomme doit se distinguer par le goût, et non par la richesse de ses habits.

Il faut que vous fréquentiez les spectacles, je fournirai volontiers à cette dépense. Il faut que vous jouiez à de petits jeux dans des com-

pagnies mêlées; c'est un article de peu de conséquence; je le paierai volontiers. Tous les autres articles pour les menus plaisirs sont à Paris peu coûteux, en comparaison de Londres. La sotte coutume de donner de l'argent en Angleterre par-tout où l'on dîne et où l'on soupe, et l'importunité coûteuse des souscriptions ne sont pas des abus connus en France. Après avoir calculé toutes les dépenses qui conviennent à un gentilhomme, et que je fournirai volontiers, je viens à présent à celles que je ne veux ni fournir, ni payer. La première est le jeu, et quoique je n'aie pas la moindre raison de vous soupçonner de ce défaut, je crois qu'il est nécessaire de vous assurer d'avance qu'aucune considération dans le monde ne m'engagera à payer vos dettes de jeu. Si vous alléguez pour raison que votre honneur est engagé à les payer, je vous répondrai que le mien ne l'est pas, et que votre créancier peut vous arrêter pour sa dette.

La mauvaise compagnie et les plaisirs honteux coûtent toujours davantage que les amusemens des honnêtes gens. Les débauches du cabaret sont plus coûteuses, plus déshonorantes que quelques petits excès en bonne compagnie, qui sont quelquefois pardonnables. Que je n'entende jamais dire que vous ayez eu de mauvaises affaires au cabaret.

Je viens à présent aux autres points essentiels; ce sont les femmes. Je ne vous parlerai

pas sur ce sujet en théologien et moraliste, ni en père, je mets de côté mon âge pour ne considérer que le vôtre. Je veux vous parler comme feroit un homme de plaisir à un autre, s'il a du goût et de l'esprit. Je ne veux absolument rien payer pour des courtisanes, ni pour les chirurgiens, qui sont une conséquence naturelle de ce commerce. Je ne veux pas non plus, pour quelque raison que ce soit, entretenir des chanteuses, des danseuses, des actrices et *id genus omne*; et indépendamment de la dépense, il faut que je vous dise que de telles liaisons me donneroient et à tous les gens sensés le plus grand mépris pour votre manque de goût et de discernement. Il faut qu'un jeune homme ne sache pas se présenter en bonne compagnie pour hasarder ou pour sacrifier sa santé et se ruiner avec de telles créatures, sur-tout à Paris, où la galanterie est la profession de toutes les femmes de condition. Pour vous parler ouvertement, je ne vous pardonnerois pas de savoir par expérience ce que c'est que maladie vénérienne; et votre constitution vous feroit long-tems souvenir de votre folie. Ces maladies, de dix fois neuf, tombent sur les poumons. Cette raison doit avoir quelque force sur vous : je vous proteste que si tel accident vous arrivoit, je ne vous donnerois pas un an à vivre. Il y a une autre dépense que je ne vous permets pas, parce que c'est une sottise; j'entends celle de dépenser follement votre argent à des colifichets dans des

boutiques de quincaillerie. Ayez une belle tabatière, si vous prenez du tabac, et une belle épée; mais point de ces choses qui ne sont que jolies et frivoles.

Vous voyez que je vous accorde tout ce qui est nécessaire à un gentilhomme, non-seulement pour faire figure, mais aussi pour ses plaisirs, sans fournir à la profusion d'un libertin. Vous avouerez que je ne vous traite pas comme un vieillard sévère et avare. Je considère cet arrangement entre nous comme des subsides de ma part pour quelques services que vous me rendrez. Je vous promets que je serai aussi exact à payer ces subsides que l'Angleterre l'a été pendant la dernière guerre; mais en même tems je vous avertis que j'exige de votre part une exécution plus scrupuleuse du traité que nous ne l'avons éprouvé de la part de nos alliés; autrement je cesserai de payer. J'espère que tout ce que j'ai dit est absolument superflu, et que des sentimens plus nobles vous indiqueront la conduite que vous devez tenir; mais, à tout événement, j'étois résolu de m'expliquer avec vous une fois pour toutes, afin que vous ne dissiez jamais que vous avez ignoré mes sentimens, et que vous n'eussiez pas lieu de vous plaindre, faute de vous avoir expliqué mes intentions.

Il faut que je vous dise un ou deux mots sur le caractère d'un libertin, parce que les jeunes gens, trop souvent et toujours, prennent malheureusement ce caractère pour celui

d'un homme de plaisir, quoiqu'il n'y ait pas dans le monde deux caractères plus opposés. Le caractère d'un libertin est un composé de tout ce qu'il y a de plus vil, de plus bas et de plus méprisable. Tous ses vices conspirent à le déshonorer et à le ruiner, pendant que le vin et des maladies honteuses se disputent à l'envi à qui détruira le plus sa constitution. Un valet dissolu et vicieux n'est pas plus désagréable dans la crapule que l'est un homme de qualité. Dans ma jeunesse même, c'est un caractère que j'ai toujours méprisé et détesté.

Quoiqu'un homme de plaisir ne soit pas toujours si scrupuleux qu'il doive être, et qu'il souhaiteroit dans un âge plus avancé d'avoir été plus sage, il raffine au moins sur les plaisirs; il y met de la décence et en jouit avec une sorte de dignité. Il y a peu de gens qui puissent être hommes de plaisir; chacun peut être un libertin.

Souvenez-vous que je saurai tout ce que vous direz ou ferez à Paris aussi exactement que si, par une force magique, je vous suivois par-tout comme un sylphe ou un gnôme, invisible moi-même.

Sénèque dit fort joliment qu'on ne devroit rien demander à Dieu que ce que l'on souhaite que les autres sachent, et ne demander aux hommes que ce que nous souhaitons que Dieu connoisse. Je vous conseille de ne rien faire et ne rien dire à Paris que ce que vous

souhaitez que je sache : j'espère et je crois que tel sera votre cas. J'ose dire que vous ne manquez pas de bon sens, et vous n'avez jamais manqué d'instruction. Vous acquérez tous les jours de l'expérience : tous ces avantages doivent, je pense, vous rendre *aimable et respectable ;* c'est là en quoi consiste la perfection. Dans ce cas, rien ne manquera de ma part, et vous éprouverez effectivement toute l'étendue et la tendresse de mon affection pour vous; mais craignez le contraire.

P. S. Quand vous serez à Paris, après que vous aurez rendu visite à milord Albemarle, allez voir M. Yorke. J'ai des raisons particulières pour souhaiter que vous soyez bien avec lui; je vous les expliquerai dans la suite. Faites-lui savoir que mes ordres et mon inclination conspirent à vous faire désirer son amitié et sa protection.

LETTRE CCII.

MON CHER AMI,

Je vous ai envoyé tant de différentes lettres à Paris, que celle-ci sera seulement un sommaire de toutes les précédentes.

Vous avez eu jusqu'à présent plus de liberté qu'aucun jeune homme de votre âge n'a jamais eue; et je vous dois cette justice que vous en avez fait un meilleur usage qu'aucun; mais alors, quoique vous ne fussiez pas tenu à la chaîne, vous aviez un ami avec vous.

Vous serez non-seulement libre à Paris, mais vous n'aurez personne pour vous donner des avis : il faut que votre bon sens soit votre guide. Je me repose sur votre raison, et je suis convaincu que je recevrai de Paris des témoignages aussi avantageux de votre conduite que je le souhaite ; car je vous avertis que je serai informé exactement de tout ce que vous faites, et presque de tout ce que vous dites.

Jouissez des plaisirs de la jeunesse; vous ne pouvez mieux faire ; mais usez-en avec le raffinement d'un homme de goût. Qu'ils élèvent votre caractère, au lieu de l'abaisser, et l'ornent, au lieu de l'avilir ; qu'ils soient enfin les plaisirs d'un gentilhomme. Prenez-les au moins avec vos égaux, mais plus souvent parmi les Français qui sont au-dessus de vous.

Informez-vous du caractère des différentes personnes qui sont à votre académie, avant que vous formiez des liaisons avec eux, et soyez le plus sur vos gardes avec ceux qui sont les plus empressés à vous connoître.

Vous ne pouvez pas étudier beaucoup à l'académie, mais vous pouvez y étudier utilement, si vous êtes bon économe de votre tems, et que vous donniez à la lecture ces quarts d'heure que tout le monde a de loisir dans le cours de la journée, et qui à la fin de l'année montent à un tems considérable. Il faut que vous lisiez chaque jour les auteurs

grecs. Je n'entends pas les poëtes comme Anacréon, Théocrite, ou même le langage vulgaire des héros d'Homère, dont tous ceux qui ont la plus légère connoissance du grec parlent souvent, et qu'ils citent presque toujours; mais j'entends Platon, Aristote, Démosthènes et Thucydide, que personne ne connoît, hormis les vrais savans. C'est le grec qui doit vous distinguer dans le monde savant; le latin seul ne peut vous donner cette réputation. Il faut cultiver la langue grecque pour la retenir; car on ne s'en souvient pas aussi facilement que du latin. Quand vous lisez l'histoire ou d'autres livres d'amusement, que chaque langue que vous possédez ait son tour, de sorte que non-seulement vous la reteniez, mais même que vous vous perfectionniez dans ses beautés. Je vous prie aussi de converser en allemand et en italien avec ceux du pays; cela les flattera et vous sera utile en même tems.

Je vous prie de vous appliquer à vos exercices. Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de mérite à les bien faire, il est bas et ridicule de s'en acquitter mal.

Je vous recommande les pièces de théâtre, qui sont excellentes à Paris. Les tragédies de Corneille et de Racine, et les comédies de Molière, sont d'excellentes leçons pour le cœur et pour l'esprit. Il n'y a point actuellement, et il n'y eut jamais de théâtre comparable aux Français. Si la musique des opéra

français ne plaît pas à votre oreille italienne, il y a au moins du bon sens et de l'harmonie dans les mots; c'est plus que je ne puis dire d'aucun opéra italien que j'aie jamais lu, ou entendu lire de ma vie.

Je vous envoie une lettre de recommandation incluse, pour le marquis de Matignon, que je vous prie de lui remettre aussitôt que vous pourrez. Je suis sûr que vous éprouverez les bons effets de son amitié particulière pour moi et pour lord Bolingbroke, qui lui a aussi écrit à votre sujet. Par cette lettre et les précédentes vous serez d'abord si bien introduit dans les meilleures compagnies françaises, que vous auriez de la peine à trouver les mauvaises; mais je ne vous soupçonne pas capable d'une conduite si perverse. Je suis sûr que vous avez trop d'ambition louable pour préférer une compagnie basse et déshonorante à celle de ceux qui sont au-dessus de vous par leur âge et leur rang. Votre caractère et conséquemment votre fortune dépendent absolument de la compagnie que vous fréquenterez, et du tour que vous prendrez à Paris. Je n'entends pas un tour grave: au contraire, je vous recommande d'être gai, vif et enjoué, mais en même tems avec décence et discernement.

Evitez toutes sortes de querelles et de mauvaises affaires; elles dégradent la réputation, et sont particulièrement dangereuses en France, où un homme qui ne ressent pas

un affront, est déshonoré et ruiné, lorsqu'il le ressent. Les jeunes Français sont emportés, étourdis, pétulans, très-prévenus en faveur de leur nation, et très-avantageux.

Trève de toutes sortes de badinages et de réflexions sur leur nation, qui sont toujours déplacés, et communément injustes. Les nations froides du Nord considèrent les Français comme une nation frivole, qui siffle, chante et danse toujours: il s'en faut de beaucoup que cette notion soit vraie, quoique plusieurs petits-maîtres semblent la justifier par leur conduite; mais ces petits-maîtres, mûris par l'âge et par l'expérience, deviennent souvent de très-habiles gens. Le nombre de grands et très-grands hommes d'Etat, aussi bien que d'excellens auteurs que la France a produits, est une preuve certaine que les Français ne sont pas ce peuple frivole, insoucieux et inconsidéré que les préjugés des peuples du Nord représentent. Paroissez goûter et approuver tout d'abord, et je vous promets que vous aimerez et approuverez bien des choses dans la suite.

J'espère que vous m'écrirez constamment une fois chaque semaine; je souhaite que cela soit tous les jeudi, et que vos lettres puissent m'informer de vos actions personnelles, non pas des choses que vous voyez, mais des personnes que vous fréquentez, et de ce que vous faites.

Soyez votre Mentor, à présent que vous n'en

aurez pas d'autre. Quant à l'élocution, il faut que je vous le répète, il n'y a rien de plus nécessaire; tous les autres talens sans cela sont inutiles, excepté dans votre cabinet.

Il paroît ridicule de vous recommander d'étudier avec votre maître de danse; mais les grâces du corps sont de la plus grande conséquence, sur-tout pour vous.

Adieu pour ce tems, mon cher enfant.

LETTRE CCIII.

Londres, ce 12 *nov.* 1750.

MON CHER AMI,

Vous penserez peut-être que cette lettre tourne sur des sujets frivoles et de peu d'importance, et vous auriez raison, si vous les considériez à part; mais si vous les voyez réunis dans un point de vue, vous serez convaincu, que comme différentes parties conspirent à former l'extérieur d'un homme du monde, ils sont de la plus grande importance. Je ne parlerai pas actuellement de ces grâces personnelles, de cet air noble et de ces manières prévenantes que je vous ai si souvent recommandés; mais je descendrai jusqu'à votre habillement, votre propreté et le soin de votre personne.

Quand vous arriverez à Paris, vous devez avoir soin d'être exactement bien mis, c'est-à-dire, comme sont les gens du beau monde.

Cela ne consiste pas dans la richesse des habits, mais dans le goût, la façon et la manière dont on les porte. Un bel habit mal fait, et qu'on porte d'un air maussade et embarrassé, au lieu d'orner, ne fait qu'exposer la mauvaise grâce de celui qui le porte. Ayez le meilleur tailleur français, afin que vos habits soient de goût et faits pour vous : et alors portez-les, boutonnez-les et déboutonnez-les comme font les gens du bel air. Que votre domestique apprenne du meilleur friseur à donner à votre chevelure le plus grand avantage, car c'est une partie essentielle de la parure. Ayez soin que vos bas soient bien tirés et vos souliers bien bouclés, car rien ne donne un air plus gauche que cette négligence. Soyez d'une grande propreté sur votre personne; que vos dents, vos mains et vos ongles soient remarquables par un soin particulier de les tenir propres. Une bouche malpropre a des conséquences très-fâcheuses; cette négligence cause infailliblement des peines très-aiguës et fait dépérir les dents, en inspirant du dégoût pour la mauvaise odeur qu'elles exhalent. C'est pourquoi j'insiste que vous laviez vos dents, avant toute autre chose, tous les matins avec une éponge et de l'eau chaude pendant quatre ou cinq minutes, et ensuite lavez-vous encore la bouche cinq ou six fois. Mouton, que je vous prie d'envoyer chercher aussitôt que vous arriverez à Paris, vous donnera un opiat et un liquide

dont vous ferez quelquefois usage. Rien ne paroît plus bas et plus dégoûtant que des mains malpropres et de vilains ongles. Je ne vous soupçonne pas de cette habitude grossière de rogner vos ongles ; mais ce n'est pas assez, il faut les tenir propres et unis, sans cette crasse noire que l'on voit aux gens de la populace. Il faut les couper en demi-cercle, et, chaque fois que vous essuyez vos mains, frottez en arrière la peau autour de vos ongles, afin d'empêcher une excroissance qui les rendroit trop courts. La propreté du reste de votre personne, qui sera très-avantageuse à votre santé, peut être entretenue par le bain chaud. J'avoue ingénument que je vous recommande ces petits articles, parce que je soupçonne qu'un tel avis n'est pas inutile ; car, lorsque vous étiez à l'école, vous étiez plus négligent et plus malpropre qu'aucun de vos condisciples. Il faut que j'ajoute une autre précaution, c'est de ne jamais mettre vos doigts, comme font trop de personnes, dans votre nez et vos oreilles ; c'est une grossièreté vulgaire et des plus malséantes en compagnie : elle dégoûte et fait lever le cœur aux spectateurs. Quant à moi, j'aimerois mieux voir le doigt d'un homme dans sa culotte que dans son nez. Lavez bien vos oreilles tous les matins, et mouchez-vous toutes les fois qu'il est nécessaire, sans regarder ensuite dans votre mouchoir. Un gentilhomme doit avoir dans les petites choses,

comme dans les grandes, les manières nobles : le bon sens et l'observation vous guideront là-dessus. Faites une attention particulière aux manières, à la diction, aux mouvemens des gens du premier rang et formez-vous d'après ces modèles. D'un autre côté, remarquez les façons des gens du vulgaire, afin de les éviter; car, quoique les choses qu'ils disent ou qu'ils font, soient peut-être les mêmes, la manière est tout-à-fait différente : c'est en cela et en rien d'autre que se distingue le beau monde. Le paysan le plus grossier parle, marche, s'habille, boit et mange aussi bien qu'un homme du bel air : mais il fait tout cela d'une manière différente; de sorte qu'en disant et faisant toutes choses différemment du vulgaire, vous êtes presque sûr de parler et d'agir comme il faut. Il y a différens degrés dans les façons maussades et vulgaires, comme en toutes choses. Les manières de robe, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait celles du beau monde, sont meilleures que les manières bourgeoises; celles-ci, quoique mauvaises, le sont cependant moins que les manières de la campagne. Mais le langage, l'air, la parure et les manières de la cour sont le modèle *des manières nobles et d'un honnête homme. Ex pede Herculem* est un vieux proverbe très-vrai, et qui peut être appliqué au sujet présent; car un homme d'esprit, qui a fréquenté les cours et la meilleure compagnie, se distingue et se fait re-

marquer du vulgaire par chaque mot, chaque geste, chaque attitude et même par son regard. Je ne puis quitter ces sujets minutieux, sans vous répéter la nécessité de bien découper à table. Cet article, tout petit qu'il semble être, est utile deux fois par jour; et si l'on s'en acquitte mal, on prend une peine inutile, en se rendant désagréable et même quelquefois ridicule aux autres.

Après avoir fait mention de tous ces petits riens, je ne puis m'empêcher de réfléchir à ce que diroit des bienséances un homme stupide et ignorant, ou un pédant retiré du monde, s'il voyoit cette lettre. Ils mépriseroit ces avis, et diroit qu'un père pourroit trouver des sujets d'instruction plus utiles pour son fi's. J'avoue qu'il auroit raison, si je ne vous avois pas donné et si vous n'étiez pas capable de recevoir de meilleurs avis; mais si l'on a pris tous les soins possibles pour former votre cœur et éclairer votre esprit, et, comme j'espère, avec succès, je répondrois à cet homme sérieux, que tous ces riens, tels qu'il les envisage, forment collectivement ce je ne sais quoi d'agréable, cet ensemble, qu'il n'a pas et ne peut pas apercevoir dans les autres. Le mot *aimable* n'est pas connu dans sa langue, ni la chose même dans ses manières. Un grand usage du monde, beaucoup d'attention et le désir de plaire peuvent seuls procurer cet avantage, qui n'est pas de peu de conséquence. C'est

parce que des personnes d'un âge avancé considèrent ces choses comme des bagatelles, ou n'y font pas la moindre attention, que tant de jeunes gens sont mal élevés et ont des manières si dégoûtantes. Leurs parens, qui souvent négligent avec une indifférence blâmable les agrémens extérieurs, leur donnent seulement cette éducation générale qui consiste à les tenir à l'école et à l'université un certain nombre d'années; après quoi ils voyagent sans examiner, et très-souvent sans être capables de juger. Si même ils les examinent sur les progrès qu'ils ont faits dans leurs études dans la connoissance du monde, alors ils semblent être satisfaits, et disent que leurs fils seront comme ceux des autres, c'est-à-dire, communément très-mal éduqués. Ils ne se donnent aucune peine pour corriger les mauvaises habitudes qu'ils contractent à l'école, ni les mauvaises manières de l'université, ni l'air avantageux et les connoissances frivoles et superficielles qu'ils acquièrent dans leurs voyages. Comme ils ne leur font jamais remarquer leurs défauts, personne ne les en avertit; de sorte qu'ils deviennent habituels, sans jamais entendre dire ou savoir qu'ils sont contraires à toutes les règles de la bienséance, et d'une indécence qui choque les honnêtes gens. Je vous l'ai souvent dit, il n'y a qu'un père qui puisse prendre la liberté de réprimander un jeune homme qui n'est plus sous la férule, sur ce manque d'attention à

tout ce qui est compris sous la dénomination de bonnes manières. L'amitié la plus intime, sans le secours de l'autorité paternelle, ne peut autoriser cette liberté. Je puis donc dire avec vérité que vous êtes heureux de m'avoir pour un moniteur éclairé, sincère et affectionné. Rien ne m'échappera; j'épierai vos défauts, afin de les corriger avec autant de soin que je tâcherai de découvrir vos bonnes qualités, afin de les applaudir et de les récompenser; seulement avec cette différence que je ferai mention en public des dernières, et ne parlerai jamais des premières que dans une lettre, ou dans un tête-à-tête avec vous. Je ne vous mettrai jamais hors de contenance en compagnie, et j'espère que vous ne me donnerez jamais sujet d'être déconcerté à votre égard; ce qui arriveroit si vous aviez aucun des défauts dont j'ai parlé.

Prætor non curat de minimis, étoit une maxime des lois romaines. Les préteurs ne jugeoient que des causes importantes; celles qui n'étoient pas de la même conséquence étoient du ressort des juridictions inférieures. Je vous jugerai non-seulement comme un préteur dans les cas les plus importans, mais aussi comme censeur dans les moindres causes.

J'ai reçu en ce moment la lettre de M. Harte du 1.er novembre N. S. Je suis bien aise d'apprendre qu'il se propose de partir pour Paris vers la fin du mois : ce qui prouve que

sa jambe est en meilleur état. D'ailleurs, vous ne faites, selon moi, que perdre votre tems à Montpellier; M. Harte seroit mieux conseillé à Paris, et vous, vous y trouverez meilleure compagnie. En même tems, j'espère que vous fréquentez la meilleure de Montpellier; il y a toujours quelques personnes comme il faut chez l'intendant, ou le commandant. Vous avez eu assez de tems pour apprendre les petites chansonnettes languedociennes, qui sont très-jolies, eu égard au ton et aux paroles. Je me souviens, lorsque j'étois dans cette province, de la différence que j'aperçus entre les habitans d'un côté du Rhône et ceux de l'autre. Les Provençaux sont en général hargneux, mal élevés, incivils, laids et basanés; les Languedociens, au contraire, enjoués, polis et d'une figure agréable. Adieu.

P. S. J'adresse cette lettre à Paris, dans la supposition que vous quitterez Montpellier avant qu'elle puisse vous parvenir dans cette ville.

LETTRE CCIV.

Londres, ce 11 déc. 1750.

Mon cher ami,

J'ai été charmé d'apprendre par votre lettre du 12, que vous vous êtes si bien informé de l'état de la marine de France à Toulon, et du commerce à Marseille. Ce sont des objets qui méritent les recherches et

l'attention de quiconque se propose d'être employé dans les affaires publiques. Les Français sont avec raison fort attentifs à ces deux objets. Leur commerce a augmenté considérablement depuis trente ans. Ils nous ont enlevé une grande partie du commerce du Levant; leur trafic aux Indes a fait grand tort au nôtre, et dans les Indes occidentales leur établissement à la Martinique fournit du sucre non-seulement à la France, mais aussi à la plus grande partie de l'Europe, pendant que la Jamaïque, les Barbades et les îles sous le vent n'ont d'autre débouché que l'Angleterre. Le Canada a aussi diminué considérablement notre commerce de pelleterie. Il est vrai, comme vous dites, que nous n'avons aucun traité de commerce avec la France. Il y en eut un entre les deux couronnes après le traité d'Utrecht; mais ce traité étoit conditionnel et dépendoit du parlement par rapport à certains arrangemens qui étoient stipulés dans deux articles particuliers. Le parlement, après un fameux débat, ne consentit pas à cette ratification; de sorte que ce traité n'eut aucun effet. Cependant ce traité, par un consentement tacite et mutuel, sert encore de règle générale par rapport à notre commerce actuel avec la France. Il est vrai que nos marchandises, qui passent en France, y doivent être transportées à bord de nos vaisseaux, les Français ayant imité à beaucoup d'égards notre fameux acte

de navigation, comme on l'appelle communément. Cet acte passa en l'année 1652 dans le parlement, tenu sous Olivier Cromwell. Il défend à tous les vaisseaux étrangers d'apporter en Angleterre quelques marchandises ou denrées quelconques qui ne sont pas du cru et du produit du pays à qui appartiennent ces vaisseaux, sous peine de confiscation desdits vaisseaux. Cet acte avoit particulièrement pour objet les Hollandais, qui étoient alors employés à exporter dans leurs navires les marchandises de presque toute l'Europe, et gagnoient des sommes immenses pour le fret. A l'égard des avantages du fret, il y a une clause dans le même acte, que le cru et le produit de nos colonies en Amérique ne sera pas exporté de là dans aucun Etat de l'Europe sans toucher premièrement en Angleterre; mais cette clause a été révoquée dernièrement à l'égard de quelques denrées sujettes à dépérir, comme le riz, etc., que les Américains peuvent exporter directement dans d'autres pays. Selon ce même acte, deux tiers de l'équipage d'un vaisseau marchand doivent être sujets d'Angleterre. Il y a un petit livre excellent de M. Huet, évêque d'Avranches, sur le commerce des anciens, qui mérite que vous le lisiez. Il vous donnera des notions claires de l'origine et du progrès du commerce. Il y a plusieurs autres livres, qui contiennent l'histoire du commerce, où M. d'Avranches l'a laissée, jusqu'à notre siècle. Je vous recom-

mande de les lire avec attention, le commerce faisant une partie essentielle de la connoissance politique de chaque Etat, particulièrement en Angleterre, qui doit sa puissance et sa richesse aux arts utiles.

Je viens à présent à une autre partie de votre lettre, c'est l'orthographe, si je puis appeler ainsi les fautes de cette partie de la grammaire. Vous écrivez *enduce*, au lieu d'*induce; grandure*, au lieu de *grandeur :* mes servantes seroient à peine capables de ces deux fautes. Il faut que je vous dise que l'orthographe, dans le véritable sens du mot, est si essentielle à un homme de lettres ou à un homme du monde, qu'il suffit d'écrire mal un mot pour qu'on vous donne un ridicule pendant toute votre vie; et je connois un homme de qualité, qui a été toute sa vie exposé à la raillerie des critiques pour avoir écrit *wholesome* sans *w*.

Quiconque lit avec attention, apprend facilement l'orthographe, car les livres sont toujours bien écrits selon l'orthographe du tems. Il y a quelques mots, dont on peut douter, parce qu'ils sont écrits différemment par divers auteurs d'une autorité également respectable; mais il y en a peu de ce genre. Dans ce cas, chacun peut suivre son opinion, ayant une autorité pour et contre; mais lorsqu'il n'y a qu'une seule manière d'écrire, comme dans les mots dont j'ai fait mention, c'est un ridicule et une faute impardonnable,

dans un homme comme il faut, de l'ignorer. Une femme même, avec un peu d'éducation, mépriseroit et se moqueroit d'un amant qui lui enverroit un billet doux mal orthographié. J'appréhende et je soupçonne que vous vous êtes mis dans la tête que dans presque tous les cas le sujet est tout et la manière presque rien. Si cela est, je veux vous détromper. Soyez convaincu que dans toute chose la manière est aussi importante que le fonds. Si vous parliez comme un ange, en termes impropres et d'une façon embarrassée, quiconque ne seroit pas obligé de vous entendre, ne le feroit pas deux fois. Si vous écriviez des épîtres aussi bien que Cicéron, d'une mauvaise écriture et sans orthographe, on s'en moqueroit; et si vous aviez la figure d'un Adonis, avec un air et des gestes gauches, au lieu de plaire vous dégoûteriez. Etudiez donc la manière en tout, si vous voulez réussir dans le monde. Je m'informerai particulièrement de mes amis, à Paris, si vous entendez Démosthènes, Tacite, ou le *Jus publicum imperii;* je m'informerai si vous avez une façon agréable de vous énoncer; si votre style est non-seulement pur, mais élégant; si vos manières sont nobles et aisées; si votre air et votre façon de vous présenter préviennent en votre faveur; enfin, si vous avez les façons d'un gentilhomme, d'un homme comme il faut, fait ou non pour la bonne compagnie; car, jusqu'à ce que je sois satisfait à tous ces

égards, il ne faut pas que nous nous voyons; je ne pourrois supporter cette humiliation. Il dépend de vous de devenir à Paris tout ce que je souhaite. Cultivez lady Hervey et madame de Montconseil sur tous ces articles; elles vous parleront et vous conseilleront en amies. Dites-leur que *bisogna compatire ancora;* que vous êtes encore bien neuf dans le monde; que vous les suppliez de vous réprimander, de vous conseiller et de vous corriger; que vous savez qu'elles sont plus capables que toute autre personne de le faire, et que vous suivrez aveuglement leurs directions. Ceci, avec une observation exacte des manières de la meilleure compagnie, vous formera complètement.

L'abbé Guasco, un de mes amis, vous rendra visite aussitôt que vous serez arrivé à Paris. Il est reçu là, dans les meilleures compagnies, et il vous y introduira. Il souhaite vous rendre tous les services dont il est capable; il est actif et curieux, et il peut vous instruire de la plupart des choses. Il est une espèce de complaisant du président de Montesquieu, pour qui vous avez une lettre.

Je m'imagine que celle-ci n'arrivera pas long-tems avant vous à Paris, où je compte que vous serez dans quinze jours.

LETTRE CCV.

Londres, ce 24 déc. 1750.

MON CHER AMI,

Vous voilà à la fin Parisien, et il faut s'adresser, à un Parisien, en français. Vous voudrez aussi bien me répondre de même, puisque je serois bien-aise de voir à quel point vous possédez l'élégance, la délicatesse et l'orthographe de cette langue, qui est devenue, pour ainsi dire, la langue universelle de l'Europe. On m'assure que vous la parlez fort bien, mais il y a bien et bien; et tel passera pour la bien parler hors de Paris, qui passeroit lui-même à Paris pour *Gaulois*. Dans ce pays des modes, le langage même a la sienne, et qui change presqu'aussi souvent que celle des habits.

L'affecté, le précieux, le néologique y sont trop à la mode aujourd'hui. Connoissez-les, remarquez-les, et parlez-les même, à la bonne heure; mais ne vous en laissez pas infecter. L'esprit a aussi sa mode, et actuellement à Paris c'est la mode d'en avoir, en dépit même de *Minerve*. Tout le monde court après l'esprit qui, par parenthèse, ne se laisse jamais attraper; s'il ne se présente pas, on a beau courir. Mais malheureusement pour ceux qui courent après, ils attrapent quelque chose qu'ils prennent pour de l'esprit, et qu'ils

donnent pour tel. C'est tout au plus la bonne fortune d'Ixion; c'est une vapeur qu'ils embrassent, au lieu de la déesse qu'ils poursuivent. De cette erreur résultent ces beaux sentimens qu'on n'a jamais sentis, ces pensées fausses que la nature n'a jamais produites, et ces expressions entortillées et obscures que non-seulement on n'entend point, mais qu'on ne peut pas même déchiffrer ni deviner. C'est de tous ces ingrédiens que sont composés les deux tiers des nouveaux livres français qui paroissent.

C'est la nouvelle cuisine du Parnasse, où l'alambic travaille, au lieu du pot et de la broche, et où les quintessences et les extraits dominent. *N. B.* Le sel attique en est banni.

Il vous faudra bien de tems en tems manger de cette nouvelle cuisine, mais ne vous y laissez pas corrompre le goût; et quand vous voudrez donner à manger à votre tour, étudiez la bonne vieille cuisine du tems de Louis XIV. Il y avoit alors des chefs admirables, comme Corneille, Boileau, Racine et la Fontaine. Tout ce qu'ils apprêtoient étoit simple, sain et solide, sans métaphore. Ne vous laissez pas éblouir par le faux brillant, la recherche, les antithèses à la mode; mais servez-vous de votre propre bon sens, et appelez les anciens à votre secours, pour vous en garantir. D'un autre côté, ne vous moquez pas de ceux qui s'y sont laissés séduire; vous êtes encore trop jeune pour faire le critique,

et pour vous ériger en vengeur sévère du bon sens lésé. Seulement ne vous laissez pas pervertir, mais ne songez pas à convertir les autres. Laissez-les jouir tranquillement de leurs erreurs dans le goût comme dans la religion. Le goût en France a eu, depuis un siècle et demi, bien du haut et du bas, aussi bien que la France même. Le bon goût commença seulement à se faire jour sous le règne, je ne dis pas de Louis XIII, mais du cardinal de Richelieu, et fut encore épuré sous celui de Louis XIV, grand roi, s'il n'étoit pas grand homme.

Corneille étoit le restaurateur du vrai et le fondateur du théâtre français, se ressentant toujours un peu des *Concetti* des Italiens, et des *Agudeze* des Espagnols, témoins les épigrammes qu'il fait débiter à Chimène dans tout l'excès de sa douleur.

Mais, avant son tems, les troubadours et les romanciers étoient autant de fous qui trouvoient des sots pour les admirer.

Vers la fin du règne du cardinal de Richelieu, et au commencement de celui de Louis XIV, l'hôtel de Rambouillet étoit le temple du goût, mais d'un goût pas encore tout-à-fait épuré. C'étoit plutôt un laboratoire d'esprit, où l'on donnoit la torture au bon sens pour en tirer une essence subtile. Voiture y travailloit, et suoit même à grosses gouttes pour faire de l'esprit; mais enfin Boileau et Molière fixèrent le goût du vrai, en dépit des Scudéry

et des Calprenède, etc. Ils déconfirent et mirent en fuite les *Artamenes*, les *Jubas*, les *Orondates*, et tous ces héros de romans, qui valoient pourtant chacun seul une armée. Ces fous cherchèrent dans les bibliothèques un asyle qu'on leur refusa, et ils n'en trouvèrent que dans quelques ruelles. Je vous conseille pourtant de lire un tome de *Cléopâtre* et un de *Clélie*, sans quoi il vous sera impossible de vous former une idée de ces extravagances; mais Dieu vous garde d'aller jusqu'au douzième.

Le goût resta pur et vrai pendant presque tout le règne de Louis XIV, et jusqu'à ce qu'un très-beau génie y donna, sans le vouloir, quelqu'atteinte. C'étoit M. de Fontenelle, qui, avec tout l'esprit du monde et un grand savoir, sacrifioit peut-être un peu trop aux grâces, dont il étoit le nourrisson et l'élève favori. Admiré avec raison, on vouloit l'imiter; mais, malheureusement pour l'auteur des *Pastorales*, de *l'Histoire des Oracles* et du *Théâtre Français*, il trouva moins d'imitateurs que le chevalier d'Her ne trouva de singes. Contrefait depuis par mille auteurs, il n'a pas été imité par un seul, que je sache.

A l'heure qu'il est, l'empire du vrai goût ne me paroît pas trop bien affermi en France. Il subsiste, à la vérité; mais il est déchiré par des partis. Il y a le parti des petits-maîtres, celui des caillettes, celui des auteurs fades, dont les ouvrages sont *verba et voces, et prœtereà*

nihil, et enfin un parti nombreux et fort, d'auteurs à la mode, qui débitent dans un galimathias métaphysique leurs faux raffinemens sur les mouvemens et les sentimens de l'ame, du cœur et de l'esprit.

Ne vous en laissez pas imposer par la mode, ni par des cliques que vous pourrez fréquenter, mais essayez toutes ces différentes espèces, avant que de les recevoir en paiement, au coin du bon sens et de la raison, et soyez bien persuadé que rien n'est plus beau que le vrai. Tout brillant qui ne résulte pas de la solidité et de la pensée, n'est qu'un faux brillant. Le mot italien sur le diamant est bien vrai à cet égard, *quanto più sodezza, tanto più splendore*.

Tout ceci n'empêche pas que vous ne deviez vous conformer extérieurement aux modes et aux tons des différentes compagnies où vous vous trouverez. Parlez épigrammes avec les petits-maîtres, sentimens faux avec les caillettes, et galimathias avec les beaux-esprits par état. A la bonne heure; à votre âge, ce n'est pas à vous à donner le ton à la compagnie; mais, au contraire, à le prendre. Examinez bien pourtant et pesez tout cela en vous-même; distinguez bien le faux du vrai, et ne prênez pas le clinquant du Tasse pour l'or de Virgile.

Vous trouverez en même tems à Paris des auteurs et des compagnies très-solides. Vous n'entendrez point des fadaises, du précieux, du guindé, chez madame de Montconseil, ni

aux hôtels de Matignon et de Coigny, où elle vous présentera. Le président de Montesquieu ne vous parlera pas pointes; son livre de l'*Esprit des Lois*, écrit en langue vulgaire, vous plaira et vous instruira également.

Fréquentez le théâtre, quand on y jouera les pièces de Corneille, de Racine et de Molière, où il n'y a que du naturel et du vrai. Je ne prétends pas par-là donner l'exclusion à plusieurs pièces modernes, qui sont admirables, et en dernier lieu *Cénie*, pièce pleine de sentimens vrais, naturels, et dans lesquels on se reconnoît.

Voulez-vous connoître les caractères du jour? lisez les ouvrages de Crébillon le fils et de Marivaux. Le premier est un peintre excellent; le second a beaucoup étudié et connoît bien le cœur, peut-être même un peu trop. *Les Egaremens du cœur et de l'esprit*, par Crébillon, sont un livre excellent dans ce genre; les caractères y sont bien marqués; il vous amusera infiniment, et ne vous sera pas inutile. L'*Histoire japonaise de Tanzaï et de Néadarné*, du même auteur, est une aimable extravagance et parsemée de réflexions très-justes : enfin vous trouverez bien à Paris de quoi vous former un goût sûr et juste, pourvu que vous ne preniez pas le change.

Comme je vous laisse sur votre bonne foi à Paris sans surveillant, je me flatte que vous n'abuserez pas de ma confiance. Je ne demande pas que vous soyez capucin; bien au

contraire, je vous recommande les plaisirs, mais j'exige que ce soient les plaisirs d'un honnête homme. Ces plaisirs-là donnent du brillant au caractère d'un jeune homme ; mais la débauche avilit et dégrade. J'aurai des relations très-vraies et détaillées de votre conduite, et, selon ces relations, je serai plus ou moins ou point du tout à vous.

Votre très-affectionné.

P. S. Ecrivez-moi sans faute une fois la semaine, et répondez à celle-ci en français. Faufilez-vous autant que vous pourrez avec les ministres étrangers. C'est voyager en différens endroits, sans changer de place. Parlez italien à tous les Italiens, et allemand à tous les Allemands que vous trouverez, pour entretenir ces deux langues.

Je vous souhaite, mon cher, autant de nouvelles années que vous mériterez, et pas une de plus. Mais puissiez-vous en mériter un grand nombre !

LETTRE CCVI.

Londres, ce 3 janv. 1751.

MON CHER AMI,

Par votre lettre du 5 N. S. j'apprends que vous avez bien débuté à Paris ; vous êtes admis dans les bonnes compagnies, et j'ose dire que vous ne vous avilirez pas dans les mauvaises. Fréquentez les maisons où vous avez

été une fois invité, et n'ayez point cette réserve qui fait que la plupart de vos compatriotes sont étrangers où ils auroient pu être reçus comme les amis de la maison, s'ils avoient voulu. Par-tout où vous êtes invité à souper quand bon vous semble, profitez de cette politesse avec réserve, et allez-y de tems en tems. Je suis sûr que milord Albemarle aura des bontés pour vous, mais sa maison n'est fréquentée qu'à dîné; et, comme j'apprends, aucun Français n'y est invité. S'il arrivoit qu'il vous employât dans son bureau, ce dont je doute fort, il faut que vous écriviez mieux que vous ne faites; autrement votre écriture ne vous fera pas beaucoup d'honneur, car elle n'est ni celle d'un homme d'affaires ni celle d'un gentilhomme; c'est plutôt celle d'un écolier qui écrit son thême, dans l'espérance qu'il ne sera jamais lu.

Madame de Montconseil parle de vous avantageusement, aussi bien que la marquise de Martignon et madame du Bocage. Elles disent que vous désirez de plaire, et me font espérer que vous réussirez: elles ont raison, car quiconque désire réellement de plaire, et a, comme vous, les moyens d'apprendre cet art, est certain de parvenir à son but. C'est là le grand point de la vie, qui rend toute autre chose facile.

Toutes les fois que vous êtes avec madame de Montconseil, madame du Bocage et d'autres femmes de qualité avec lesquelles vous

êtes à votre aise, dites-leur ingénument : *Je n'ai point d'usage du monde, j'y suis encore bien neuf; je souhaiterois ardemment de plaire; ayez la bonté, madame, de me faire part de votre secret de plaire à tout le monde. J'en ferai ma fortune, et il vous en restera pourtant toujours plus qu'il ne vous en faut.*

Lorsqu'en conséquence de cette prière, elles vous avertiront de quelque bévue ou de votre air gauche, vous devez non-seulement ressentir, mais aussi exprimer votre reconnoissance de la façon la plus vive. Quoique la nature souffre d'abord, en écoutant de pareilles représentations, dites-leur : « Que la critique » la plus sévère est à votre égard la preuve » la plus marquée de leur amitié ». Madame du Bocage me prie en particulier de vous informer « qu'il me fera toujours plaisir et » honneur de me venir voir; il est vrai qu'à » son âge le plaisir de causer est froid; mais » je tâcherai de lui faire faire connoissance » avec de jeunes gens. » Profitez de cette occasion, et, comme vous demeurez près d'elle, visitez-la fréquemment, comme si vous étiez de la maison. M. du Bocage m'écrit qu'il ira très-volontiers avec vous aux spectacles, et qu'il vous y fera remarquer ce qui mérite votre attention. Cette offre obligeante doit être acceptée, c'est un homme de goût.

Je n'ai encore reçu aucune lettre de lady Hervey sur votre compte; mais, comme vous m'avez appris que vous avez déjà soupé une

fois avec elle, je vous regarde comme une de ses connoissances : consultez-la dans toutes vos petites affaires. Dites-lui vos petites difficultés; demandez-lui ce que vous devez dire ou faire dans tel cas : elle a l'*usage du monde en perfection*, et elle vous aidera à l'acquérir.

Madame de Berkeurode est *pétrie de grâces*, et on peut bien lui appliquer votre citation. Vous pouvez, j'ose dire, fréquenter sa maison aussi souvent que vous voulez, et je vous conseille de souper avec elle une fois la semaine.

Vous avez raison de dire que, comme M. Harte va vous quitter, vous aurez plus besoin d'avis que jamais. Les miens ne vous manqueront pas, et vous en avez déjà tant reçus, que je me répéterai plutôt que d'ajouter à ceux que je vous ai donnés ; mais je vous assisterai de mes conseils de tems en tems, et selon que les circonstances l'exigeront. A présent, je vous rappellerai seulement les deux grands objets auxquels vous devez vous appliquer, c'est le parlement et les affaires étrangères. A l'égard du premier, vous ne pouvez faire autre chose, pendant que vous êtes hors du royaume, que de tâcher de vous former un style pur, correct et élégant, avec une façon de vous énoncer claire et agréable, dans quelque langue que vous parliez. Quant aux connoissances nécessaires dans le parlement, j'aurai soin de cela lorsque vous serez de retour. La plupart de vos lectures doivent être relatives à l'histoire; je n'entends pas l'histoire

ancienne, obscure et fabuleuse, bien moins encore l'histoire naturelle des fossiles, des minéraux et des plantes; mais l'histoire utile et politique de la constitution de l'Europe depuis trois siècles et demi; ce qui vous est sur-tout et plus nécessaire pour votre objet des affaires étrangères, et aussi nécessaire que la connoissance du monde, des manières, de la politesse, des façons et du ton de la bonne compagnie. Dans ce dessein, votre principal objet doit être de fréquenter les meilleures sociétés. Il paroît ridicule de vous dire, mais cela est très-vrai, que votre maître de danse est actuellement l'homme de toute l'Europe dont les leçons peuvent vous être les plus utiles. Il faut que vous dansiez bien, afin de vous asseoir, de vous tenir debout et de marcher comme il faut; et il faut que vous fassiez bien tout cela, afin de plaire. J'avoue que tous les momens du jour sont remplis par vos exercices, par quelques lectures et beaucoup de bonne compagnie. Mais si vous employez bien votre tems, le jour suffit pour tout cela, et je suis sûr que vous ne perdrez pas un seul instant. A votre âge on est actif et vigoureux; on fait tout avec gaieté et promptitude: la différence consiste en ce qu'un jeune homme à talens les emploie à la poursuite d'objets louables; tâchez de briller dans tout ce qu'il y a de solide et de brillant. Au contraire, un jeune sot perd sa jeunesse et son travail à des choses frivoles, quand il vise

au sérieux, ou se déshonore par la débauche, quand il cherche les plaisirs. Je suis sûr que ce ne sera pas votre défaut; votre bon sens et votre bonne conduite ont été jusqu'ici des présages favorables pour l'avenir. Continuez seulement à Paris comme vous avez commencé, et le séjour que vous y ferez vous rendra ce que je souhaite que vous soyez, c'est-à-dire, aussi parfait que notre nature le comporte.

Adieu, mon cher, souvenez-vous de m'écrire une fois la semaine, non pas comme à un père, mais sans réserve, comme à un ami.

LETTRE CCVII.

Londres, ce 14 janv. V. S. 1751.

MON CHER AMI,

Parmi plusieurs choses très-avantageuses que M. Harte m'a dites de vous, il y en a deux en particulier qui m'ont fait beaucoup de plaisir. La première est que vous êtes très-jaloux de votre réputation; c'est là le fondement sûr et solide sur lequel vous devez bâtir et vous élever. Le caractère moral d'un homme est une chose plus délicate que l'honneur d'une femme, à laquelle on pardonnera peut-être un ou deux faux-pas, qu'elle peut réparer ensuite par une conduite irréprochable; mais lorsque le caractère moral d'un homme est une fois terni, il est impossible d'en effacer la tache.

La seconde est que vous avez acquis les connoissances les plus exactes et les plus étendues des affaires étrangères, telles que l'histoire, les traités et la forme de gouvernement des différens Etats de l'Europe. Cette sorte de connoissance, négligée ici, vous rendra non-seulement utile, mais nécessaire dans votre destination future, et vous mènera loin. M. Harte ajoute que vous avez besoin de quelques livres anglais relatifs à nos lois, à notre constitution, à nos colonies, à notre commerce, dont vous avez moins de connoissance que d'aucun autre pays de l'Europe. Je vous enverrai des livres qui traitent en abrégé de ces sujets; mais vous n'avez pas assez de tems actuellement pour approfondir ces sujets, ni pour lire des *in-folio*. Il faut différer cette étude jusqu'à votre retour; alors nous examinerons sérieusement notre constitution, et lirons ensemble les livres qui en traitent. Continuez toujours de vous appliquer aux affaires étrangères, conversez avec les ministres, avec d'autres personnes qui en sont instruites; épiez les affaires de chaque cour, et tâchez de les approfondir dans leurs sources. Cela suffit pour vous occuper à Paris outre vos exercices et la géométrie; car vous devez donner beaucoup de tems à la compagnie et aux plaisirs. C'est dans ces cercles et ces amusemens que vous devez acquérir ces manières, ces grâces, cette tournure du beau monde, qui vous rendront propre aux emplois auxquels

vous êtes destiné. Il faut, avant tout, que vous plaisiez, afin de gagner cette confiance qui vous fera initier dans le secret des cours et des ministres pour qui et avec qui vous négocierez.

Je vous enverrai, à la première occasion, un petit livre, écrit par lord Bolingbroke, sous le nom de *sir John Oldcastle*, qui contient des remarques sur l'histoire d'Angleterre; il vous donnera une notion claire et générale de notre constitution, et vous servira en même tems, comme tous les ouvrages de milord Bolingbroke, de modèle d'éloquence et de style. Je vous enverrai aussi le petit livre de *sir Josiah Childe* sur le commerce, et qu'on peut appeler proprement *une Grammaire de commerce*.

Il pose les véritables principes de commerce, et les conclusions qu'il en tire sont généralement très-justes.

Puisque vous tournez vos pensées vers le commerce, ce que j'approuve fort, je vous recommande un livre français, que vous trouverez aisément à Paris; c'est le meilleur ouvrage que je connoisse dans ce genre. J'entends le *Dictionnaire de commerce de Savary*, en trois tomes *in-folio*. Vous y trouverez tout ce qui a rapport au trafic, au commerce, au change, etc., très-clairement expliqué, non-seulement sur la France, mais sur tout l'univers. Vous imaginez bien que je ne vous conseille pas de lire ce livre tout de suite; j'entends seulement que vous l'ayez pour le consulter dans l'occasion.

Avec toutes ces connoissances utiles et agréables que vous avez déjà acquises, et que vous augmentez tous les jours à force d'application et d'industrie, vous avez lieu d'espérer de faire dans le monde une figure et une fortune assez brillantes, si ces avantages sont embellis par les manières et les grâces, pour qu'il n'y ait rien à quoi vous ne puissiez prétendre avec le tems.

Votre grand point à présent à Paris, à quoi toute autre considération doit céder, est de devenir un homme à la mode, d'être poli sans cérémonies; aisé sans négligence, ferme et assuré avec modestie, maniéré sans affectation, insinuant sans bassesses, gai sans être bruyant, franc sans indiscrétion, et secret sans être mystérieux; de savoir le tems et le lieu pour dire et faire toutes choses, et de faire tout ce que vous faites avec l'air d'un homme de condition. On n'apprend pas tout cela si aisément qu'on peut se l'imaginer; cela exige du tems et de l'étude. Le monde est un immense *in-folio*, qui demande beaucoup de tems et d'attention pour le lire et l'entendre comme il faut. Vous n'avez encore lu tout au plus que quatre ou cinq pages de ce grand livre; et vous avez à peine le tems à présent de jeter les yeux sur d'autres livres moins importans.

Lord Albemarle a, comme j'ai appris, écrit à un de ses amis ici que vous ne fréquentiez pas sa maison si souvent qu'il le souhaite et

qu'il espéroit; qu'il craint que quelqu'un ne vous ait inspiré pour lui des impressions peu favorables, et que je pourrois croire, parce que vous allez rarement le voir, qu'il a manqué d'attention à votre égard. Je dis à la personne qui me fit ce rapport, qu'au contraire, il sembloit par les lettres que vous m'écrivez que vous étiez extrêmement satisfait des politesses que vous aviez reçues de milord Albemarle; mais que vous étiez obligé de vous priver du plaisir de dîner en compagnie pendant votre cours de philosophie expérimentale. Je devinai la véritable raison. Je m'imagine que, comme aucune compagnie française ne fréquente sa maison, vous aimez mieux dîner ailleurs, et vous avez raison. Cependant mon dessein n'est pas que vous paroissiez éviter sa maison; visitez-le, dînez avec lui plus souvent que peut-être vous ne souhaiteriez, pour l'engager à dire du bien de vous quand il reviendra ici. Il est fort à la mode à la cour et à la ville; et s'il fait votre éloge avant votre retour, son témoignage vous procurera de grands avantages. On est plus porté à s'en rapporter à l'opinion des autres qu'à se donner la peine d'examiner la plupart des caractères, et les décisions de quatre ou cinq personnes de mérite suffisent pour établir par-tout la réputation d'un homme, parce que tout le monde peut entendre parler de quelqu'un; mais il y en a peu qui prennent la peine de juger par eux-mêmes. Ne faites mention

de ceci à personne, et ayez soin que milord Albemarle ne soupçonne pas que vous soyez si bien instruit à cet égard.

J'ai appris que milord Huntingdon et milord Stormont sont arrivés à Paris; vous leur aurez sans doute fait visite. On parle avantageusement ici de lord Stormont; mais, si vous formez quelque liaison avec eux, donnez la préférence à milord Huntingdon, pour les raisons que vous pouvez aisément deviner.

M. Harte part cette semaine pour Cornwall, où il va prendre possession de son bénéfice; il a été installé à Windsor. Il reviendra ici dans un mois; alors vous aurez avec lui une correspondance littéraire. Votre regret mutuel à votre séparation faisoit l'éloge de tous deux.

Je viens de recevoir en ce moment des lettres de Paris qui vous sont favorables. Continuez, *vous êtes en bon train.* Adieu.

LETTRE CCVIII.

Londres, ce 21 *janv. V. S.* 1751.

MON CHER AMI,

Dans toutes les lettres que je reçois de Paris, j'ai le plaisir d'apprendre qu'entr'autres bonnes qualités on parle très-avantageusement de votre docilité; c'est le moyen sûr d'acquérir ce dont vous avez besoin. Il ne vous manque plus que ces petits riens, qui

sont cependant si nécessaires. Il n'est pas honteux pour un jeune homme de votre âge de les ignorer : comme ce sont des choses d'usage et de mode, le moyen de les apprendre bientôt est de confesser ingénument votre ignorance, et de consulter ceux qui en sont le mieux instruits à force de pratique et d'expérience. Le bon sens et un bon naturel inspirent la civilité en général; mais dans les airs et les manières du beau monde il y a mille petites délicatesses qui ne sont établies que par la coutume. C'est cette élégance dans les manières qui distingue du vulgaire un courtisan et un homme de qualité. On m'assure que vous avez déjà attrapé l'air d'un homme de condition, et un de mes correspondans vous fait ce compliment à la française : « J'ose vous promettre qu'il sera bien-» tôt comme un de nous autres ». Quoique ce discours soit fort déplacé de la part d'un Français, je suis bien aise qu'ils pensent qu'on peut bien vous l'appliquer; car je souhaite non-seulement que vous ayez de l'émulation à copier les meilleures manières et les usages de l'endroit où vous êtes, quels qu'ils soient. Cette souplesse est extrêmement utile dans le cours du monde. Choisissez bien vos modèles à Paris, et imitez-les à votre façon. Il y a dans cette ville des mots, des phrases et même des gestes à la mode, qu'on appelle du *bon ton*, sans faire mention de *certaines petites politesses et attentions qui ne sont rien en elles-*

mêmes, et que la mode a rendues nécessaires. Entrez dans tous ces petits riens jusqu'à obliger les Français de dire : *On le prendroit pour un Français ;* et lorsque dans la suite vous serez à d'autres cours, faites la même chose, et conformez-vous aux usages et aux belles manières de l'endroit ; ce que les Français ne font pas. Par-tout où ils vont, ils observent leurs manières, persuadés qu'elles sont meilleures que celles de tout autre pays ; mais en cas que cela soit vrai, ils ont tort de ne pas se conformer à celles du pays où ils sont. On souhaite de plaire par-tout où l'on est, et il n'y a rien qui flatte tant que de montrer qu'on approuve et qu'on imite les personnes avec qui l'on converse.

J'espère que vous faites des progrès dans vos exercices avec Marcel : faites une attention particulière à ses leçons ; quoiqu'elles semblent ridicules, elles sont très-importantes. Priez votre maître en fait d'armes de redoubler de soins à votre égard : cet exercice rend leste et dégagé. Une roideur de poignet fait paroître un homme gauche et maladroit.

Une chose que vous devez particulièrement observer, c'est votre entrée dans un appartement et la façon de vous présenter en compagnie ; cela donne la première impression, qui est souvent la plus durable. C'est pourquoi je vous prie de dire au maître Marcel de vous faire souvent entrer et sortir de la salle de danse, dans la supposition qu'il y a là diffé-

rentes compagnies, comme de ministres, de femmes, etc. Ceux qui se présentent bien ont une certaine dignité dans leur air, qui, sans la moindre apparence d'orgueil, gagne les cœurs et nous fait respecter.

Je ne répéterois pas si souvent ces minuties, si vous aviez moins de connoissances solides. Des personnes frivoles font attention à ces choses par préférence, parce qu'elles ne savent rien de plus. Ce que je crains par rapport à vous c'est que vos connoissances, supérieures à ces petits objets, ne vous engagent à mépriser ces avantages extérieurs, et à les considérer comme de très-peu de conséquence, quoiqu'ils soient très-essentiels, sur-tout aux hommes de votre destination.

L'art de plaire aux femmes et de les gouverner pourra, avec le tems, vous être d'un très-grand avantage, parce qu'elles plaisent et gouvernent à leur tour. A propos, êtes-vous amoureux de madame Berkenrode, ou quelqu'un vous a-t-il supplanté auprès d'elle? Je suppose que *quæ tecumque domat Venus, non erubescendis adurit ignibus. « Un arrangement » honnête sied bien à un galant homme »*. Dans ce cas, je vous recommande la plus grande discrétion et un silence profond. Prôner, faire entendre ou même nier avec un air de mystère et d'affectation un pareil arrangement, seroit le moyen de vous décréditer parmi les hommes et les femmes. Un silence profond sur ce sujet est le seul véritable *medium* *.

* Cette morale indulgente n'est ni d'Escobar, ni de

Dans votre commerce avec les femmes aussi bien qu'avec les hommes, une certaine douceur a beaucoup d'attraits; elle constitue ce caractère aimable, si estimé par les Français et si digne de l'être. Il est plus facile de sentir que de décrire cette douceur; c'est un agréable mélange de souplesse et de complaisance, différente des manières serviles; c'est un air affable, des gestes et des expressions qui préviennent, lors même que vous êtes d'une opinion différente de celle des personnes avec lesquelles vous conversez. Observez ces choses soigneusement et ceux qui ont cette douceur qui vous charme, aussi bien que les autres : votre bon sens vous mettra bientôt à portée de découvrir les différens ingrédiens qui la composent. Il faut que vous soyez particulièrement attentif à cette douceur, lors même que vous êtes obligé de refuser ce qu'on vous demande ou de dire ce qui ne peut être agréable à ceux auxquels vous parlez : c'est ce qu'on appelle *dorer la pilule*. L'aimable consiste dans mille petits riens agréables; c'est le *suaviter in modo* que je vous ai si souvent recommandé. Le respectable M. Harte m'assure que cette qualité agréable ne vous manque pas, et je le crois : étudiez donc avec soin, et tâchez d'acquérir parfaite-

l'Arétin : c'est celle d'un ministre courtisan, connu par des talens supérieurs; mais, dans la bouche d'un père, je ne connois rien de plus révoltant, de plus capable de faire dire aux ames foibles : *O vertu, tu n'es qu'un vain nom !*

ment l'*aimable*, et vous aurez tout ce qui est nécessaire.

L'abbé Guasco est aussi au nombre de ceux qui vous encensent. Il m'écrit qu'il vous a mené dîner chez le marquis de St.-Germain, où vous serez aussi bien reçu que vous pouvez le souhaiter, et le plus souvent sera le mieux. Profitez de tout, comme si vous voyagiez dans différens pays, sans changer d'endroit. Il dit qu'il vous conduira au parlement lorsqu'on y jugera quelque cause intéressante. C'est fort bien : allez dans toutes les chambres, écoutez et voyez ce qu'on y fait; joignez la pratique et l'observation à la théorie de leurs droits et de leurs priviléges. Les Anglais sont très-ignorans sur cet article.

Je n'ai pas besoin de vous recommander d'approfondir la constitution politique des états de l'Europe, puisque M. Harte me dit que vous avez pour cela une aptitude particulière, et que vous êtes informé très-exactement de ces sujets.

Il faut à présent que je vous fasse quelques questions comme à un savant versé dans le droit public. Je suis sûr que vous pouvez les résoudre ; j'avoue que c'est plus que je ne puis faire : c'est un sujet dont on parle beaucoup.

Premièrement. Y a-t-il des formalités particulières pour l'élection d'un roi des Romains, différentes de celles qui sont nécessaires pour l'élection d'un empereur ?

Secondement. Un roi des Romains n'est-il

pas aussi légitimement élu par les suffrages du plus grand nombre des électeurs que par les deux tiers ou l'unanimité ?

Troisièmement. Y a-t-il quelque loi ou constitution particulière de l'Empire qui distingue, par rapport à la nature ou la forme, l'élection d'un roi des Romains de celle d'un empereur ? La bulle d'or de Charles IV ne sert-elle pas également de règle pour l'une et l'autre?

Quatrièmement. N'y a-t-il pas eu, à une assemblée d'un certain nombre d'électeurs (j'ai oublié en quel tems), quelques règles par rapport à l'élection d'un roi des Romains ? Ces restrictions étoient-elles légales ? ont-elles obtenu force de loi ?

Que je suis heureux, mon cher enfant, de m'adresser à vous pour apprendre, avec la certitude d'être bien instruit ! C'est le savoir, plutôt qu'un esprit brillant, qui fait l'homme d'affaires. Quiconqne est maître de son sujet, avec des talens médiocres, aura l'avantage dans le parlement, et par-tout ailleurs, sur celui qui, avec un génie supérieur, ne connoît son sujet que superficiellement; et si à ses connoissances il joint l'éloquence et l'élocution, il sera bientôt à la tête de cette assemblée : mais, sans les talens d'un orateur, toute connoissance est presque inutile.

Lord Huntingdon m'écrit qu'il vous a vu, et que vous avez renouvelé votre ancienne connoissance avec lui. Dites-moi franchement

ce que vous pensez de lui et de son ami le lord Stormont, aussi bien que des autres Anglais de distinction que vous fréquentez. Je vous promets un secret inviolable. Il faut à présent que nous nous écrivions mutuellement sans la moindre réserve; il y aura à l'avenir mille choses dans mes lettres que je serois très-fâché que toute autre personne que vous vît ou connût. Vous distinguez aisément ces articles que vous ne ferez voir à personne; j'en userai de même à votre égard.

Pour parler d'un autre sujet, car je prends plaisir à m'entretenir avec vous : Quels progrès avez-vous faits dans la langue italienne? Entendez-vous l'Arioste, le Tasse, Boccace et Machiavel? Si vous les entendez, vous en savez assez; vous pouvez apprendre le reste par la lecture à vos momens de loisir. On ne traite jamais d'affaires en italien qu'en Italie, et si vous entendez assez bien cette langue pour lire les lettres qui pourront vous parvenir dans la suite, et pour la parler passablement avec le peu d'Italiens qui ne parlent pas français, ne vous donnez plus de peine par rapport à cette langue, jusqu'à ce que vous ayez plus de tems pour vous y perfectionner. Il n'en est pas de même de la langue allemande : si vous l'écrivez et la parlez bien, cela vous distinguera en Angleterre de presque tout le monde, et elle est d'ailleurs d'une grande utilité à quiconque est employé dans l'Empire, comme vous le serez probable-

ment. C'est pourquoi je vous prie de la cultiver, en écrivant chaque jour cinq ou six lignes en allemand, et en parlant cette langue à ceux de cette nation que vous rencontrerez.

Vous êtes actuellement établi dans plusieurs bonnes maisons à Paris; je vous conseille d'y vivre comme en famille. Cela dépend d'une certaine aisance dans les manières, et d'une familiarité décente. Je n'entends pas que vous vous mettiez sur le pied frivole d'être *sans conséquence*, mais que vous fassiez jusqu'à un certain degré les honneurs de la maison et de la table, en vous appelant vous-même, en riant, le *galopin d'ici*, et en disant au maître ou à la maîtresse de la maison : *Ceci est de mon département, je m'en charge ; avouez que je m'en acquitte à merveille.* Cette sorte de badinage a quelque chose de liant, qui engage et fait naître une familiarité décente, qu'il est agréable et utile d'entretenir dans de bonnes maisons avec des personnes de distinction. Les visites de formalité, les dîners et les soupers en conséquence d'invitations cérémonieuses, ne sont pas ce qu'il vous faut : ils n'augmentent pas vos liaisons, et servent peu à votre instruction; mais c'est d'entrer et de sortir sans gêne et sans contrainte d'une maison, qui forme le commerce agréable et utile de la société.

La poste est si peu exacte, que quelques-unes de vos lettres de Paris se perdent, et que je ne reçois les autres que long-tems après leur date.

J'attribue à cette cause de n'avoir reçu de vous aucune lettre depuis plus de quinze jours. Ce tems paroît long à mon impatience : je m'attends à recevoir de vos nouvelles toutes les semaines.

M. Harte est parti pour Cornwal : il reviendra dans trois semaines.

J'ai un paquet de livres, que je vous enverrai à la première occasion ; ce sera, je pense, lorsque M. Yorke retournera à Paris. Les livres grecs viennent de M. Harte, et les anglais de votre très-humble serviteur.

Lisez milord Bolingbroke avec grande attention, quant au style et au sujet. Je souhaite que vous puissiez imiter ce style dans toutes les langues que vous savez. Le style est la parure des pensées. Une pensée bien parée, paroît avec tout l'avantage d'un homme bien mis.

LETTRE CCIX.

Londres, ce 28 janv. 1751.

MON CHER AMI,

On m'apporta l'autre jour un billet de quatre-vingt-dix livres sterling, que l'on disoit que vous aviez tiré sur moi. Je fis d'abord quelque difficulté de le payer, non par rapport à la somme, mais parce que vous ne m'aviez point écrit de lettre d'avis, ce qui se pratique toujours dans ces sortes d'occasions ; d'autant plus que je ne m'aperçus pas que vous

l'eussiez signé. Celui qui me le présenta, me pria de l'examiner avec plus d'attention, et que je découvrirois votre nom au bas. Je le regardai une seconde fois avec le secours de mes lunettes, et ce que j'avois pris d'abord pour la marque de quelqu'un étoit effectivement votre nom, écrit plus mal et plus menu que je ne l'avois vu ci-devant. Les lettres étoient presqu'indéchiffrables. Cependant je payai à tout hasard. J'aurois souhaité plutôt de perdre mon argent, que de voir une pareille signature. Tous les gens comme il faut et les gens d'affaires écrivent invariablement leur nom de la même main, afin que leur signature soit si bien connue qu'on ne puisse aisément la contrefaire, et ils signent généralement en gros caractères : au contraire, vous signez votre nom en caractères moins distincts et moins lisibles que votre écriture ordinaire. Cela m'a suggéré l'idée des différens accidens auxquels vous vous exposez en écrivant si mal. Par exemple, si vous écrivez dans ce goût au secrétaire d'état, on enverroit d'abord votre lettre à celui qui est constitué pour déchiffrer les caractères qui ne sont pas lisibles, comme ceux qui contiennent des secrets importans, quoiqu'écrits en caractères inconnus. Si vous écriviez ainsi à un antiquaire qui sauroit que vous êtes un homme savant, il tâcheroit de déchiffrer votre lettre avec un alphabet runique, celtique ou sclavonien, sans jamais soupçonner que ce soit un caractère moderne;

et si vous envoyiez un *poulet*, écrit de cette main, à une belle femme, elle croiroit réellement qu'il vient d'un poulailler, qui est l'étymologie du mot *poulet;* car Henri IV, roi de France, avoit coutume d'envoyer des billets doux à ses maîtresses par son poulailler, sous prétexte de leur envoyer des poulets; ce qui donna à ces billets galans le nom de *poulet*. Je vous ai souvent dit que quiconque a l'usage de ses yeux et de sa main, peut employer l'écriture qui lui plaît. Une preuve que cela dépend de vous, est que vous écrivez très-bien le grec et l'allemand, que vous n'avez jamais appris à écrire d'un maître, quoique vous écriviez votre langue d'après les instructions d'un maître, si mal, que votre main ne semble faite ni pour les affaires, ni pour l'usage ordinaire. Je n'exige pas que vous écriviez comme un maître d'écriture; un homme d'affaires doit écrire vîte et lisiblement; cela dépend de l'usage. Je vous conseille donc d'avoir à Paris un bon maître d'écriture, et de vous appliquer un mois seulement, ce qui suffira; et je vous assure qu'il est plus important que vous ne pensez de bien écrire. Vous direz peut-être que, quand vous écrivez si mal, c'est que vous êtes pressé. A cela je réponds, pourquoi êtes-vous toujours pressé? Un homme de bon sens, quelque pressé qu'il soit, ne fait jamais les choses à la hâte, parce qu'il sait qu'il est impossible de bien faire ce qu'on fait avec précipitation. Il peut

être pressé de dépêcher une affaire, mais il a soin que cela ne l'empêche pas de la bien faire. Les petits esprits sont toujours embarrassés lorsque l'objet est, comme il arrive communément, au-dessus de leur portée. Ils courent, ils s'embarrassent, ils veulent faire tout à la fois, et ne font rien du tout comme il faut. Un homme de bon sens prend le tems nécessaire pour bien faire ce qu'il doit; et son empressement à dépêcher une affaire ne paroît que par la continuité de son application: il poursuit son objet avec persévérance, et le finit avant qu'il en commence un autre.

J'avoue que votre tems est bien employé, et que vous avez bien des choses à faire; mais souvenez-vous qu'il vaut mieux en faire bien la moitié, que de faire tout le reste avec négligence. De plus, les minutes que vous sauvez dans le cours de la journée, en écrivant mal, ne sauroient racheter le ridicule auquel vous vous exposez en employant le griffonnage d'une femme de la plus vile populace. Observez que si votre écriture vous expose au ridicule, vis-à-vis de moi, quelle impression ne doit-elle pas faire sur l'esprit des autres, qui ne sont pas si prévenus en votre faveur?

Il y avoit un pape, je crois que c'étoit le pape Chigi, qu'on tournoit en ridicule pour son attention aux petites choses et son incapacité dans les grandes; c'est pourquoi on l'appeloit *maximus in minimis* et *minimus in*

maximis; pourquoi? parce qu'il donnoit son attention à des minuties lorsqu'il avoit de grandes choses à faire.

Actuellement, et dans l'endroit où vous êtes, vous n'avez que de petites choses à faire; vous devez vous accoutumer à bien vous en acquitter, afin qu'elles n'exigent pas de vous une attention particulière lorsque vous aurez, comme j'espère, des occupations plus essentielles. Accoutumez-vous à bien écrire, afin que vous n'ayez ensuite à penser qu'à votre sujet quand vous aurez occasion d'écrire à des rois ou à des ministres. Dansez, présentez-vous bien, afin que vous ne soyez pas obligé de penser dans la suite à ces bagatelles, qu'il est cependant nécessaire de bien faire dans l'occasion, lorsque vous serez chargé d'affaires de plus grande conséquence.

Comme je pense continuellement à tout ce qui vous regarde, il y a une chose qui s'est présentée à mon esprit, et dont il est nécessaire de vous faire mention, afin d'obvier à toutes les difficultés qui pourroient en résulter. Comme vous faites tous les jours de nouvelles connoissances à Paris, il est impossible que vous fréquentiez aussi souvent vos premières connoissances, que vous faisiez lorsque vous n'en aviez pas d'autres. Par exemple, je suppose qu'à votre premier début vous étiez presque toujours chez madame de Montconseil, chez lady Hervey et madame du Bocage : à présent que vous êtes introduit

dans bien d'autres maisons, vous ne pouvez leur faire visite aussi souvent que ci-devant; mais prenez garde de ne leur donner aucun sujet de penser que vous les négligez pour des connoissances plus distinguées et plus brillantes; ce qui seroit une imprudence et une ingratitude de votre part qu'elles ne vous pardonneroient jamais. Voyez-les souvent, quoique vos visites soient plus courtes que d'ordinaire. Dites-leur que vous êtes fâché de les quitter sitôt, mais que vous avez des engagemens que la politesse ne vous permet pas de négliger, en leur insinuant que vous aimeriez mieux être avec elles. En un mot, tâchez de vous faire autant d'amis et aussi peu d'ennemis qu'il est possible. Je n'entends pas des amis intimes et des confidens : ils sont si rares que personne ne peut en espérer plus d'une demi-douzaine pendant sa vie; mais j'entends des amis dans le sens ordinaire, c'est-à-dire des personnes qui disent du bien de vous, qui sont plus portées à vous servir qu'à vous nuire, autant que leurs louanges s'accordent avec leur intérêt, et pas plus. Sur-tout je vous recommande les grâces : si vous les avez, vous ferez en quelque façon ce qui vous plaira; on vous approuvera ; et, sans elles, vos meilleures qualités auront peu d'effet.

Tâchez d'être à la mode parmi les Français, et vous serez ici sur le bon ton. Monsieur de Matignon vous appelle déjà le petit Français.

Si vous acquérez ce nom à Paris, il vous mettra à la mode.

Adieu, mon cher enfant.

LETTRE CCX.

Londres, ce 4 fév. 1751.

MON CHER AMI,

Je reçois tous les jours de Paris des relations de plus en plus favorables sur votre compte. Lord Albemarle a fait de vous une sorte de panégyrique, que plusieurs personnes distinguées ont vu ici, et qui y devancera votre réputation d'une façon très-avantageuse. C'est un point très-important pour qui que ce soit d'être à la mode partout ; mais il est de plus grande conséquence pour vous d'être bien établi ici dans l'opinion publique avant votre retour. Votre affaire est à moitié achevée, étant sûr que vous ne donnerez aucun lieu à changer ces préjugés favorables en votre faveur. Je suis persuadé que le bien qu'on dira de vous ne vous rendra pas un fat, et que d'un autre côté vous ne serez pas mortifié qu'on pense que vous manquez encore de quelques agrémens extérieurs ; cela ne servira qu'à exciter votre émulation pour les acquérir. Je vais donc vous donner un extrait fidèle d'une lettre que j'ai reçue dernièrement d'un ami judicieux et impartial.

« J'ose vous assurer que M. Stanhope réus-

» sira. Il a un grand fonds de savoir et
» une mémoire prodigieuse, sans faire parade
» de l'un ou de l'autre. Il cherche à plaire.
» Il a de la physionomie ; sa figure est jolie,
» quoique petite. Il n'a rien de gauche, quoi-
» qu'il n'ait pas encore toutes les grâces ac-
» quises que Marcel et les femmes lui don-
» neront bientôt. Enfin, il ne lui manque
» que ce qui devoit nécessairement lui manquer
» à son âge ; je veux dire, les usages et une
» certaine délicatesse dans les manières qui
» ne s'acquièrent que par le tems et la bonne
» compagnie. Avec son esprit, il les prendra
» bientôt; il y a déjà fait des progrès ; il fré-
» quente les compagnies les plus propres à
» lui en donner. »

Nous avons, vous et moi, la satisfaction de voir par cet extrait ce que vous avez acquis et le peu qui vous manque pour devenir un cavalier accompli. Que les avantages que vous avez vous donnent, s'il est possible, plus de modestie en apparence, mais en même tems plus de fermeté et d'assurance ; et que ce qui vous manque, et qu'il vous est facile d'acquérir, serve à redoubler votre attention et vos efforts pour l'obtenir. Vous n'avez effectivement qu'une chose qui exige votre application, et c'est une tâche agréable, puisque vous devez y arriver par les plaisirs. La compagnie, les soupers, les bals, les spectacles, qui vous montreront les modèles d'après les quels vous devez vous former, et tous les

petits usages, les coutumes et les délicatesses que vous devez adopter et vous rendre familiers, sont actuellement vos écoles et vos universités. Les jeunes gens du bel air et les jolies femmes vous y donneront les meilleures leçons.

M. du Bocage est aussi un de ceux qui vous louent, et il me dit que madame du Bocage *a pris avec vous le ton de Mie et de Bonne*, et que vous êtes charmé de son attention. Vous avez raison, c'est le moyen de profiter; tâchez d'être sur ce pied avec toutes les femmes que vous voyez, excepté lorsqu'il y a une liaison plus tendre. Je n'ai rien à dire sur ce point-là; mais, si la chose existe, je souhaite qu'elle n'ait ni *de mauvais, ni de vilains bras:* ce qui est, je pense comme vous, une chose fort désagréable.

Je vous ai envoyé par Pollock, le courrier, qui étoit autrefois mon domestique, deux petits paquets de livres grecs et anglais; je vous en enverrai deux autres par M. Yorke; mais je vous avertis que, comme vous n'avez pas beaucoup de tems pour lire, vous devez l'employer à lire ce qui est le plus nécessaire: c'est sans doute l'histoire moderne, la géographie, la chronologie et les intérêts politiques des princes, la constitution présente, les maximes, la force, les richesses, le trafic, le commerce, les caractères, les partis et les cabales des cours de l'Europe. Il y a bien des gens qui passent pour savans, parce qu'ils

connoissent exactement les gouvernemens d'Athènes et de Rome ; mais ils n'ont pas la moindre connoissance des Etats présens de l'Europe, ni même de leur pays. Lisez précisément ce qui est nécessaire de grec et de latin pour l'intelligence des auteurs classiques, qui vous serviront d'ornement dans votre jeunesse et de consolation dans votre vieillesse. Les connoissances qui vous sont les plus utiles sont celles dont je viens de faire mention : elles doivent vous rendre capable de briller dans les affaires domestiques et étrangères, et pour cette raison vous devez diriger votre attention de ce côté-là. J'apprends avec plaisir que vous vous appliquez à ce genre d'étude. Je ne vous louerois pas, si je croyois que les louanges fissent sur vous le même effet qu'elles font sur les esprits foibles. Je pense que vous êtes au-dessus d'une vaine fatuité et fort éloigné de relever votre propre mérite en insultant aux autres avec présomption. Au contraire, je suis convaincu que la connoissance de ce que nous valons, si nous pensons judicieusement, doit nous rendre plus modestes, quoique plus fermes. Un homme qui fait parade de son mérite est un fat, et celui qui ne le connoît pas est un sot. Un homme de bon sens connoît ses talens, les exerce, et en tire avantage sans se vanter ; et, quoiqu'il sache s'apprécier, il semble le faire moins qu'il ne s'estime lui-même. C'est une maxime de la Bruyère très-vraie (auteur qui mérite d'être

connu), « qu'on ne vaut dans ce monde que » ce que l'on veut valoir. »

Un homme qui est réellement trop modeste et trop honteux, quel que soit son mérite, ne s'avance jamais dans le monde; la moindre chose le décourage et l'arrête; et celui qui a de l'assurance et de la hardiesse avec un peu d'intrigue aura toujours l'avantage sur lui. La manière fait toute la différence : ce qui paroît impudent dans certaines circonstances, n'est qu'une décente et propre assurance dans d'autres. Un homme de bon sens, qui connoît le monde, se prévaut de ses droits et poursuit son objet avec constance et intrépidité, mais avec plus de succès qu'un homme effronté. Il a l'art de donner à tout ce qu'il fait un air de modestie; c'est ce qui engage et gagne les cœurs; au lieu que le même procédé choque et manque son but lorsqu'on le fait d'une manière impudente. Je répète ma maxime, *suaviter in modo, sed fortiter in re*. Si vous voulez connoître les caractères, les manières et les mœurs de la fin du dernier siècle, assez semblables au présent, lisez la Bruyère. Mais si vous voulez connoître l'homme indépendamment des modes, lisez la Rochefoucault, qui le peint, je crois, très-exactement.

Remettez l'incluse à l'abbé Guasco qui vous est fort utile pour vous faire voir différentes curiosités. Entre vous et moi, il a plus de savoir que de génie, *mais un habile homme*

sait tirer parti de tout; et tout homme est bon à quelque chose. Le président de Montesquieu est à tout égard une connoissance très-utile. Il a du génie avec beaucoup de lecture et de connoissance du monde. *Puisez dans cette source tant que vous pourrez.*

Adieu. Puissent les grâces vous accompaguer! car sans elles, *ogni fatica è vana!* Si elles ne s'offrent pas d'elles-mêmes, arrachez-les, forcez-les d'être à la suite de tout ce que vous pensez, de tout ce que vous dites et de tout ce que vous faites.

LETTRE CCXI.

Londres, ce 11 *fév.* 1751.

MON CHER AMI,

Quand vous allez aux spectacles, ce que j'espère que vous faites souvent, car c'est un amusement très-instructif, vous devez observer les différens effets que les rôles font sur vous, selon qu'on les joue bien ou mal. La meilleure tragédie de Corneille, si on la joue bien et que l'acteur s'énonce avec grâce, intéresse, engage et remue les passions. L'amour, la terreur et la pitié s'emparent alternativement de l'ame. Mais si l'acteur s'énonce mal et ne soutient pas son rôle, il ne fait qu'exciter l'indignation ou le mépris. Pourquoi? c'est cependant Corneille qui parle, c'est le même sens, le même sujet

bien ou mal représenté. Ce n'est donc que la manière de s'énoncer et de jouer qui fait cette grande différence. Appliquez cela à vous-même, et concluez de là que si vous voulez plaire en compagnie, ou persuader dans une assemblée publique, l'air, les regards, les gestes, la manière de s'énoncer, un accent propre et des cadences harmonieuses sont aussi nécessaires que le sujet même. Que des gens maladroits, sans grâce, sans manières et sans vivacité, disent ce qui leur plaît sur un sujet solide, ils verront, quoique peut-être avec étonnement, que leur sujet dépourvu d'ornemens, et leurs raisonnemens justes, mais sans l'art de les faire valoir, ne peuvent ni plaire ni persuader, mais au contraire ne font que fatiguer l'attention et exciter le dégoût. Nous sommes tellement constitués, que nous aimons mieux être amusés que d'être instruits. L'instruction est en quelque sorte mortifiante, parce qu'elle suppose une ignorance antérieure; il faut la rendre agréable afin qu'on la goûte.

Afin de rapporter ceci directement à vous, apprenez que personne ne peut faire figure dans ce pays, que par son influence dans le parlement. Votre destinée dépend de votre succès, dans cette assemblée, comme orateur; et, fiez-vous-en à moi, le succès dépend beaucoup plus de la manière que du sujet. M. Pitt et M. Murray, le solliciteur général, oncle de milord Stormont, sont sans compa-

raison les meilleurs orateurs. Pourquoi? seulement parce qu'ils ont une façon de s'énoncer à laquelle on ne résiste pas. Ils peuvent enflammer ou calmer la chambre basse. Ils s'attirent une telle attention dans cette nombreuse et bruyante assemblée, qu'on pourroit entendre une épingle tomber lorsqu'ils parlent. Est-ce que leurs sujets valent mieux, ou leurs raisonnemens sont-ils plus forts que ceux des autres? L'assemblée espère-t-elle recevoir d'eux quelqu'avis extraordinaire? Rien moins que cela; mais les auditeurs s'attendent à recevoir du plaisir; c'est pourquoi ils y donnent toute leur attention. Ils trouvent ce qu'ils souhaitent, ils applaudissent. M. Pitt en particulier a très-peu de connoissances relatives au parlement; son sujet, en général, n'est pas de la plus grande importance, et ses raisonnemens sont souvent foibles; mais il a une éloquence supérieure, son action a des grâces, et il a une façon de s'énoncer juste et harmonieuse. Ses périodes sont bien tournées, et chaque expression dont il se sert est la meilleure et la plus énergique, selon le goût de ses auditeurs. Ce sont ces avantages, et non pas le sujet, qui l'ont élevé au poste de trésorier de l'armée, malgré le roi et les ministres. Vous pouvez tirer de là une conclusion juste. Il en est de même dans la conversation, où des bagatelles, exprimées avec élégance, et accompagnées d'une action séduisante, plairont toujours plus que le meil-

leur bon sens du monde sans ornemens. Réfléchissez d'un côté sur ce que vous sentez en vous-même, quand vous êtes forcé de souffrir la narration ennuyeuse de quelque personne désagréable, quoique le fait soit peut-être intéressant; d'un autre côté, avec quel plaisir vous écoutez une relation bien moins intéressante d'une personne qui s'exprime avec élégance et qui s'énonce avec grâce. Si vous faites attention à tous ces agrémens dans la conversation ordinaire, vous vous les rendrez habituels avant que vous soyez dans le parlement, et vous n'aurez alors rien à faire que de les faire valoir un peu plus. Je souhaite que vous soyez si attentif à cet objet, que vous ne parliez pas même à votre valet, dans quelque langue que ce soit, qu'avec la plus grande élégance dont le sujet est susceptible. Pensez à vos expressions et à la façon de les arranger, avant que vous parliez; choisissez les plus élégantes, et placez-les dans le meilleur ordre : consultez votre oreille pour éviter la monotonie. Faites aussi attention à vos gestes et à vos regards, lorsque vous parlez même de sujets les plus futiles. La même chose, exprimée différemment avec un certain ton, fait une impression toute différente. L'amant le plus passionné du monde ne peut faire une déclaration d'amour plus expressive que le Bourgeois gentilhomme dans ce choix heureux de ses mots : « Mourir d'amour » me font, belle marquise, vos beaux yeux ». Je

défie qui que ce soit de dire plus, et cependant je ne conseillerois à personne de dire la même chose. Je vous recommande d'étouffer entièrement et de cacher votre passion, plutôt que de la déclarer dans de pareils termes. Les Français, pour leur rendre justice, font une attention très-particulière à la pureté, à l'exactitude, à l'élégance de leur style dans la conversation et dans leurs lettres. Bien narrer est un objet de leur étude, et quoiqu'ils poussent quelquefois cette élégance jusqu'à l'affectation, ils ne s'expriment jamais d'une façon vulgaire, qui est l'autre excès beaucoup plus dégoûtant. Observez-les, et formez-vous le style d'après eux; car l'élégance dans une langue se reproduit dans une autre. J'ai connu un jeune homme qui, dès qu'il fut élu membre du parlement, s'exposa à la risée de ses connoissances qui l'observoient au travers de la serrure, parlant à lui-même devant le miroir, et formant en conséquence ses regards et ses gestes. Je ne me rangeai pas du côté des rieurs; au contraire, je le regardai comme plus sage que ceux qui se moquoient de lui; car il connoissoit l'importance de ces petites grâces dans une assemblée publique, ce qu'ils ignoroient. Votre petite personne, qui, comme j'apprends, n'est pas mal faite, est la même en un habit galonné, ou en une souquenille; cependant je pense que vous préférez l'éclat, et vous avez raison, parce qu'il plaît davantage. L'homme le plus

mal élevé de l'Europe, si une dame laisse tomber son éventail, le ramassera certainement et le lui présentera; l'homme le plus poli de l'Europe ne peut pas en faire davantage. Cependant il y auroit une différence considérable. Le dernier plairoit en le faisant avec grâces, et elle se moqueroit du premier, à cause de la manière gauche de l'offrir. Je le répète continuellement, l'air, les manières, les grâces, le style, l'élégance et tous ces ornemens doivent être actuellement les seuls objets de votre attention; c'est à présent le tems de les acquérir ou jamais. Qu'ils soient votre principale étude: vous n'avez pas un moment à perdre. Les qualités solides et agréables sont certainement préférables; mais, si j'avois à opter, je choisirois les dernières.

J'espère que vous fréquentez Marcel * assidument, et qu'il vous donne des grâces: personne n'en avoit plus que lui autrefois. Avez-vous appris à découper? car il est ridicule de ne pas savoir s'acquitter à table de cet office. Un homme qui dit qu'il ne s'y entend pas, peut aussi bien vous dire qu'il ne peut pas se moucher: l'un et l'autre sont aussi nécessaires que faciles.

Faites mes complimens à milord Huntingdon, que j'aime et que j'honore, comme j'ose croire que vous le faites. Je lui écrirai bientôt, quoique je pense qu'il a à peine le tems de lire une lettre: et celles que j'écris à ceux que

* Alors le plus habile maître de danse à Paris.

j'aime ne sont pas courtes, comme vous le savez par expérience, témoin la présente, et elle auroit été plus longue encore, si le papier ne m'avoit manqué.

Bonsoir, mon cher enfant.

LETTRE CCXII.

Londres, ce 28 fév. V. S. 1751.

MON CHER AMI,

Cette épigramme, dans Martial,

> Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare;
> Hoc tantùm possum dicere, non amo te.

a embarrassé bien des gens, qui ne peuvent concevoir comment il est possible de ne pas aimer quelqu'un et de ne savoir pourquoi. Je crois entendre le sens de Martial, quoique la nature de l'épigramme, qui doit être courte, ne lui permettoit pas de s'expliquer plus clairement; je pense que le sens est: « O Sabidius! » vous êtes un homme de mérite, digne » d'estime, vous avez mille bonnes qualités » et beaucoup d'érudition: je vous honore, je » vous respecte, mais je ne puis vous aimer, » sans pouvoir dire pourquoi. Vous n'êtes pas » aimable; vous n'avez pas ces manières en- » gageantes, ces attentions agréables, ces » grâces et cette façon prévenantes, qui sont » si nécessaires pour plaire, quoiqu'il soit » impossible de les définir. Je ne puis dire

» que c'est telle et telle chose en particulier » qui m'empêche de vous aimer ; c'est le » tout ensemble, parce qu'à tout prendre, » vous n'avez rien qui plaise ». Combien de fois, dans le cours de la vie, ne me suis-je pas trouvé dans cette situation par rapport à plusieurs de mes connoissances, que j honorois et respectois, sans pouvoir les aimer ? Je ne savois pourquoi, parce que, lorsqu'on est jeune, on ne prend pas le tems d'analyser ses sentimens et de les tracer depuis leur source; mais des observations et des réflexions postérieures m'en ont appris la raison. Il y a un homme dont le caractère moral, le savoir profond et les talens supérieurs, généralement connus, m'inspirent de l'admiration et du respect; mais il m'est si impossible de l'aimer, que je suis presque dans une transe lorsque je me trouve en sa compagnie. Sa figure, sans être hideuse, semble faite pour exposer au mépris ou au ridicule la structure du corps humain : ses jambes et ses bras ne sont jamais dans la position où ils devroient être selon la situation de son corps, mais ils commettent des actes d'hostilité continuels contre les grâces. Il renverse par-tout, au lieu d'avaler ce qu'il a dessein de boire; il déchire ce qu'il veut découper. Sans attention pour les devoirs de la vie civile, il fait toute chose à contretems et de mauvaise grâce ; il dispute avec chaleur et sans discernement avec des personnes, sans faire attention au rang, au ca-

ractère et à la situation de ceux avec lesquels il dispute ; il ignore absolument les différentes gradations de familiarité et de respect; il se comporte de même à l'égard de ses supérieurs, de ses égaux et de ses inférieurs : enfin, il se rend désagréable à deux ou les trois. Est-il possible d'aimer un tel homme? Tout ce que je puis faire pour lui, est de le considérer comme un Hottentot respectable.

Je me souviens, lorsque je quittai Cambridge, que j'avois contracté dans le commerce de ces pédans grossiers, une vanité ridicule d'étaler mon savoir, un tour pour la satire et un goût particulier pour argumenter et contredire de la façon la plus ennuyeuse et la plus impolie; mais, dès que j'eus fait mon entrée dans le monde, je m'aperçus que ce n'étoit pas le ton des honnêtes gens, et j'adoptai immédiatement un caractère tout opposé : je cachai mon savoir; j'applaudissois souvent sans approuver, et je cédois communément sans être convaincu. *Suaviter in modo* étoit ma loi et mes prophètes; et si je plaisois (entre vous et moi), c'étoit plutôt pour ma complaisance que pour mon savoir et mon mérite particuliers.

A propos, le mot de *plaire* me rappelle lady Hervey. Je vous prie de lui dire qu'elle me répondra de vos agrémens; que je la considère comme Falstaff, qui non-seulement plaît lui-même, mais enseigne aux autres l'art de plaire; que je sais qu'elle peut faire de qui

que ce soit ce qu'elle veut; et qu'en qualité de gouvernante, si elle ne vous apprend pas à plaire, c'est qu'elle ne le veut pas. J'espère que vous êtes *du bois dont on en fait:* dans ce cas, elle est bon sculpteur, et je suis sûr qu'elle peut vous donner la forme qui lui plaira. Il est aussi nécessaire dans la vie sociale d'avoir de la souplesse dans les manières que dans la vie politique : on doit souvent céder pour avoir le dessus; on doit s'humilier, afin d'être exalté; on doit, comme St. Paul, se faire à tous, afin de gagner quelques-uns; et l'on prend les hommes, *mutatis mutandis*, par les mêmes moyens qu'on gagne les femmes, par la politesse, par les manières insinuantes et soumises. Ces vers de M. Driden peuvent s'appliquer à un ministre aussi bien qu'à une maîtresse :

The prostrate lover, when he lowest lies,
But stoops to conquer, and but kneels to rise *.

Dans le cours du monde, les qualités du caméléon sont souvent nécessaires; il faut même quelquefois les varier plus que lui, car vous devez jusqu'à un certain degré prendre la forme de l'homme ou de la femme que vous souhaitez gagner.

A propos, avez-vous vu à Paris quelque dame aussi capable d'amitié et aussi hospitalière que madame de Lursay, qui veut bien

* L'amant le plus humble ne s'abaisse que pour triompher, et ne tombe que pour se relever.

se charger du soin de vous éduquer, et avez-vous eu occasion de lui représenter *qu'elle faisoit donc des nœuds?* Mais je vous demande pardon, monsieur, pour une question si déplacée, et je reconnois que ce seroit me mêler de matières qui ne sont pas de mon département. Néanmoins, dans des affaires de moindre importance, je souhaite être *de vos secrets le fidèle dépositaire*. Confiez-moi l'espèce de vos amusemens à Paris. Est-ce *le fracas du monde, les comédies, bals, opéras, cour, etc.?* Ou sont-ce *de petites sociétés moins bruyantes, mais pas pour cela moins agréables?* Où êtes-vous *le mieux établi?* Où êtes-vous *le petit Stanhope? Voyez-vous encore jour à quelque arrangement honnête?* Avez-vous fait plusieurs connoissances parmi les jeunes Français qui fréquentent votre académie? qui sont-ils? Ecrivez-moi ces petits détails dans vos lettres, dont je vous prie de m'honorer plus souvent.

Si vous fréquentez quelques-uns de ces Anglais polis qui couvrent les rues de Paris, nommez-les moi.

Avez-vous fini avec l'abbé Nollet, et êtes-vous au fait de toutes les propriétés et des effets de l'air? Si j'étois porté à faire usage de ces mots, je dirois que les effets de l'air peuvent mieux s'apprendre de Marcel. Si vous avez fini avec l'abbé Nollet, priez mon ami l'abbé Sallier de vous recommander à quelque maigre Philomathe pour vous enseigner un peu de géométrie et d'astronomie; pas assez pour

absorber toute votre attention, et vous mettre l'esprit à la torture, mais suffisamment pour n'être pas absolument ignorant dans cette science. J'ai été depuis peu une espèce d'astronome malgré moi, en présentant, lundi dernier, dans la chambre des Pairs, un *bill* pour réformer notre calendrier, et adopter le nouveau style. Je fus obligé à cette occasion de parler le jargon d'un astronome, dont je n'entendois pas un mot; mais j'appris par cœur ce langage, et le parlai par routine d'après un maître. Je souhaitois alors être moi-même un peu plus au fait du sujet, autant que je souhaite que vous soyez instruit de cette science. Mais la connoissance la plus essentielle de toutes est de se connoître soi-même aussi bien que les autres; cela exige beaucoup d'attention et une grande expérience: faites usage de la première, et puissiez-vous avoir la dernière!

P. S. Je suis charmé que vous soyez employé dans le bureau de milord Albemarle: vous y apprendrez au moins le mécanisme des affaires; car il ne faut pas que vous vous imaginiez que vous êtes dans le secret et le *fin fin* de la correspondance, et réellement il ne convient pas à votre âge d'être dans cette confidence. Néanmoins accoutumez-vous au secret par rapport aux lettres que vous lisez ou que vous écrivez, afin qu'avec le tems on puisse vous confier ce qu'il y a de secret, de très-secret, séparé et distinct, etc. Je suis fâché

que cette occupation vous empêche de fréquenter le manége : j'espère que cela arrive rarement; mais j'insiste à ce que vous continuyez régulièrement de prendre des leçons de votre maître de danse, qui est actuellement le plus utile de tous les maîtres que vous avez ou que vous puissiez avoir.

LETTRE CCXIII.

Londres, ce 1 mars 1751.

MON CHER AMI,

Je vous fis mention, il y a quelque tems, d'une sentence; je souhaite que vous l'ayez toujours présente à l'esprit, et que vous l'observiez dans votre conduite. C'est *suaviter in modo, fortiter in re.* Je ne connois aucune règle aussi généralement utile et nécessaire dans toutes les parties de notre vie. Je la prendrai donc aujourd'hui pour mon texte; et, comme les vieillards aiment à prêcher et que j'ai quelque droit de le faire, je vous présente mon sermon sur ces mots. Afin donc de procéder régulièrement et selon les règles de la chaire, je vous montrerai premièrement, cher et bien-aimé, le rapport qui se trouve entre les deux parties de mon texte, *suaviter in modo, fortiter in re;* ensuite je ferai mention des avantages et de l'utilité qui résultent de la pratique des préceptes contenus dans mon texte, et je conclurai par une application du tout.

Le *suaviter in modo* seul seroit une complaisance timide et avilissante, si elle n'étoit supportée et relevée par le *fortiter in re*, qui aussi ne seroit qu'une brutalité impétueuse, si elle n'étoit pas tempérée et adoucie par le *suaviter in modo;* cependant ces deux qualités sont rarement unies. L'homme emporté, colérique, dont les esprits animaux sont en fermentation, méprise le *suaviter in modo;* et croit qu'il peut tout forcer par *fortiter in re.* Il peut réussir quelquefois, lorsqu'il a affaire à des gens foibles et timides; mais en général il est sûr de choquer, d'offenser, d'être haï et de manquer son but. D'un autre côté, l'homme fin et rusé croit parvenir à ses fins par le *suaviter in modo* seulement: il se fait à tous, il semble n'avoir point d'opinion propre, il adopte avec une complaisance servile celle de toute personne présente: il s'insinue seulement dans l'estime des sots; mais on découvre bientôt ses vues, et il est sûr d'être méprisé de tous les gens sensés. L'homme sage, qui diffère autant de l'homme rusé que du colérique, est le seul qui joigne le *suaviter in modo* avec le *fortiter in re.* Passons à présent aux avantages qui résultent de ce précepte.

Si vous êtes constitué en autorité et si vous avez droit de commander, vos ordres, signifiés *suaviter in modo*, seront exécutés volontiers, sans répugnance et conséquemment bien; au contraire, si vous les donnez seulement *fortiter*, c'est-à-dire, brutalement, on

les interprétera plutôt, comme dit Tacite, qu'on ne les exécutera. Pour moi, si je commandois à mon laquais d'une manière grossière insultante de m'apporter un verre de vin, et j'appréhenderois qu'en m'obéissant il ne fît ensorte d'en renverser sur moi une partie, et je devrois m'attendre à un pareil trait de ressentiment. Une résolution froide doit montrer que lorsque vous avez droit de commander, vous voulez être obéi ; mais en même tems la façon douce et polie d'exiger cette obéissance doit la rendre en quelque façon agréable, et adoucir l'idée mortifiante de l'infériorité.

Si vous demandez une faveur, ou même si vous sollicitez ce qui vous est dû, il faut faire l'un et l'autre *suaviter in modo;* autrement vous fournirez, à ceux qui ont intention de vous refuser un prétexte de le faire, en les choquant par la manière dont vous vous adressez : d'un autre côté, il faut, à force de persévérance et de fermeté, montrer le *fortiter in re.* Les motifs justes sont rarement le mobile des actions des hommes, sur-tout des rois, des ministres et des personnes d'un rang élevé ; ils accordent souvent à l'importunité, ou à la crainte, ce qu'ils sont portés à refuser à la justice ou au mérite. Gagnez les cœurs, si vous pouvez, par le *suaviter in modo* : ne fournissez au moins aucun prétexte d'offense ; mais ayez soin de montrer assez de *fortiter in re* pour arracher, de leur crainte ou de leur indolence, ce que vous désespérez d'obtenir

de leur justice ou de leur bon naturel. Les gens d'un état distingué sont durs pour les besoins et les malheurs des autres, comme les chirurgiens le sont pour les personnes malades. Ils les voient, ils écoutent tout le long du jour même des plaintes mal fondées, de sorte qu'ils ne savent pas celles qui sont réelles ou feintes. Il faut donc tâcher d'exciter d'autres sentimens que ceux de la justice et de l'humanité ; il faut gagner leur faveur par le *suaviter in modo* : si vous les inquiétez à force d'importunités, ou si vous réveillez leur crainte, en les menaçant indirectement et avec décence de votre ressentiment froid et implacable, voilà le véritable *fortiter in re*. C'est le meilleur précepte que je sache dans le monde pour être aimé sans être méprisé, et craint sans être haï; c'est ce qui constitue ce caractère respectable que tout homme sage doit tâcher de se donner.

A présent, je vais expliquer ce que j'ai dit, et conclure.

Si vous vous apercevez que vous avez un naturel brusque qui vous porte involontairement à des saillies indiscrètes ou à des expressions inciviles à l'égard de vos supérieurs, de vos égaux ou de vos inférieurs, observez-vous attentivement, réprimez avec soin ces mouvemens, et appelez à votre secours le *suaviter in modo*. Gardez le silence aussitôt que la passion domine, jusqu'à ce que vous soyez adouci : tâchez même de commander

à vos mouvemens, de façon qu'on ne puisse pas y lire ces émotions ; ce qui est un avantage infini dans les affaires. D'un autre côté, que ni la complaisance, ni le bon naturel, ni le désir de plaire de votre part, ni la flatterie, ni les détours, ni les cajoleries des autres ne vous engagent à vous relâcher d'aucun point que la raison et la prudence vous ordonnent de poursuivre ; mais revenez à la charge, persistez, et vous trouverez que tout ce qui est possible peut s'obtenir. Les personnes injustes et insensibles abusent toujours et se moquent d'une timide condescendance et d'une humeur débonnaire : mais lorsque la complaisance et la douceur sont soutenues du *fortiter in re*, elles sont toujours respectées et communément elles réussissent dans les amitiés et les liaisons, aussi bien que dans les aversions : cette règle est particulièrement utile. Que votre fermeté et votre vigueur vous concilient l'attachement des autres ; mais en même tems que vos manières empêchent les ennemis de vos amis et de ceux dépendans de vous de devenir les vôtres : désarmez vos ennemis par la douceur de vos manières, mais faites-leur sentir en même tems votre juste ressentiment ; car il y a une grande différence entre conserver de la rancune, ce qui est toujours une marque d'un mauvais cœur, et une conduite ferme et résolue qui est compatible avec la prudence, et très-juste. Dans les négociations avec les ministres étrangers, sou-

venez-vous du *fortiter in re*. N'accordez aucun point, n'acceptez aucun expédient, jusqu'à ce que vous soyez absolument forcé de le faire, et même alors disputez le terrein avec force; mais lors même que vous contestez avec le ministre *fortiter in re*, tâchez de le gagner par le *suaviter in modo*. Si vous gagnez son cœur, vous pourrez séduire son jugement et déterminer sa volonté. Dites-lui franchement et d'une manière polie, que vos différends, comme ministre, ne causent aucune diminution par rapport au respect que vous avez pour son mérite personnel : mais qu'au contraire son zèle et son habileté pour le service de son maître l'augmentent, et sur-tout que vous désirez de vous faire un ami d'un serviteur si fidèle : vous gagnerez toujours par cette conduite obligeante. Il y a des gens qui ne peuvent prendre sur eux d'être civils envers ceux qui sont leurs rivaux, leurs compétiteurs, ou leurs antagonistes, quoiqu'indépendamment de ces circonstances accidentelles ils s'aimeroient et s'estimeroient réciproquement. Ils montrent une réserve et un embarras en compagnie avec eux ; saisissent leurs moindre fautes pour les exposers, et deviennent de cette façon des ennemis irréconciliables de personnes qui ne leur auroient résisté que pour un tems. C'est une foiblesse très-grande et très-préjudiciable que la mauvaise humeur dans les affaires, où l'on ne peut réussir sans politique et sans jugement. Je serois en pa-

reilles occasions particulièrement et noblement civil, aisé, franc avec celui dont j'aurois traversé les desseins. On appelle cela, en général, générosité, magnanimité; mais ce n'est en effet qu'adresse et bon sens. La manière est souvent aussi importante et quelquefois plus que la chose; une faveur peut faire un ennemi, et une injure faire un ami, selon la différente manière dont l'une et l'autre sont mises en usages. La contenance, les expressions, la manière de s'énoncer, les grâces donnent beaucoup d'efficacité au *suaviter in modo*, et beaucoup de dignité au *fortiter in re*; par conséquent, elles méritent la plus grande attention.

Je conclus de tout ce que j'ai dit par cette observation, que des manières obligeantes avec de la résolution et de la fermeté forment un caractère accompli. Puissiez-vous être convaincu de cette vérité, et la pratiquer dans votre vie et votre conversation! c'est le plus sincère et le plus ardent de mes souhaits.

LETTRE CCXIV.

Londres, ce 11 *mars* 1751.

MON CHER AMI,

J'ai reçu par la dernière poste une lettre de l'abbé Guasco, dans laquelle il joint ses représentations à celles de milord Albemarle, pour m'engager à vous faire changer votre

mauvais appartement à l'académie. Il ne vous revient pas plus d'avantage d'être pensionnaire à l'académie, qui est aussi éloignée du manége et de tous vos autres maîtres, que si vous étiez dans tout autre logement. Je consens donc que vous logiez dans un hôtel garni : l'abbé vous en indiquera un, comme je l'en prie dans l'incluse, que je vous prie de lui remettre. Il faut cependant que je vous accorde cette demande, à condition que vous ne donniez aux Anglais ni déjeûnés ni soupés dans votre appartement ; les premiers consument toute la matinée, et les derniers vous feroient passer très-mal vos soirées à boire à l'anglaise de mauvais vin de Bordeaux. Vous ne manquerez pas de fréquenter le manége aussi souvent que possible, c'est-à-dire, lorsque vos nouvelles occupations au bureau de milord Albemarle vous le permettront : mais, à tout événement, j'insiste à ce que vous ne négligiez jamais de prendre des leçons de Marcel, qui vous sont actuellement de plus d'importance que tous les bureaux de l'Europe. C'est à présent le tems d'acquérir tous ces petits riens qui, dans le monde, sont de la plus grande conséquence : les agrémens et les grâces, sans lesquels vous ne serez jamais rien, consistent en ces riens qu'il est plus facile de sentir que de décrire.

Vous ferez bien de retenir votre appartement pour une année entière, et alors il vous coûtera moins cher; car, quoique mon inten-

tion soit de vous voir ici dans moins d'un an, ce ne sera que pour peu de tems, et vous retournerez ensuite à Paris, où je veux que vous restiez jusqu'à la fin d'avril 1752; alors, si vous avez toute la politesse, les manières, les attentions et les grâces du beau monde, je vous placerai conformément à votre destination.

J'ai reçu enfin votre présent du carton de Dominichino par Blanchet : il est très-bien exécuté; je suis seulement fâché qu'il n'ait pas pris toutes les figures de l'original.

M. Harte est retourné de Cornouailles en parfaite santé, et a pris possession de son canonicat et de sa maison à Windsor, qui est très-jolie. Comme j'ose dire que vous avez de la sensibilité, j'espère que vous lui témoignerez toujours les sentimens les plus vifs de la gratitude et de l'amitié. Ecrivez-lui fréquemment, et faites attention aux lettres que vous recevez de lui. Il sera avec nous à Blackheath, autrement *Babiole*, tout le tems que j'espère que vous y serez.

Après vous avoir rappelé le tems de notre réunion, je vais un peu vous préparer à cette entrevue.

La haine, la jalousie ou l'envie engagent la plupart du monde à faire attention aux défauts de ceux qu'ils n'aiment pas; ils se réjouissent à chaque découverte qu'ils font dans ce genre, et ont soin de la publier. Dieu merci, je ne connois pas ces passions basses,

et mon cœur n'en est pas susceptible; mais l'affection a le même effet sur moi, excepté que je cache, au lieu de publier, les défauts que mon attention me fait découvrir dans les personnes que j'aime. Je les épie, je les analyse, et comme je souhaite de les trouver parfaites, ou de les rendre telles, rien ne m'échappe, et je découvre bientôt combien elles sont près ou éloignées de cette perfection. Vous devez donc vous attendre de ma part à l'examen le plus critique que jamais personne ait subi. Je découvrirai vos moindres défauts aussi bien que les plus grands, et je vous les dirai librement : *non quod odio habeam, sed quod amem.* Mais je vous les dirai tête-à-tête et comme *Micio*, non pas comme *Demea*, et je ne les révélerai à personne autre. Je pense qu'il est juste de vous informer d'avance où je soupçonne que ma critique s'exercera; ce sera plus sur votre extérieur que sur votre intérieur. Je n'ai aucun doute sur votre cœur et sur votre tête; mais, pour vous parler franchement, je me défie beaucoup de votre air, et sur-tout de la façon de vous énoncer et de vous exprimer. J'éprouverai tout cela; car, pendant que vous serez avec moi, il faut que vous fassiez les honneurs de ma maison et de ma table; la moindre inattention ou manque de goût ne m'échappera pas, comme vous vous en apercevrez par mes regards, et ensuite par une remontrance quand nous serons seuls. Vous verrez beaucoup de compagnie de toute espèce

à *Babiole*, et sur-tout des étrangers. Appliquez-vous donc à acquérir ces agrémens extérieurs, et tâchez que ma critique n'ait pas la moindre prise. Quelques auteurs ont critiqué les premiers leurs propres ouvrages, afin d'empêcher les autres de le faire ensuite: mais alors ils le font avec une partialité si marquée pour leurs productions, que, non-seulement l'ouvrage, mais la critique même est censurée. Je ne suis pas un de ces auteurs; mais, au contraire, ma sévérité augmenté à proportion de mon affection pour mon ouvrage; et si vous voulez vous corriger de toutes les fautes que je trouverai, je vous promets que vous n'avez rien à craindre des autres critiques.

Commencez-vous à être au fait de ce qui doit être vu à Paris? Avez-vous bien examiné ce que vous avez vu? Il y a peu de personnes qui voient et entendent comme ils doivent. Si vous allez aux Invalides, êtes-vous satisfait d'en voir l'édifice, et la salle où deux ou trois cents soldats estropiés dînent, et les galeries où ils couchent? Vous informez-vous de leur nombre, des conditions sur lesquelles ils sont admis, de leur maintien, de la valeur et de la nature du fonds qui les supporte. J'appelle cela voir avec instruction; autrement ce n'est qu'un coup-d'œil inutile. Il y a bien des gens qui prennent l'occasion des vacances pour aller voir les chambres où le parlement s'assemble. Allez-y lorsqu'elles sont remplies,

voyez et entendez ce qui s'y passe, apprenez leurs constitutions, leurs juridictions, leur objet, leur méthode de procéder; entendez plaider quelque cause dans chacune de ces chambres; approfondissez les choses.

Je suis bien aise d'apprendre que vous êtes si bien avec le marquis de St.-Germain *; j'ai entendu parler de lui fort avantageusement. Comment êtes-vous avec les ministres étrangers à Paris? Fréquentez-vous l'ambassadeur ou l'ambassadrice de Hollande. Allez-vous chez le nonce ou chez les ambassadeurs d'Espagne et de l'Empire? Il est à propos de le faire. Informez-moi plus particulièrement dans vos lettres de la façon dont vous passez votre tems, et de la compagnie que vous fréquentez. Où dînez et soupez-vous le plus souvent? Dans quelle maison êtes-vous sur un pied familier? Adieu. Les grâces! les grâces!

LETTRE CCXV.

Londres, ce 18 mars V. S. 1751.

MON CHER AMI,

Je vous ai écrit dans une de mes lettres précédentes que j'avais présenté dans la chambre des pairs un *bill* pour corriger et réformer notre calendrier *julien*, et pour adopter le *grégorien*. Je vais vous développer cette affaire

* Alors ambassadeur de Sardaigue à la cour de France.

au long ; cela donnera lieu à des réflexions, qui, j'espère, vous seront utiles, et que je crains que vous n'ayez pas encore faites.

On ne pouvoit douter que le calendrier *julien* ne fût erroné, en ajoutant à l'année solaire onze jours de trop. Le pape Grégoire XIII corrigea cette erreur. La réforme qu'il fit du calendrier fut d'abord reçue par toutes les puissances catholiques de l'Europe, et ensuite par les princes protestans ; la Russie, la Suède et l'Angleterre exceptées. Il n'étoit pas, selon moi, fort honorable pour l'Angleterre de persévérer dans cette erreur grossière et palpable, sur-tout en pareille compagnie. Tous ceux qui avoient des correspondances étrangères, soit de commerce ou de politique, sentoient l'inconvénient de cette différence. Je consultai les gens de loi les plus habiles, et les plus fameux mathématiciens, avec lesquels je composai ce *bill*. Autre difficulté. Je devois introduire ce *bill*, qui étoit nécessairement composé avec le jargon des gens de robe et les termes abstraits des calculs astronomiques que j'ignorois également. Cependant il étoit absolument nécessaire de faire croire à la chambre des pairs que j'étois au fait de ce sujet, et de leur persuader qu'ils l'entendoient eux-mêmes avec le jargon. J'aurois aussi bien pu parler celtique ou esclavon qu'astronomie, et ils m'auroient entendu également. Je résolus de faire mieux : au lieu de parler du sujet et de les instruire, je m'attachai à

leur plaire. Je leur traçai donc l'origine des calendriers, depuis celui des Egyptiens jusqu'au grégorien, et en les amusant de tems en tems par de petits épisodes, j'étois particulièrement attentif au choix des paroles, à l'harmonie et à l'arrondissement des phrases, à l'élocution et à l'action. Cela réussit et réussira toujours. Ils crurent que je les instruisois, parce que je leur plaisois; et il y en eut plusieurs qui dirent que j'avois expliqué clairement le sujet, quoique je n'eusse pas même essayé de le faire. Lord Macclesfield, qui avoit consulté ce *bill*, et qui est un des plus grands mathématiciens et un des plus célèbres astronomes de l'Europe, parla ensuite comme un homme qui étoit maître de son sujet, et s'expliqua avec toute la clarté dont il étoit capable : mais comme ses expressions, ses périodes et la façon de s'énoncer n'étoient pas si agréables que les miennes, ce qui devoit arriver, arriva : on me donna presque généralement, quoiqu'injustement, la préférence. Toute assemblée nombreuse est une cohue, de quelques individus qu'elle soit composée. On ne doit jamais parler raison ou bon sens à la multitude : leurs passions, leurs sentimens et leurs différens intérêts sont les objets auxquels on doit s'attacher. Pris en corps, ils n'ont point de raison, ils ont des yeux et des oreilles qu'on doit flatter et séduire : on ne peut réussir que par l'éloquence, des périodes harmonieuses, une action agréable et toutes les différentes parties de l'art oratoire.

Quand vous serez membre de la chambre basse, si vous vous imaginez qu'en parlant en homme sensé, sans ornement, vous viendrez à bout de persuader, vous vous trompez fort. On vous admirera pour votre éloquence comme un homme qui parle en public, et non pour le sujet dont vous traitez : tout le monde connoît à-peu-près le sujet, mais il y en a peu qui soient en état de l'embellir. J'ai été convaincu de bonne heure de l'effet et de l'importance de l'éloquence, et je m'y suis appliqué. Je ne prononçois pas un seul mot, même dans la conversation ordinaire, qui ne fût le plus expressif et le plus élégant de la langue que je parlois; de façon que j'acquis une sorte d'éloquence habituelle, et il faudroit que je prisse à présent quelque peine, si je voulois m'exprimer comme le vulgaire. Je souhaite pouvoir vous inculquer cette vérité incontestable, dont vous ne semblez pas encore convaincu. Vous devez tâcher actuellement de briller, et non pas de raisonner. Le poids sans lustre est du plomb. Il vaut mieux parler élégamment bagatelles à la femme la plus volage, que bon sens à l'homme le plus solide; il vaut mieux présenter un éventail avec grâce, que donner mille livres d'un air maussade : et il vaut mieux refuser une faveur d'un air gracieux, que de l'accorder de mauvaise grâce. La manière est tout en chaque chose : c'est par vos manières seulement que vous pouvez plaire, et conséquemment par-

venir. Tout votre grec ne vous avancera jamais du grade de secrétaire à celui d'envoyé, et ensuite à la dignité d'ambassadeur; mais vos manières, votre façon de vous produire et votre air peuvent vous les acquérir. Marcel vous sera plus utile qu'Aristote. Sur mon honneur, j'aimerois mieux que vous eussiez le style et l'éloquence de milord Bolingbroke, en écrivant et en parlant, que toute l'érudition de l'académie des sciences, de la société royale et des deux universités.

Comme le style de milord Bolingbroke est supérieur à celui de tous nos autres auteurs, je vous recommande de lire et relire ses ouvrages avec une attention particulière à son style. Transcrivez, imitez-le, s'il est possible, rien ne vous sera plus utile dans la chambre basse, dans les négociations et dans la conversation. Avec ce secours vous devez espérer de plaire, de persuader, de séduire et d'en imposer; et vous manquerez votre but, suivant que vous serez en défaut à cet égard. Sur-tout pendant l'année que vous serez à Paris, laissez de côté toute étude et tout raisonnement solide, et tâchez d'acquérir ce que les gens du bel air appellent *brillant. Prenez l'éclat et le brillant d'un galant homme.*

Parmi ce qu'on appelle les petites choses, auxquelles vous ne faites pas attention, votre écriture en est une; elle est réellement mauvaise et même détestable. Ce n'est ni la main d'un gentilhomme, ni celle d'un homme d'af-

faires, mais celle d'un cuistre de collége. Je vous prie donc, aussitôt que vous aurez fini avec l'abbé Nollet, de vous procurer un excellent maître à écrire, puisque vous croyez que vous ne pouvez vous accoutumer à écrire comme vous voudriez. Qu'il vous apprenne à écrire lisiblement, vîte et comme un gentilhomme, non pas comme un procureur ni un maître d'école, mais de cette sorte d'écriture dont un premier commis dans les buréaux étrangers écrit communément ; car je vous dis sincèrement, si j'étois à la place de milord Albemarle, rien de ce que vous auriez écrit ne resteroit dans mon bureau. De la main au bras la transition est naturelle : le mouvement de vos bras est-il aussi roide ? la façon de les placer et de les mouvoir distingue l'air d'un homme, sur-tout en dansant, où il est plus essentiel de les mouvoir avec grâce que les pieds. Un homme qui sait mouvoir son buste en dansant, qui sait porter son chapeau et mouvoir la tête avec grâce, danse bien.

Les femmes disent-elles que vous vous mettez dans un bon goût? Cela est encore nécessaire pour un jeune homme.

Avez-vous un goût vif, ou une passion pour quelque personne ? Je ne demande pas pour qui ; une Iphigénie vous inspireroit le désir et vous enseigneroit les moyens de plaire.

Dans quinze jours ou trois semaines, vous verrez à Paris le chevalier Hotham ; il va à Toulouse, où il doit rester un an ou

deux. Je vous prie de lui témoigner beaucoup de civilité, mais ne l'introduisez dans aucune compagnie. Présentez-le à milord Albemarle; car, comme il ne doit rester à Paris qu'une semaine, nous ne souhaitons pas qu'il goûte cette vie dissipée. Vous pourrez l'accompagner à la comédie, ou à l'opéra.

Adieu, mon cher enfant.

LETTRE CCXVI.

Londres, ce 25 mars 1751.

MON CHER AMI,

Quelle heureuse période de votre vie que la présente! Le plaisir est actuellement et doit être toute votre occupation. Lorsque vous étiez plus jeune, des règles sèches et des mots sans liaison étoient des occupations bien tristes; quand vous deviendrez plus âgé, l'inquiétude, les vexations et les contre-tems, inséparables des affaires, consumeront la plus grande partie de votre attention. Vos plaisirs peuvent, à la vérité, servir à vos affaires, et vos occupations rendront les plaisirs plus vifs. Quoi qu'il en soit, il faudra que votre tems soit partagé; mais à présent il est tout à vous, et ne peut être aussi bien employé qu'en le dévouant aux plaisirs d'un honnête homme. Le monde est actuellement le seul livre dont vous avez besoin, et presque le seul que vous devez lire. On ne peut lire ce livre essentiel

qu'en compagnie, dans les endroits publics, pendant les repas et dans les ruelles. Il faut que vous soyez de tous les plaisirs pour apprendre les manières de la bonne compagnie. Dans les affaires préméditées et sérieuses, on cache, ou du moins on tâche de cacher son caractère; les plaisirs, au contraire, le découvrent, et le cœur n'est plus alors restreint par le jugement. Ce sont quelquefois des momens bien favorables pour des négociateurs habiles. Dans l'état auquel vous vous destinez, les plaisirs, goûtés à propos, sont infiniment utiles. Tenir une bonne table, en faire les honneurs avec grâce et sur le ton de la bonne compagnie, est un point très-essentiel et très-agréable, qui écarte tout sujet trop sérieux; on ne l'apprend que dans les plaisirs de la bonne société. Un homme d'esprit et qui a l'expérience du monde, donne un tour agréable aux conversations les plus frivoles. Il s'en faut de beaucoup que l'art de badiner agréablement soit un talent méprisable.

Des manières engageantes et un tour pour la galanterie sont souvent de la plus grande utilité aux ministres étrangers. Les femmes ont directement ou indirectement, beaucoup d'influence dans la plupart des Cours. Feu milord Strafford gouverna pendant un tems considérable la Cour de Berlin; il y fit fortune, parce qu'il étoit bien avec madame de Wartenberg, maîtresse du premier roi de Prusse. Je pourrois citer plusieurs autres exemples dans

ce genre. Cette sorte de caquet agréable des femmes, présage de conversations plus particulières et plus intéressantes, ne s'acquiert qu'en fréquentant ces femmes du premier rang qui donnent le ton. Que tout autre livre fasse place au grand livre du monde, le plus nécessaire. Il y a tant de façons différentes de le lire, qu'il faut beaucoup de tems et d'attention pour le bien comprendre : il est différent de tous les autres livres. Au lieu de rester chez vous, il faut que vous alliez en compagnie pour le lire, et ce n'est pas dans les boutiques de libraires, mais dans les Cours, dans les hôtels, dans les parties de plaisirs, les festins, les bals, les assemblées et les spectacles que vous le trouverez. Procurez-vous une intimité aisée, familière et polie dans toutes les maisons françaises où vous êtes introduit. Cultivez-les, fréquentez-les et dites que vous désirez devenir l'enfant de la maison. Faites connoissance, autant que vous pourrez, avec les gens de Cour, et observez soigneusement avec quelle politesse ils diffèrent d'avis, et avec quelle civilité ils haïssent, comme ils paroissent aisés et oisifs au milieu des plaisirs. Ce n'est que dans les Cours où l'on apprend cette politesse et cette souplesse d'esprit, sans lesquelles la vie n'est rien.

J'ai appris et je suis bien aise que lord Albemarle vous ait mis entre les mains de messieurs de Bissy. Profitez de cet avantage, et priez-les de vous permettre de les accom-

pagner par-tout où ils vont à Paris ou à Versailles. L'un d'eux au moins vous mènera probablement chez madame de la Vallière, à moins qu'il ne soit congédié actuellement, et qu'elle n'ait repris Geliot *. Dites-leur franchement *que vous cherchez à vous former, et que vous êtes en main de maîtres, s'ils veulent bien s'en donner la peine.* L'état auquel vous vous destinez a cela d'agréable, qu'il se lie à tout, et qu'on s'y perfectionne par le plaisir, une grande connoissance du monde, des manières polies et une façon engageante de se produire. Si un homme de robe connoît les lois, si un ecclésiastique entend la théologie, et un financier le calcul, chacun d'eux peut figurer dans sa profession sans beaucoup de connoissance du monde et sans les manières d'un gentilhomme; mais votre état vous jette dans les intrigues et les cabales, aussi bien que dans les plaisirs des Cours. Pour vous conduire dans les détours de ce labyrinthe, il faut que l'usage du monde, le discernement des caractères, une souplesse, une légèreté d'esprit, et une élégance dans les manières, soient vos guides. Il faut que vous sachiez apprivoiser et endormir les monstres, flatter et gagner les belles qui gardent la toison d'or. Voilà l'art et les qualités nécessaires pour un ministre étranger. Il faut avouer, à notre honte, que toutes les autres nations surpassent les Anglais; et un ministre français, à mérite égal, aura l'avantage sur un Anglais dans une

* Un fameux danseur de l'Opéra à Paris.

Cour étrangère. Les Français ont quelque chose de plus liant, de plus insinuant et de plus engageant dans les manières. Un ministre anglais aura résidé sept ans à une Cour, sans y avoir formé aucune liaison particulière, et sans être intime et familier dans aucune famille; il est toujours le ministre anglais, et jamais naturalisé. Il reçoit ses ordres, demande audience, écrit à sa Cour, et son affaire est faite. Un ministre français, au contraire, n'a pas été six semaines dans une Cour, sans s'être insinué par mille petites attentions dans la faveur du prince, de son épouse, de sa maîtresse, de son favori ou de son ministre. Il s'est établi sur un pied de familiarité dans une douzaine des meilleures maisons; il a accoutumé tout le monde à être non-seulement à son aise, mais même sans gêne et sans façon avec lui. Il est par-tout chez lui et on le traite comme un enfant de la famille. Par ce moyen il connoît l'intérieur de ces Cours, et peut presque écrire des prophéties à la sienne, d'après la connoissance qu'il a des caractères, des humeurs, de l'habileté, ou de la foiblesse des acteurs. On regardoit à Rome le cardinal d'Ossat comme un Italien, et non comme un cardinal français. M. d'Avaux, par-tout où il fut envoyé, ne fut jamais regardé comme un ministre étranger, mais comme un naturel du pays et un ami personnel. La vérité simple, le bon sens et le savoir ne suffisent pas dans les Cours; il faut que l'art vienne

au secours. Il faut flatter les humeurs, il faut étudier et savoir saisir les *mollia tempora;* il faut gagner la confiance par une franchise apparente, et il faut en profiter à force d'adresse et de discrétion, sur-tout il faut gagner le cœur, pour se rendre maître de l'esprit. *Hæ tibi erunt artes.*

La mort du prince de Galles, qui étoit plus aimé pour son affabilité et son bon naturel, qu'estimé par sa sagesse et sa fermeté, a inquiété beaucoup de personnes, et causé des craintes générales. La grande différence qu'il y a entre l'âge du roi et du prince George fait craindre une minorité toujours désagréable pour une nation; mais il faut espérer, et il est très-probable que le roi, qui est parfaitement rétabli de son indisposition, pourra vivre jusqu'à ce que son petit-fils soit en âge de régner. A dire vrai, c'est un jeune prince qui promet beaucoup : il est doux, d'un bon naturel et d'un jugement sain. Cet événement a rendu ici toutes sortes de gens historiens et politiques. On a épluché notre histoire par rapport aux circonstances particulières des six minorités que nous avons eues depuis la conquête: savoir, celles de Henri III, d'Edouard III, de Richard II, de Henri VI, d'Edouard V et d'Edouard VI. Les raisonnemens, les spéculations, les conjectures, les prédictions sont, comme vous pouvez aisément vous imaginer, multipliés à l'infini dans cette nation, où chaque porteur de chaise est un politique

consommé. Le docteur Swift dit plaisamment : « Chaque homme croit qu'il entend la
» religion et la politique, sans les avoir ja-
» mais apprises; mais la plupart des hommes
» pensent qu'ils n'entendent pas les autres
» sciences parce qu'ils ne les ont jamais
» apprises ».

LETTRE CCXVII.

Londres, ce 7 avril 1751.

MON CHER AMI,

Vous trouverez ici des boussoles, des portefeuilles et des échantillons. Quand vos trois grâces auront choisi, vous n'avez qu'à m'envoyer dans une lettre de petits échantillons des trois mémoires auxquels elles auront donné la préférence. Si je ne trouve point de voie sûre pour les envoyer directement à Paris, j'aurai soin qu'ils soient remis à madame Morel à Calais. Etant l'agente de madame Montconseil, elle trouvera le moyen de les faire parvenir à vos trois dames, qui sont toutes dans la plus étroite liaison avec madame Montconseil. J'ai entendu dire que deux d'entre elles sont belles; je suis sûr que ce n'est pas madame de Polignac; mais après tout, comme le monde va, un honnête homme peut bien se contenter de deux des trois.

Vous trouverez aussi dans le paquet une aiguille à boussole ornée de petis diamans. Je

vous conseille d'en faire présent à l'abbé Guasco, qui vous a rendu service et continuera de vous en rendre. Ce n'est qu'une bagatelle dont vous augmenterez le prix par la manière de la lui donner. Montrez-la-lui d'abord : il ne manquera pas de la trouver jolie ; dites-lui qu'elle est à son service, *et que*, *comme il est toujours par voie et par chemin*, *il est absolument nécessaire qu'il ait une boussole.* Toutes ces petites galanteries dépendent entièrement de la manière de les donner, comme toute autre chose. On peut accorder des faveurs de si mauvaise grâce, qu'il est possible d'offenser en les accordant; et on peut faire des choses désagréables d'une façon obligeante. Tâchez d'acquérir cet important secret; il existe, on peut le trouver, et il est bien plus utile que ne seroit même le secret des alchimistes, si l'on pouvoit le découvrir. On ne l'apprend que dans les Cours, où tant de vues et d'opinions différentes, et tant de haines secrètes cessent en apparence et restent dans des bornes décentes par la politesse et les manières. Fréquentez, observez, étudiez les Cours. Fréquentez-vous celle de St.-Cloud? Etes-vous souvent à Versailles? Insinuez-vous et tâchez d'acquérir de la faveur. L'abbé de la Ville, mon ancien ami, vous faufilera à Versailles, et vos trois dames vous établiront à St.-Cloud. La politesse de la cour et celle de la ville sont différentes : mais, sans décider quelles sont les meilleures manières,

celles de la Cour sont sans contredit les plus nécessaires pour vous, qui êtes destiné à vivre, à vous avancer dans les Cours. Dans deux ans que vous serez propre à y paroître, j'espère pouvoir vous planter dans le sein d'une jeune Cour ici; si vous avez les manières, la souplesse et l'entregent d'un bon courtisan, vous serez presque sûr d'y prospérer et d'y croître. On acquiert aisément la faveur d'un jeune prince, si l'on emploie les moyens propres à réussir; et lorsqu'on l'a acquise, elle est active, si elle n'est pas durable. Il faut saisir et profiter des momens précieux, quitte pour ce qui en peut arriver après. Ne faites mention à personne de mes vues à ce sujet, mais apprenez à garder votre secret; ce que peu de personnes sont en état de faire.

Si vous avez fini votre cours de philosophie expérimentale avec l'abbé Nollet, je vous conseille de vous adresser à l'abbé Sallier pour vous procurer un maître qui vous donne des notions d'astronomie et de géométrie, et vous pouvez en apprendre dans six mois autant qu'il vous est nécessaire. Je souhaite seulement que vous ayez des notions claires du présent système planétaire et de l'histoire des anciens systèmes. La *Pluralité des mondes*, de Fontenelle, pourroit presque seule vous apprendre tout ce que vous avez besoin de savoir sur ce sujet. Quant à la géométrie, les sept premiers livres d'Euclide suffisent pour votre instruction. Il convient d'avoir

une notion générale de ces sciences abstraites, de façon qu'on ne paroisse pas les ignorer entièrement, quand elles sont, comme il arrive quelquefois, le sujet de la conversation; mais une connoissance profonde de ces sciences exigeroit trop de tems et vous occuperoit trop l'esprit.

Je vous le répète, que le livre du grand monde soit votre principale étude. *Nocturnâ versate manu, versate diurnâ,* qu'on peut traduire ainsi en anglais, *Turn men bi day, and women by night* *. J'entends les meilleures éditions.

Quelque chose qu'on dise à Paris de mon discours sur le *bill,* pour la réforme du calendrier présent, ou quelque applaudissement que j'aie reçu ici, tout le mérite consiste, je vous assure, dans les expressions et la façon dont je me suis énoncé, mais nullement dans le sujet, sur lequel je n'étois pas au fait, comme je vous ai écrit précédemment. Je vous répète cela pour vous faire sentir l'importance des expressions choisies, des périodes harmonieuses, et de la façon de s'énoncer. Le discours de milord Macclesfied valoit mille fois mieux que le mien. Il sera bientôt imprimé : je vous l'enverrai; il est très-instructif. Vous souhaitez, dites-vous, de pouvoir vous exprimer la moitié aussi bien

* Cette traduction est plus ingénieuse que fidèle. C'est un proverbe anglais; le voilà mot à mot: *Tournez les hommes le jour, et les femmes la nuit.*

que je fais; vous pouvez parler aussi bien que moi, si vous faites attention aux mêmes objets que j'observois à votre âge et plusieurs années après; j'entends la pureté et l'élégance du style, l'harmonie des périodes, et un certaine grâce dans l'élocution.

Lisez et relisez le troisième livre de Cicéron *de Oratore*, dans lequel il traite en particulier des ornemens du discours; c'est ce qu'on peut appeler proprement l'*art oratoire*, car le reste dépend du sens commun et de la connoissance du sujet dont on parle. Mais si vous voulez plaire, persuader et faire impression en parlant, ce doit être par les ornemens du discours. Tâchez donc de les acquérir, et ne dites jamais les choses les plus communes, même à votre laquais, qu'avec les termes les plus élégans et l'élocution la plus pure. Ces avantages, outre les manières, la tournure et les usages du beau monde, sont les deux choses seules qui vous manquent : heureusement elles dépendent de vous, puissiez-vous les avoir toutes deux !

Adieu.

LETTRE CCXVIII.

Londres, ce 15 *avril* 1751.

MON CHER AMI,

Comment vont les grâces, les manières, les agrémens et tous ces petits riens, si né-

cessaires pour rendre un homme aimable? Les prenez-vous? Y faites-vous des progrès? Le grand secret c'est l'art de plaire, et c'est un art qu'il ne tient qu'à chacun d'acquérir, en lui supposant un certain fonds de sens commun. Un tel vous plaît par tel endroit; examinez pourquoi: faites comme lui, et vous plairez par le même endroit aux autres. Pour plaire aux femmes, il faut être considéré des hommes, et pour plaire aux hommes, il faut savoir plaire aux femmes. Les femmes, dont la vanité est sans contredit la passion dominante, se trouvent flattées par les attentions d'un homme qui est généralement estimé parmi les hommes. Quand il est marqué à ce coin, elles lui donnent le cours, c'est-à-dire la mode. De l'autre côté, un homme sera estimable parmi les hommes., sans pourtant être aimable, si les femmes n'y ont mis la dernière main. Il est aussi nécessaire que les deux sexes travaillent à sa perfection qu'à son être; portez aux femmes le mérite de votre sexe, vous en rapporterez la douceur, les agrémens et les grâces du leur; et les hommes, qui vous estimoient seulement auparavant, vous aimeront après. Les femmes sont les véritables raffineuses de l'or masculin; elles n'y ajoutent pas du poids, il est vrai, mais elles y donnent de l'éclat et du brillant.

A propos, on m'assure que madame de Blot, sans avoir des traits, est jolie comme un cœur, et que nonobstant cela elle s'en est tenue

jusqu'ici scrupuleusement à son mari, quoiqu'il y ait déjà plus d'un an qu'elle soit mariée. Elle n'y pense pas; il faut décrasser cette femme-là. Décrassez-vous donc tous les deux réciproquement. Force assiduités, attentions, regards tendres et déclarations passionnées, de votre côté, produiront au moins en elle quelque velléité du sien, et quand une fois la velléité y est, les œuvres ne sont pas loin.

Comme je vous tiens pour le premier *jurisperitus* et politique de tout le Corps germanique, je suppose que vous aurez lu la lettre du roi de Prusse à l'électeur de Mayence, au sujet de l'élection d'un roi des Romains, et de l'autre côté, une pièce intitulée : *Représentation impériale de ce qui est juste à l'égard de l'élection d'un roi des Romains*, etc. La première est très-bien écrite, mais non fondée sur les lois et les usages de l'Empire ; la seconde est très-mal fondée. Je crois qu'elle aura été écrite par quelque Allemand qui s'étoit mis dans l'esprit qu'il entendoit le français. Je suis persuadé pourtant que l'élégance et la délicatesse de la lettre du roi de Prusse en imposeront aux deux tiers du public, en dépit de la solidité et de la vérité de l'autre pièce. Telle est la force de l'élégance et de la délicatesse !

Je souhaiterois que vous eussiez la bonté de me détailler un peu plus particulièrement vos allures à Paris. Où est-ce, par exemple, que vous dînez tous les vendredis avec cet ai-

mable et respectable vieillard Fontenelle ? Quelle est la maison qui est, pour ainsi dire, votre domicile, car on en a toujours une, où l'on est plus établi et plus à son aise qu'ailleurs? Qui sont les jeunes Français avec lesquels vous êtes le plus lié ? Fréquentez-vous l'hôtel de Hollande, et vous êtes-vous fourré encore dans celui du comte de Kaunitz ? Monsieur de Pignatelli a-t-il l'honneur d'être du nombre de vos serviteurs ? Et le nonce du pape vous a-t-il compris dans son jubilé ? Dites-moi aussi naturellement comment vous êtes avec milord Huntingdon ; le voyez-vous souvent? Le cultivez-vous? Répondez spécifiquement à toutes ces questions dans votre première lettre.

On me dit que le livre de Duclos n'est pas à la mode à Paris, et qu'on le critique furieusement; c'estapparemment parce qu'on l'entend, et ce n'est plus la mode d'être intelligible. Je respecte infiniment la mode, mais je respecte bien plus ce livre, que je trouve en même tems vrai, solide et brillant : il y a même des épigrammes : que veut-on de plus ?

M.... sera parti, je compte, de Paris pour son séjour à Toulouse ; j'espère qu'il y prendra des manières ; au moins il en a bien besoin. Il est gauche, il est taciturne et n'a pas le moindre entregent, qualité pourtant très-nécessaire pour se distinguer, ou dans les affaires, ou dans le beau monde. Au vrai, ces deux choses sont si liées, qu'un homme ne figurera jamais dans les affaires, s'il ne sait aussi briller

dans le beau monde. Pour réussir parfaitement dans l'un ou dans l'autre, il faut être *in utrumque paratus*. Puissiez-vous l'être, mon cher ami! et sur ce, nous vous donnons le bonsoir.

P. S. Lord et lady Blessington, avec leur fils le lord Mountjoy, seront à Paris la semaine prochaine, pour se rendre au midi de la France. Je vous prie de leur rendre visite aussitôt que vous serez informé de leur arrivée, et de leur témoigner beaucoup d'attention.

LETTRE CCXIX.

Londres, ce 22 avril 1751.

MON CHER AMI,

Je m'adresse à vous à présent comme au plus grand *virtuose* de ce siècle, ou peut-être d'aucun autre, comme à celui dont le jugement supérieur et l'œil perçant empêchent le roi de Pologne d'acheter de mauvais tableaux à Venise, et dont les décisions sur les arts libéraux sont sans appel. Voici ce dont il s'agit. On m'a envoyé le catalogue d'une vente à l'amiable de tableaux des plus grands maîtres, appartenans au sieur Araignon-Aperen, valet-de-chambre de la reine, sur le quai de la Mégisserie, au coin de l'arche Marion. J'observe qu'il y a deux grands tableaux du Titien, dont la notice se trouve au n.° 18. Je serois bien aise de les acheter, à deux conditions; la première est qu'ils soient

des originaux authentiques du Titien bien conservés; et l'autre, qu'ils soient à bon marché. Afin d'être sûr à l'égard du premier point, sans faire tort à votre jugement, je souhaiterois que vous trouvassiez quelques connoisseurs sûrs, pour les examiner avec soin; et si, d'après un examen sévère, il est constaté qu'ils sont de la main du Titien, et bien conservés, il ne s'agira plus que du prix: je ne veux donner pour les deux que deux cents livres sterling, et bien moins, si vous pouvez les avoir au-dessous. J'avoue que deux cents livres sterling semblent être peu de chose pour deux originaux du Titien de cette grandeur; mais d'un autre côté, comme les grands tableaux italiens ne sont plus à la mode à Paris, où elle décide de tout, et comme ils sont trop grands pour des appartemens ordinaires, peut-être pourrez-vous les acheter au prix que j'ai fixé. Je laisse cette affaire, excepté pour le prix, à votre prudence et à votre jugement consommé, outre les avis que je vous recommande de consulter. Si vous les achetez à ce prix, envoyez-les à votre logement, et faites faire une bordure pour le second, qui n'en a pas, et qu'elle soit exactement conforme à l'autre, que vous ferez aussi dorer de nouveau; faites-les empaqueter avec soin, et me les envoyez par Rouen.

J'apprends que vous avez des conversations fréquentes avec les beaux-esprits de Paris, j'en suis bien aise: cela donne une sorte de répu-

tation, sur-tout à Paris; leur entretien est généralement instructif, quoique souvent affecté. Il faut avouer que la conversation polie des hommes et des femmes comme il faut, quoiqu'elle ne traite pas toujours de sujets sérieux, est bien moins futile et frivole que la nôtre. Elle roule au moins sur des sujets de goût, des points d'histoire, de critique et même de philosophie, et quoiqu'ils ne soient pas si solides que les œuvres de M. Locke, ils sont plus intéressans, et conviennent mieux à des êtres raisonnables que nos dissertations frivoles sur le tems et le *whist*.

M. Duclos observe, et je crois à juste titre, qu'*il y a à présent une fermentation universelle de la raison, qui tend à se développer*. Au contraire, je suis fâché de le dire, cette fermentation en Angleterre semble s'être ralentie depuis quelques années; l'esprit s'est évaporé, et il ne reste que la lie. De plus, les beaux-esprits à Paris sont communément gens du monde bien élevés; ce que les nôtres sont rarement. Avec les premiers, vous formerez vos manières; avec les derniers, il faut composer en général avec l'esprit aux dépens des manières. Connoissez-vous Marivaux? Il a certainement étudié et connoît parfaitement le cœur humain; mais il raffine tant sur ses plis et ses replis, et les décrit dans un langage si affecté, qu'il est souvent inintelligible à ses lecteurs, et quelquefois, j'ose le dire, à lui-

même. Connoissez-vous Crébillon le fils? c'est un excellent peintre, un écrivain brillant: ses caractères sont admirables et ses réflexions justes. Fréquentez ces beaux-esprits; soyez charmé, mais non pas vain de les fréquenter. Ne vous vantez pas de leur connoissance pour prouver votre mérite, et n'insultez pas en quelque façon les compagnies, en leur disant avec affectation que vous, Montesquieu et Fontenelle parliez l'autre jour de tel sujet, comme j'ai entendu plusieurs personnes ici se vanter d'être dans une étroite liaison avec Pope et Swift, sans avoir été deux fois dans leur compagnie. Ne portez pas aussi dans d'autres compagnies le ton de ces cercles de beaux-esprits. Parlez de littérature, de goût, de philosophie, etc., avec eux, à la bonne heure; et, avec la même aisance et plus d'enjouement, parlez *pompons, moires*, à madame de Blot, si elle le désire. Presque tout sujet dans le monde a son tems et lieu, alors il n'y en a aucun au-dessus, ou au-dessous de la discussion. Le point est de bien parler du sujet en question; les sujets même les plus frivoles donnent aux hommes d'esprit l'occasion de le faire voir; il n'y a que l'usage du grand monde qui apprenne cela. C'étoit le caractère distinctif d'Alcibiade, et c'étoit dans lui une heureuse qualité, qu'il pouvoit, selon l'occasion et avec toute l'aisance possible, adopter les mœurs et les manières les plus différentes et les plus opposées; de

façon qu'elles lui sembloient toutes naturelles. Préparez-vous vous-même pour le grand monde, comme les athlètes avoient coutume de se préparer à leurs exercices : que votre esprit et vos manières soient souples et adroites; la force seule ne réussit pas, comme les jeunes gens sont portés à le croire.

Comment vont vos exercices? *Pouvez-vous ménager un sauteur un peu vigoureux entre les piliers? Avez-vous obtenu des éperons? Faites-vous assaut aux armes?* Mais sur-tout que dit Marcel de vous? est-il satisfait? Je vous prie d'être plus détaillé dans ce qui vous regarde; car, quoique je reçoive de vos nouvelles de la part d'autres personnes, je souhaite avoir votre propre histoire.

Le vôtre, véritablement et tendrement.

LETTRE CCXX.

Londres, ce 1 mai 1751.

MON CHER AMI,

J'ai reçu dernièrement deux informations sur votre compte de la part de deux excellens juges : elles m'ont fait un plaisir sensible. Il me donnent sujet d'espérer que vous acquerrez bientôt tout ce qui vous manque, c'est-à-dire, l'air, les grâces et les manières d'un homme accompli. Comme ces deux portraits sont très-différens de ceux que je reçus et que

je vous envoyai il y a quelques mois, je vais vous nommer les peintres. Le premier est un de mes anciens amis, M. d'Aillon; je souhaite que son portrait soit fidèle, car il est très-avantageux. Celui de M. Tollot est encore meilleur et si favorable, que je ne vous en enverrai pas une copie, de peur de vous inspirer de la vanité. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y avoit qu'un *mais* dans les deux descriptions; ce ne fut qu'après que j'eus donné la question ordinaire et extraordinaire à d'Aillon sur l'article important des manières, que j'arrachai cet aveu : « Mais, si » vous voulez, il lui manque encore ce dernier beau vernis qui relève les couleurs, » et qui donne l'éclat à la pièce. Comptez qu'il » l'aura; il a trop d'esprit pour n'en pas connoître tout le prix, et je me trompe bien, » ou plus d'une personne travaillent à le lui » donner ». M. Tollot dit : « Il ne lui manque » absolument, pour être tout ce que vous souhaitez qu'il soit, que ces petits riens, ces » grâces de détail, cette aisance aimable, » que l'usage du grand monde peut seul lui » donner. A cet égard, on m'assure qu'il est » en de bonnes mains, je ne sais si l'on ne » veut pas dire par-là dans de beaux bras ». Sans vouloir approfondir ce dernier article, je vous félicite, aussi bien que moi, d'être si près du point auquel je souhaite ardemment que vous arriviez. Je suis sûr que vous devez employer tous vos efforts et toute votre atten-

tion ; alors vous réussirez. M. Tollot dit que vous engraissez ; mais j'espère que vous prendrez garde de ne pas devenir trop corpulent, non pas en prenant des corrosifs pour vous maigrir, mais en évitant de boire et de manger tout ce qui peut vous engraisser. Ne prenez point de chocolat, prenez votre café sans crême. Vous ne pouvez éviter les soupés à Paris, sans éviter la compagnie ; ce que je ne souhaite pas que vous fassiez ; mangez-y aussi peu que possible, mais dînez bien. Prenez quelquefois un plus long exercice que celui que vous prenez au manège et à la salle d'armes ; et à présent que l'été approche, promenez-vous dans les Tuileries. Le trop d'embonpoint est incommode, et donne d'ailleurs mauvaise grâce à un jeune homme.

A propos, j'avois presque oublié de vous dire que j'ai chargé Tollot de faire une attention particulière à votre prononciation et à votre élocution ; deux points de la plus grande importance. Quant à la première, il dit : « Il » ne s'énonce pas mal, mais il seroit à souhaiter qu'il le fît encore mieux, et il s'exprime avec plus de feu que d'élégance. » L'usage de la bonne compagnie mettra » aussi ordre à tout cela ». J'avoue que toutes ces petites choses paroissent, séparément, de peu d'importance, mais toutes ensemble elles sont essentielles pour un gentilhomme. Vous ne pouvez jamais espérer de faire figure dans la chambre des communes, si vous n'avez un

style élégant et une agréable élocution; vous ne réussirez jamais comme un courtisan, même à votre Cour, ni comme ministre à une autre, sans cette foule de petits riens dans les manières et dans les attentions.

M. Yorke est, je suppose, actuellement à Paris. Faites-lui votre cour, mais de façon à ne pas donner le moindre dégoût à milord Albemarle, qui peut-être seroit piqué si vous considériez M. Yorke comme l'homme qui fait les affaires, et lui comme un personnage qui ne sert que pour figurer. Quelle que soit votre opinion sur ce point, prenez garde de ne pas la faire connoître; mais insinuez-vous dans la faveur de tous deux, sans montrer aucune préférence qui déplaise à l'un ou à l'autre.

Quoique je sois obligé de répéter souvent le même sujet, je ne puis m'empêcher de vous recommander encore la plus grande attention à votre air et à votre parure. Appliquez-vous à présent aux leçons de Marcel, avec autant d'attention que ci-devant à celles du professeur Mascow: priez-le de vous enseigner des attitudes agréables; qu'il vous fasse entrer et sortir souvent, et présentez-vous à lui dans sa salle comme si vous vous présentiez à différentes personnes successivement; tel qu'à un ministre, à une dame, à un supérieur, à un égal, ou à un inférieur, etc. Apprenez à vous asseoir d'une façon aisée dans différentes compagnies, à vous donner ces airs indolens qui sont en usage

dans les compagnies où vous pouvez être à votre aise, et à vous tenir debout d'un air respectueux, où vous ne pouvez prendre la même liberté. Apprenez même à vous donner une contenance selon que la compagnie est respectable ou enjouée; c'est le moyen de vous insinuer. Ayez soin que les mouvemens de vos mains et de vos bras soient aisés et sans embarras; la bonne grâce d'un homme consiste plutôt en cela qu'en toute autre chose: surtout en dansant, priez quelques femmes de vous avertir si elles observènt quelque embarras dans vos manières: elles sont les meilleurs juges de ces choses; et si elles sont satisfaites, les hommes seront aussi contens. Ne pensez qu'aux ornemens. Connoissez-vous madame Geoffrin? Elle est fort spirituelle, et, comme j'ai appris, ne reçoit chez elle que la meilleure compagnie. Connoissez-vous madame Dupin, qui avoit, comme je m'en souviens, de la beauté, et doit encore avoir de l'esprit et de la lecture? Je souhaiterois que vous n'eussiez de conversation qu'avec les personnes qui méritent une attention constante par leur rang, leur mérite et leur beauté; car un jeune homme ne peut jamais profiter dans une compagnie où il pense qu'il peut se négliger. Un nouvel arc doit toujours être tendu; on peut le relâcher de tems en tems quand il a pris la forme qu'il doit avoir.

Je viens de payer votre lettre-de-change de 89 livres sterling 15 sols. La main qui

l'avoit signée, écrivoit très-bien; ce qui prouve qu'on peut bien écrire sans être magicien. Rien ne me déplaît davantage que d'entendre des gens indolens dire qu'ils ne peuvent faire ce que tout le monde peut faire, et ce qui ne dépend que de la volonté. Adieu.

LETTRE CCXXI.

Londres, ce 6 mai 1751.

Mon cher ami,

Les meilleurs auteurs sont toujours les meilleurs critiques de leurs propres ouvrages; ils les revoient, les corrigent, et les rendent aussi parfaits qu'il est possible. Je vous considère comme mon ouvrage; je ne me regarde pas comme un mauvais auteur: c'est pourquoi je suis un critique sévère. J'examine scrupuleusement la moindre faute contre l'exactitude et l'élégance, plus pour les corriger que pour les divulguer, et rendre l'ouvrage plus parfait. Je sais que vous avez pris l'air et les manières d'un homme du monde depuis que vous êtes à Paris; mais je pense que vous n'êtes pas encore arrivé au point de perfection où je souhaite de vous voir; et, jusqu'à ce que vous ayez atteint le but que je me propose, il faut que je continue de vous former. Dans une lettre que j'ai reçue d'un ami de Paris par la dernière poste, il y avoit ces lignes : « J'ai » l'honneur de vous assurer que M. Stanhope

» réussit ici au-delà de ce qu'on attendroit
» d'une personne de son âge; il voit très-
» bonne compagnie, et ce petit ton qu'on
» regardoit d'abord comme un peu décidé et
» un peu brusque, n'est rien moins que cela,
» parce qu'il est l'effet de la franchise, ac-
» compagnée de la politesse et de la défé-
» rence. Il s'étudie à plaire, et il y réussit.
» Madame de Puisieux en parloit l'autre jour
» avec complaisance et intérêt, vous en serez
» content à tous égards ». C'est fort bien, et
je m'en réjouis : il n'y a qu'une petite circonstance, qu'on peut perfectionner, comme je l'espère. Prenez de la peine pour détromper ceux qui croient que ce petit ton étoit un peu décidé et un peu brusque ; comme ce n'est pas votre intention, il faut éviter de faire paroître ce qui n'est pas. Qu'il y ait dans votre contenance de la douceur et de la complaisance; servez-vous d'expressions qui fassent voir que vous vous méfiez de votre jugement, et qui marquent votre déférence pour celui des autres; telles que celles-ci : « *S'il m'est permis de le dire :*
» *je croirois : ne seroit-ce pas plutôt comme*
» *cela ? au moins, j'ai tout lieu de me défier de*
» *moi-même* ». Ces paroles, ou d'autres semblables plaisent et gagnent les cœurs, sans diminuer la force de votre raisonnement; mais, au contraire, le rendent plus puissant, en le rendant plus agréable. Si l'on prend une manière de parler trop précipitée pour un ton brusque et décidé, tâchez de prévenir

ce reproche en parlant avec plus de sang-froid et d'un ton de voix plus doux. Comme dans ce cas vous serez exempt de la faute qu'on vous impute, vous le serez aussi de soupçon. Les hommes, comme je vous ai dit souvent, se laissent entraîner plutôt par les apparences que par la réalité; et quant à l'opinion, il vaudroit mieux être réellement dur et brusque avec l'apparence de douceur et de souplesse, qu'autrement. Il y a peu de gens qui aient assez de pénétration pour découvrir, assez d'attention pour observer, ou qui prennent assez d'intérêt pour examiner au-delà des apparences; ils forment leur jugement sur les apparences, et n'approfondissent pas au-delà; ils louent une personne pour son bon naturel et sa douceur, celle qui a les manières les plus engageantes, quoiqu'ils n'aient été peut-être qu'une fois dans sa compagnie. Un air, un ton de voix, une contenance qui annonce de la douceur et de la complaisance, qualités faciles à acquérir, sont le tout; et sans autre examen, et peut-être avec des qualités contraires, ceux qui ont ces apparences passent pour être du meilleur naturel du monde, pour les plus obligeans et les plus modestes des hommes. Heureux celui qui, avec un fonds de respect et de savoir, connoît le monde assez tôt pour se prévaloir de cette connoissance à un âge où la plupart sont dupes du monde! C'est le cas ordinaire des jeunes gens; ils deviennent sages quand il est trop tard; honteux et fâ-

chés d'avoir été dupes si long-tems, ils finissent souvent par être fripons. Ne vous en rapportez donc pas aux apparences ; mais payez les autres de cette monnoie ; parce que vous pouvez vous assurer que neuf hommes, de dix, font la même chose et s'arrêtent à la surface. Ce n'est pas une dissimulation criminelle ou blâmable, si l'on ne s'en sert pas à mauvais dessein. Je ne suis blâmable en aucune façon pour désirer d'avoir l'approbation des autres, leur bienveillance et leur affection, si mon intention n'est pas d'en abuser. Je sais que votre cœur est bon, que vous avez du jugement et des connoissances étendues. Que vous reste-il donc à faire? Rien, qu'à travailler à embellir ces qualités fondamentales par des manières engageantes, une douceur et une modestie qui captivent et qui vous rendent agréable à ceux qui sont capables de juger de votre mérite réel, et qui en tiennent lieu à l'égard de ceux qui ne le sont pas. Mon dessein n'est pas de vous recommander le fade doucereux, la complaisance servile d'un sot : non, maintenez votre opinion, combattez celle des personnes qui ont tort ; mais que vos manières, votre air, vos termes et votre ton de voix soient doux et agréables, sans affectation et naturels. Servez-vous de palliatifs lorsque vous êtes obligé de contredire, comme : *je puis me tromper, je ne suis pas sûr. mais je crois, je penserois plutôt*, etc. Finissez vos discussions et toute sorte de dispute par quelque plaisanterie agréable pour faire voir que vous n'êtes

pas piqué, et que vous ne souhaitez pas d'offenser votre antagoniste; car si l'on soutient trop obstinément une dispute, cela occasionne trop souvent une sorte d'aliénation mutuelle pour quelque tems. Je vous prie d'observer particulièrement dans les Français, qui sont distingués par ce caractère, cette douceur de mœurs et de manières dont ils parlent si souvent et qu'ils estiment avec tant de raison; voyez en quoi cela consiste, dans des bagatelles, qu'on acquiert plus aisément lorsque le cœur est bon. Imitez, copiez, jusqu'à ce que ces qualités vous deviennent habituelles. Sans vous faire compliment, je crois que c'est tout ce qui vous manque. Il n'y a rien qui contribuera davantage à vous donner ces agrémens qu'une passion réelle, ou au moins un goût vif pour quelque femme de mérite; et comme je suppose que vous avez l'un ou l'autre actuellement, vous êtes par conséquent dans la meilleure école. D'ailleurs, si vous disiez à lady Hervey, à madame de Monteonseil, ou à quelqu'autre dame qui vous veut du bien: « On dit que j'ai un certain petit ton trop décidé et trop brusque, l'intention pourtant » n'y est pas. Corrigez-moi, je vous en supplie, » et reprenez-moi publiquement, quand » vous me trouvez en ce cas. Ne me passez » rien, poussez votre critique jusqu'à l'excès. » Un juge aussi éclairé est en droit d'être » sévère, et je vous promets que le coupable » tâchera de se corriger. »

J'eus hier deux de vos connoissances à dîner avec moi, le baron de B*** et son compagnon M. S***. Je ne puis dire du premier qu'il *est pétri de grâces;* je lui conseillerois plutôt de rester dans son pays que de penser à se former et s'instruire par ses voyages; *il n'est pas du bois dont on fait ces sortes de gens.* Son compagnon vaut beaucoup mieux, quoiqu'il ait beaucoup du *tocco di tedesco.* Ils parlent tous deux fort bien de vous, et je leur en sais bon gré.

Comment vont nos affaires avec l'aimable petite Blot? Se préte-t-elle à vos fleurettes? Etes-vous censé être sur les rangs? Madame du — est-elle votre madame de Lursay, et fait-elle quelquefois des nœuds? Seriez-vous son Meilcour? Elle a, dit-on, de la douceur, de l'esprit, des manières; il y a à apprendre dans un tel apprentissage.

LETTRE CCXXII.

Londres, ce 10 *mai* 1751.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier en même tems vos lettres du 4 et du 11 N. S. Comme je m'acquitte plus exactement que vous des commissions dont je suis chargé, je ne diffère pas un moment de vous envoyer mes dernières résolutions par rapport aux tableaux. Vous dites que l'homme est un tableau du Titien bien con-

servé, et que la femme est un tableau endommagé et fort inférieur à l'autre. Comme j'en ai besoin pour décorer un appartement particulier, il faut que j'aie les deux pendans : à la considération de l'*homme*, je suis porté à acheter la *femme*; telle quelle. Si elle n'est pas absolument gâtée, j'aurai soin de la faire réparer par une main habile; et elle ne sera pas la première femme qui l'ait été : mais dans ce cas je m'attends à avoir la femme par-dessus le marché, et sur ce pied-là, comme elle ne vaut pas grand'chose, je ne veux donner pour les deux que quatre-vingts louis. Quant au Rembrandt dont vous faites mention, quoiqu'il soit à bon marché, en le supposant bon, je ne m'en soucie pas. J'aime la belle nature ; Rembrandt ne fait que des caricatures.

Par rapport à vos commissions que vous semblez avoir oubliées, vous ne faites aucune mention des échantillons que vous avez reçus de M. Tollot, quoique je vous aie écrit dans une lettre précédente, que j'attendrois jusqu'à ce que j'eusse reçu des échantillons de ces deux dames. Pour les instructions que vous m'avez envoyées de la main de madame de Montconseil, je n'ai pu trouver à Londres des moires qui répondissent exactement à la description. J'attendrai donc jusqu'à ce que vous m'envoyiez (ce que vous pouvez faire aisément dans une lettre) les échantillons choisis par les trois Grâces.

O 2

Je souhaite que vous alliez quelquefois, pour deux ou trois jours, chez le maréchal de Coigny, à Orly ; c'est une civilité due à cette famille, qui vous a témoigné tant d'attention. De plus, je voudrois que vous fussiez au fait des manières domestiques et du ménagement intérieur des personnes d'un rang distingué dans leurs maisons. Je vous recommande aussi d'aller fréquemment à Versailles et à St.-Cloud. Comme on vous a reçu avec distinction à ces deux Cours, profitez de cette faveur et rendez-vous-y familier. C'est dans les grandes Cours que l'on apprend les belles manières, et comme vous devez y vivre, ne perdez point de tems et étudiez-les avec attention. Allez et restez quelquefois à Versailles trois ou quatre jours, où vous pourrez vivre en famille dans les meilleures maisons par le moyen de votre amie madame de Puisieux, et de mon ami l'abbé de la Ville. Allez aux levers du roi et du dauphin, et distinguez-vous du reste de vos compatriotes, qui, j'ose dire, ne vont jamais là quand ils peuvent s'en dispenser. Quoique les jeunes Français de distinction ne méritent peut-être pas qu'on forme avec eux des liaisons particulières, leur connoissance est utile, et je ne vois pas comment vous pouvez les éviter, en fréquentant plusieurs bonnes maisons comme vous faites, où sans doute il y a souvent des jeunes gens. Soyez circonspect dans le choix de vos amis, mais tâchez d'avoir des connoissances générales.

Soyez empressé à en faire de nouvelles: c'est là le seul moyen de connoître les manières et les caractères en général; ce qui est à présent votre grand objet. Vous êtes comme l'enfant de famille chez trois ministres; mais je souhaiterois que vous fussiez sur le même pied chez tous les autres, et je pense que vous pouvez facilement vous introduire chez eux par la liaison qu'il y a entre ceux que vous ne connoissez pas et ceux que vous fréquentez. Par exemple, je suppose que ni milord Albemarle, ni le marquis de Saint-Germain ne feroient aucune difficulté de vous présenter au comte de Kaunitz, au Nonce, etc. *Il faut être rompu au monde;* ce qui ne peut arriver sans des connoissances variées, étendues et presque universelles.

Quand vous prendrez des leçons de votre géomètre décharné, j'espère que ses triangles et ses lignes ne vous empêcheront pas de fréquenter la bonne compagnie. Etudiez toute la matinée, et digérez votre savoir en compagnie dans les soirées. Il est plus nécessaire que vous lisiez actuellement dix caractères que vingt livres anciens; les esprits brillans l'emportent toujours sur ceux qui ne sont que solides. Si vous souhaitez de devenir dans la suite un grand homme dans le monde, d'y briller dans votre jeunesse, connoissez tout le monde et tâchez de plaire à chacun; j'entends en apparence, car il est impossible de plaire effectivement. Tâchez de gagner le cœur de

toutes les femmes et l'affection de presque tous les hommes que vous rencontrez. Madame de Montconseil m'assure que vous avez acquis de jolies manières et les airs d'un gentilhomme; continuez, mon cher enfant, et ne pensez jamais que vous êtes arrivé à un degré suffisant de perfection : *nil actum reputans, si quid superesset agendum;* car il y a toujours quelque chose à acquérir pour former le caractère d'un homme parfait par rapport aux qualités brillantes. La mode et les manières varient dans les différens endroits et les différens tems; il faut les connoître et les adopter par-tout où vous êtes. Le grand usage du monde, la connoissance des caractères, le brillant d'un galant homme, voilà tout ce dont vous avez besoin. Etudiez Marcel et le beau monde avec beaucoup d'application, et ne lisez Homère et Horace que lorsque vous n'avez rien d'autre à faire. Dites-moi, je vous prie, qui est la belle dame de Case, que je sais que vous fréquentez? J'aime bien l'épithète qu'on lui donne : si elle la mérite, elle mérite aussi votre attention. Un homme du monde doit être galant à l'égard d'une belle femme, quand même il n'en seroit pas amoureux, ou seroit engagé ailleurs. *On lui doit des politesses, on fait l'éloge de ses charmes, et il n'en est ni plus, ni moins :* cela plaît, cela flatte; vous les engagez à bien parler de vous, et vous ne perdez rien par cette complaisance. Il faut que ces gentillesses, aussi bien que toute

autre chose, soient accompagnées d'un air, d'un ton de douceur et de politesse; il faut que les grâces soient de la partie, autrement vous ne réussirez pas. On les acquiert si aisément, que je suis surpris que tout le monde ne les ait pas; on les gagne plutôt qu'une femme qui a de la décence et de la réputation. Poursuivez-les avec soin et constance, et vous êtes sûr à la fin de les acquérir; sans elles, je suis sûr que vous ne posséderez jamais rien de plus. Vous observez avec raison que M*** est gauche; il faut espérer qu'il se dégagera en fréquentant la bonne compagnie : comme il vient justement de l'école, il mérite qu'on ait pour lui quelqu'indulgence. Mais pensez à l'opinion que vous auriez d'un homme qui, après avoir été dans le monde, seroit aussi gauche. Ne pensez donc à rien autre qu'à briller et à vous distinguer dans les Cours les plus polies par votre air, vos manières, votre politesse, votre douceur et vos grâces. Avec ces avantages, soyez sûr que vous l'emporterez sur vos rivaux dans les affaires, aussi bien que dans les *ruelles*. Adieu. Envoyez-moi vos échantillons par la première poste, aussi bien que vos instructions à Grevenkop, par rapport au cachet que vous semblez avoir oublié.

LETTRE CCXXIII.

Londres, ce 16 mai 1751.

MON CHER AMI,

Nous nous reverrons probablement dans trois mois. Je souhaite ce moment avec la même impatience qu'une jeune fille désire la nuit de ses nôces; je m'attends au plus grand plaisir, et cependant je ne suis pas sans crainte. Ma raison m'ordonne de me douter un peu de ce que mon imagination me fait espérer. Je suis sûr qu'à l'égard de certains articles vous répondrez à tous mes souhaits; ces articles sont les plus essentiels. Par rapport à d'autres, je crains ce que je sens mieux que je ne puis l'exprimer. Cependant je vais tâcher de le faire. Je crains que vous ne manquiez de ce *je ne sais quoi* si aimable, si engageant, qui, comme les philosophes, assez inintelligibles, ont dit de l'ame, *qu'elle est tout en tout, et tout dans chaque partie.* J'appréhende que vous ne manquiez de cet air et de ce premier abord qui s'emparent du cœur, sans savoir distinctement comment et pourquoi. Je crains que vous n'ayiez pas cette diction élégante et correcte, sans laquelle on avilit le meilleur sujet, et enfin je crains que votre façon de vous énoncer ne soit désagréable; ce qui gâteroit le tout. Si ces craintes étoient actuellement fondées,

les objets sont heureusement de telle nature que vous pouvez empêcher qu'elles ne soient réalisées dans l'intervalle de tems qui vous reste jusqu'à ce que nous nous revoyons. Tous ces agrémens qui séduisent sont une chose mécanique ; on les acquiert à force de soins et d'observations, aussi aisément qu'on tourne ou qu'on apprend un autre métier. Un paysan qu'on prend à la charrue et qu'on enrôle dans un vieux corps, quitte bientôt sa démarche pesante, son air niais et ses mouvemens embarrassés; il prend l'air martial, ses mouvemens deviennent aisés, et tout son corps devient souple et dégagé par l'exercice. Comment peut-il acquérir ces talens ? Ce n'est pas par son esprit, qui n'est pas plus cultivé après qu'il est devenu soldat, qu'il ne l'étoit auparavant; mais il a l'ambition louable de ressembler à ceux avec qui il vit, ou il craint d'être puni s'il ne les imite pas. Si donc l'un ou l'autre de ces deux motifs change cet homme rustre, dans six mois de tems, au point qu'on ne le reconnoît plus ; combien plus puissans doivent être ces motifs sur vous pour apprendre parfaitement les airs des gens accomplis avec qui vous devez passer votre vie ? L'ambition devroit au moins vous déterminer à les égaler, aussi bien que la crainte du châtiment qui accompagne ceux qui manquent à ces bienséances. Par cet exercice j'entends l'air, les manières, les grâces et le ton des gens du beau monde.

Un de vos amis, dans une lettre que j'ai reçue de lui par la dernière poste, entr'autres louanges qu'il vous donne, dit : *Il est étonnant que, pensant avec tant de solidité, et ayant le goût aussi sûr et aussi délicat, il s'exprime avec si peu d'élégance et de délicatesse : il néglige même totalement le choix des mots et la tournure des phrases.* Je ne serois pas si surpris, ni si sensible à ce reproche, s'il s'agissoit seulement de la langue anglaise que vous n'avez pas eu jusqu'ici l'occasion d'étudier et de parler souvent, au moins avec ceux qui pourroient vous corriger de vos fautes : mais si vous ne vous exprimez pas avec élégance et délicatesse en français et en allemand que vous entendez bien et parlez continuellement, cela ne peut provenir que d'une inattention impardonnable dans des choses que vous prenez injustement pour des riens, quoique réellement elles soient les plus importantes pour vous. La délicatesse et la solidité des pensées sont des dons du ciel ; on ne peut les acquérir, quoiqu'on puisse faire valoir cet avantage ; mais l'éloquence et la délicatesse de l'expression s'acquièrent en prenant les peines et le soin nécessaires pour cela.

Je suis sûr que vous avez tant d'affection pour moi, que vous seriez bien fâché, lorsque nous nous reverrons, que je fusse mortifié que vous ne répondissiez pas à mon attente ; et je vous aime si tendrement, que vous me

causeriez ce chagrin, si vous n'aviez pas ces agrémens extérieurs, qui sont absolument nécessaires pour faire la figure et la fortune que je souhaite que vous fassiez un jour dans le monde.

J'espère que vous ne négligez pas de monter à cheval, de faire des armes, sur-tout de danser; ces exercices servent tous à *dégourdir*, ou à donner un certain air. Il convient non-seulement à un gentilhomme de savoir monter à cheval, cet exercice peut encore lui être utile en prévenant les suites d'une chute. Il est possible que l'art de faire des armes vous sauve la vie; et il est absolument nécessaire de bien danser, afin de vous asseoir, de marcher et de vous tenir debout comme il faut. A vous dire la vérité, mon ami, j'ai quelque crainte que vous négligiez et omettiez quelquefois vos exercices pour des études plus sérieuses. Mais à présent *non est hic locus :* chaque chose a son tems; c'est à présent celui de vos exercices, car lorsque vous retournerez à Paris, mon intention est que vous continuiez d'apprendre à danser, et encore deux ans de plus, s'il y a un bon maître de danse où vous êtes. Ici je vous verrai prendre quelques leçons de votre ancien maître Desnoyers, qui est notre Marcel.

Que vous dit madame Dupin? On dit qu'elle est encore belle; je sais qu'elle l'étoit il y a quelques années. Elle a de l'esprit, de la lecture, des manières et de la délicatesse : un

pareil *arrangement*, en vous faisant honneur, vous seroit très-avantageux. Elle s'attendra à la même politesse et à la même délicatesse qu'elle possède elle-même; et comme elle a passé l'éclat de la jeunesse, elle sera peut-être plus portée à écouter votre histoire, si vous narrez bien. Pour un attachement je la préférerois à *la petite Blot;* mais pour une affaire galante, je donnerois la préférence à la dernière. Tout cela peut s'arranger ensemble, *et l'un n'empêche pas l'autre.*

Adieu. Souvenez-vous de *la douceur et des grâces.*

LETTRE CCXXIV.

Londres, ce 23 *mai* 1751.

MON CHER AMI,

Je reçois dans le moment votre lettre du 25 N. S., et comme je suis plus attentif à m'acquitter de mes commissions que vous ne l'êtes, je vous envoie d'abord cette réponse à ce que vous me demandez au sujet des deux tableaux. Je ne veux pas donner une livre de plus que je ne vous écrivis dans ma dernière, ne sachant pas bien où les placer, supposé que je les eusse.

J'attends avec impatience vos derniers ordres par rapport aux moires. Le marchand me persécute tous les jours pour trois pièces que je croyois jolies et que j'ai gardées à tout

hasard, afin de m'en assurer, en cas qu'elles soient du goût de vos dames.

Qu'entendez-vous par votre *si j'osois* * ! Qu'est-ce qui empêche d'oser? On ose toujours quand il y a espérance de succès, et l'on ne perd rien à oser, quand même il n'y en a pas. Un homme sait oser, et quand il faut oser, il ouvre la tranchée par des travaux, des soins et des attentions : s'il n'en est pas d'abord délogé, il avance toujours à l'attaque de la place même. Après certaines approches, le succès est infaillible, et il n'y a que les nigauds qui en doutent, ou qui ne l'entendent pas. Seroit-ce le caractère respectable de madame de la Vallière qui vous empêche d'oser, ou seroit-ce la vertu farouche de madame Dupin qui vous retient? La sagesse invincible de la belle dame Case vous décourage-t-elle plus que sa beauté ne vous invite? Mais fi donc! soyez convaincu que la femme la plus sage se trouve flattée, bien loin d'être offensée, par une déclaration d'amour, faite avec politesse et agrément. Il se peut bien qu'elle ne s'y prêtera point : c'est-à-dire, si elle a un goût ou une passion pour quelqu'autre; mais, en tout cas, elle ne vous en saura pas mauvais gré, et il n'est pas question d'oser, dès qu'il n'y a pas de danger. Mais si elle s'y prête, si elle écoute et qu'elle vous permette de redoubler votre déclaration, comptez qu'elle se moquera bien de vous si vous n'osez pas tout

* Français dans l'original.

le reste. Je vous conseille plutôt de débuter par madame Dupin, qui a encore de la beauté plus qu'il n'en faut pour un jeune drôle comme vous; elle a aussi du monde, de l'esprit, de la délicatesse. Son âge ne lui laisse pas absolument le choix de ses amans, et je vous réponds qu'elle ne rejeteroit pas les offres de vos très-humbles services. Distinguez-la donc par vos attentions et des regards tendres, et prenez les occasions favorables de lui dire à l'oreille que vous voudriez bien que l'amitié et l'estime fussent les seuls motifs de vos regards pour elle, mais que des sentimens bien plus tendres en sont les véritables sources; que vous souffrez beaucoup de la déclaration que vous lui faites, mais que vous souffririez encore plus, si vous lui cachiez votre passion.

Je sens bien qu'en lui disant cela pour la première fois, vous aurez l'air assez sot et assez penaud, et que vous le direz fort mal. Tant mieux, elle attribuera votre désordre à l'excès de votre amour, au lieu de l'attribuer à la véritable cause et à votre peu d'usage du monde, sur-tout dans ces matières. Ne craignez donc rien : soyez galant homme; parlez bien, et l'on vous écoutera. Si l'on ne vous écoute pas, revenez plusieurs fois à la charge, et si la place n'est pas déjà prise, soyez sûr qu'à la longue elle est prenable.

Je suis charmé que vous allez à Orli et delà à St.-Cloud; allez aussi souvent à Versailles. C'est cette familiarité avec les personnes de

distinction qui seule peut vous donner l'usage du monde et les manières aisées. C'est seulement avec les femmes qu'on aime, et avec les hommes qu'on respecte, que l'on montre le désir qu'on a de leur plaire; sans cela on ne peut se rendre agréable : il faut que ce désir soit le ressort de toutes vos paroles et de vos actions. Cet heureux talent, cet art de plaire, que si peu de personnes possèdent, quoiqu'il soit au pouvoir de tout le monde de l'acquérir, vaut mieux que tout votre savoir et toute votre érudition. La science ne vous élevera jamais sans des manières prévenantes; mais celles-ci peuvent vous conduire loin, comme bien d'autres, sans connoissances solides.

Je suis bien aise que vous dansiez si bien, et que vous passiez pour un des meilleurs écoliers de Marcel; continuez et dansez encore mieux. C'est une chose agréable de bien danser : cet ensemble composé de mille parties, dont plusieurs sont *les infiniment petits, quoiqu'infiniment nécessaires*.

Je n'aurai jamais fini sur ce sujet, qui vous est indispensablement nécessaire pour faire figure et fortune dans le monde. J'ai cela à cœur, et il ne vous manque plus, pour réussir, que l'art de plaire; mais il faut que je vous dise franchement que vous êtes encore bien éloigné de ce degré de perfection. Il faut que vous ayez mille petites attentions qui indiquent le désir de plaire; vous manquez de douceur, vous n'avez pas cet air et cette ex-

pression qui subjugent les cœurs ; vous n'avez pas cette élégance et cette délicatesse d'expression si nécessaires pour orner la meilleure pensée et embellir le sujet le plus solide ; enfin vous manquez de ce brillant et de ce poli qui éblouissent. Acquérez-les à quelque prix que ce soit ; sacrifiez-leur des hécatombes de livres ; cherchez-les en compagnie, et renoncez à votre cabinet, jusqu'à ce que vous les ayez trouvés. Je n'ai pas reçu la lettre à laquelle vous me référez, si jamais vous l'avez écrite. Adieu ; et *bonsoir, monseigneur.*

LETTRE CCXXV.

Greenwich, ce 6 juin 1751.

MON CHER AMI,

Après avoir pris tout le soin possible pour vous former le cœur, l'esprit et les manières, et vous faire arriver aussi près de la perfection que notre nature le peut comporter, j'ai épuisé dans le cours de notre correspondance tout ce que mon esprit a pu me suggérer, j'ai même emprunté des autres tout ce que j'ai cru pouvoir vous être utile. A présent, il est tems, et vous êtes d'un âge à repasser dans votre esprit tout ce que vous avez entendu et tout ce que vous avez lu sur ce sujet, et de former votre caractère, votre conduite et vos manières pour le reste de votre vie, avec les avantages que la connoissance du monde et d'un père, qui

vous aime, vous donnera pour accomplir ce dessein. Je voudrois vous recommander de lire avec la plus grande attention les livres qui traitent particulièrement de ces sujets, et, après avoir comparé la spéculation et la pratique, faites des réflexions sérieuses d'après vos remarques. Par exemple, si vous lisez le matin les *Maximes de la Rochefoucault*, considérez-les, examinez-les bien et comparez-les avec les originaux que vous trouvez les soirs. Lisez la Bruyère le matin, et voyez le soir si les tableaux ressemblent aux originaux. Etudiez le cœur et l'esprit de l'homme, et commencez par vous-même. La méditation et la réflexion doivent servir de fondement à cette connoissance, mais il n'y a que l'expérience et la pratique qui puissent la perfectionner. Les livres, à la vérité, développent les opérations de l'esprit, les sentimens du cœur et l'influence des passions; mais, sans la pratique, sans l'expérience et sans l'observation, ils sont tous inutiles, et vous induiront en autant d'erreurs qu'une carte géographique des villes et des provinces d'après un plan imparfait. Un homme profiteroit très peu de ses voyages, s'il ne parcouroit tous les pays du monde que dans son cabinet sur une carte.

Après les deux livres dont j'ai fait mention, je n'en connois pas un dont la lecture puisse vous être plus utile et plus capable de vous faire naître des réflexions, que l'*Avis d'une Mère à son Fils*, par la marquise de

Lambert. C'étoit une femme d'un esprit supérieur, avec une grande connoissance du monde; elle avoit toujours fréquenté la meilleure compagnie; elle souhaitoit que son fils fît figure et fortune dans le monde, et savoit mieux que personne lui en indiquer les moyens. C'est un livre concis; il prendra bien moins de tems à le lire que vous n'en emploierez à réfléchir sur cette lecture. Son fils étoit à l'armée, où elle souhaitoit qu'il s'avançât; mais elle savoit bien qu'il faut plaire avant de s'élever. Elle lui dit à ce sujet: « A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire ». Et dans une autre place: « Dans les endroits subalternes vous ne vous soutenez que par les agrémens. Les maîtres sont comme les maîtresses; quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer quand vous cessez de leur plaire ». Je puis vous assurer que cela est aussi vrai dans les Cours que dans les camps, et peut-être encore plus. Si vous ajoutez à vos talens et à vos connoissances l'art de plaire, vous pourrez avec le tems devenir secrétaire-d'état; mais soyez persuadé qu'avec deux fois plus de mérite et de connoissances, sans l'art de plaire, vous pourrez à peine prétendre au *poste important* de résident à Hambourg, ou à Ratisbonne. Je n'ai pas besoin de vous répéter ce que votre discernement doit vous apprendre, que cet art de plaire est composé

de mille petits ingrédiens, dont le moindre est très-important; mais le principal est sans doute la douceur dans les manières. Rien ne vous donnera cette qualité engageante que la compagnie avec ceux qui sont au-dessus de vous.

Madame de Lambert dit à son fils : « Que » vos liaisons soient avec des personnes au- » dessus de vous; par-là vous vous accoutumez » au respect et à la politesse; avec ses égaux » on se néglige, l'esprit s'assoupit ». Elle lui conseille de fréquenter de telles personnes et d'étudier leur intérieur. « Il est bon d'ap- » procher les hommes, de les voir à décou- » vert et avec leur mérite de tous les jours ». Heureuse expression! C'étoit pour cette raison que je vous ai souvent conseillé de vivre en famille dans plusieurs maisons de distinction, afin que vous voyiez leurs caractères, leurs manières et leurs habitudes de tous les jours. Il faut voir les personnes déshabillées pour juger de leur taille; quand elles sont habillées pour sortir, leurs habits sont faits pour cacher, ou au moins pallier leurs défauts corporels. Les grandes perruques furent inventées pour un duc de Bourgogne qui avoit une bosse. Heureux ceux qui n'ont point de fautes à déguiser, ni de foiblesses à cacher! Il y en a très-peu dans ce cas, et malheureux sont ceux qui connoissent assez peu le monde pour le juger par les apparences! Les Cours sont les meilleures clefs pour les caractères :

là, chaque passion est mise en œuvre, chaque art est mis en usage et chaque caractère analysé. La jalousie, toujours éveillée, non-seulement en découvre, mais en expose les mystères; de sorte que ceux qui n'y sont que comme spectateurs, y *apprennent à deviner.* C'est là aussi qu'on pratique le grand art de plaire, qu'on l'enseigne et qu'on l'apprend avec toutes ses grâces et toutes ses délicatesses: c'est ce qu'il y a là de plus difficile, c'est ce qui produit le mérite et les talens les plus distingués. On ne peut avancer un pas sans secours. Que les misanthropes et les prétendus philosophes déclament tant qu'ils voudront contre les vices et la dissimulation des Cours, ces invectives procèdent toujours de l'ignorance, de la mauvaise humeur et de l'envie. Qu'ils me fassent voir un hameau où il n'y ait pas les mêmes vices que dans les Cours; seulement il y a cette différence que dans un hameau ils paroissent avec toute leur difformité naturelle, et que dans les Cours les manières et la politesse rendent ces vices moins choquans. Non, soyez convaincu que *la politesse, la tournure et la douceur dans les manières*, qu'on ne peut acquérir que dans les Cours, ne sont pas des objets aussi frivoles que quelques personnes se l'imaginent; elles sont un bien dans le fonds; elles préviennent des maux réels; elles forment, elles embellissent, elles consolident les amitiés; elles retiennent la haine dans de propres limites,

excitent la bonne humeur et la bienveillance dans les familles; où le manque de politesse et de douceur dans les manières est communément la première cause de la discorde. Acquérez, avant qu'il soit trop tard, une habitude de ces *mitiores virtutes*, *qualités douces:* pratiquez-les dans toutes les occasions, afin qu'elles vous deviennent aisées et familières. Je vous le dis franchement, c'est la seule partie de votre caractère dont je doute; c'est pour cette raison que je m'arrête si long-tems sur ce sujet pour l'imprimer plus avant dans votre esprit. Je verrai bientôt si mon doute est fondé, ou plutôt j'espère que je verrai qu'il ne l'est pas.

J'aurois cru que milord ***, à son âge, avec son esprit et ses manières, n'auroit pas été réduit à entretenir une fille d'Opéra dans une ville telle que Paris, où il y a tant de femmes de distinction qui servent généreusement comme volontaires. Je suis encore plus fâché qu'il en soit amoureux; car cet indigne attachement l'empêchera de fréquenter la bonne compagnie, et l'introduira dans la mauvaise, parmi les joueurs de violon, les chanteurs, et *id genus omne*, dont la compagnie ne convient en aucune façon aux hommes bien nés.

Lady Chesterfield vous fait mille complimens.

LETTRE CCXXVI.

Greenwich, ce 10 juin 1751.

MON CHER AMI,

Vos dames ont différé si long-tems de donner leurs ordres au sujet des moires, dont vous m'avez enfin envoyé les échantillons, qu'elles sont actuellement toutes vendues. Néanmoins, afin de m'acquitter le plus tôt possible de leurs commissions (car les dames sont naturellement impatientes, lorsqu'elles sont décidées sur quelque chose), j'ai pris la quantité des trois moires qui approchent le plus de la description que vous m'envoyâtes, il y a quelque tems, de la main de madame de Montconseil. Je les enverrai à Calais, à la première occasion. En donnant à la petite Blot la pièce qui lui revient, vous aurez occasion de lui dire bien des jolies choses, si l'envie vous en prend.

Milady Hervey, qui ne tarit pas en éloges sur votre compte, m'écrit qu'elle vous vit dernièrement danser à un bal, et que vous dansiez fort joliment. Cette nouvelle me charma; car selon cette maxime, *qui peut plus peut moins*, si vous dansez joliment, je présume que vous marchez, que vous vous asseyez et que vous vous tenez debout avec aisance et grâce; ce qui est beaucoup plus facile, quoique plus nécessaire, que de savoir bien danser.

J'ai connu des personnes bien élevées qui ne pouvoient pas bien danser; mais je n'ai jamais connu personne qui dansât bien, et fût gauche à d'autres égards. Vous aurez probablement des occasions fréquentes de vous tenir debout dans les cercles, aux levers des princes et des ministres, lorsqu'il est très-nécessaire de *payer de sa personne et d'être bien planté.* Il faut que vos pieds ne soient ni trop près, ni trop éloignés l'un de l'autre. Beaucoup de personnes savent se conserver plus de grâces dans le maintien et la démarche, qu'en s'asseyant. Les gens gauches et mal élevés s'asseyent communément de mauvaise grâce, et se tiennent droits comme s'ils étoient sur la sellette : d'autres, trop aisés dans leurs manières, se *vautrent,* pour ainsi dire, *dans un fauteuil;* rien n'est plus choquant, excepté quand la familiarité de part et d'autre est extrême. Un homme du monde est à son aise, et paroît l'être, en se penchant avec grâce, sans se pencher avec indolence, et en variant ces attitudes aisées, au lieu de cette roideur contrainte d'un sot honteux. Vous ne pouvez concevoir, et je ne puis exprimer combien un air prévenant, des mouvemens aisés et des façons engageantes sont avantageux, non-seulement parmi les femmes, mais aussi avec les hommes, et même dans le cours des affaires. Je connois un homme, que vous connoissez aussi, qui, sans un grain de mérite, de savoir et de talens, s'est élevé à un million

de degrés au-dessus de sa sphère, seulement par son bon air et ses manières engageantes ; de sorte que le souverain même qui l'a élevé au plus haut d gré de faveur, l'appelle *mon aimable vaurien* *. N'ouvrez pas la bouche à ce sujet, parce que je ne vous confie ce secret que comme la plus forte preuve de l'impression que font l'air, les grâces, la tournure et tous ces petits riens.

Votre autre administrateur, M. Harte, est allé à Windsor, pour se rendre en Cornouailles, dans le dessein de revenir assez tôt pour vous voir ici. Je crois réellement qu'il désire ce moment-là avec autant d'impatience que moi ; c'est tout dire. Cependant, malgré mon impatience, si par hasard vous étiez si attaché à Paris que vous le quittassiez à contre-cœur, je consens que vous différiez votre départ, et que vous me disiez, comme Festus disoit à saint Paul : « Je vous parlerai dans un tems » plus convenable ». Vous voyez par-là que je sacrifie mon inclination à la vôtre ; et cela par rapport à un objet pour lequel les péres ne sont ordinairement guères complaisans, pourvu cependant et bien entendu (comme l'on dit dans les actes de parlement) que, *quæ te cumque domat Venus non erubescendis adurit ignibus*. Si votre cœur vous permet de venir ici ; amenez seulement avec vous votre valet-de-chambre Christian et votre laquais, non pas votre domestique de louage, que vous

* Le maréchal de Richelieu.

pouvez congédier pour quelque tems, aussi-bien que votre carrosse; mais vous ferez bien de retenir votre appartement, dont la dépense jusqu'à votre retour ne sera pas considérable, et vous en avez besoin pour vos livres et votre bagage. Ne prenez que vos habits de voyage, un habit noir complet pour le deuil du prince de Galles qui ne sera pas encore fini, et un de vos beaux habits complets, deux ou trois chemises à dentelles, et les autres unies; quant aux bourses à cheveux, plumets, etc., ce sera comme il vous plaira. N'apportez point de livres, excepté deux ou trois pour votre amusement sur la route, car il faut que nous nous appliquions seulement à l'anglais, dans lequel vous n'êtes pas puriste, et je vous fournirai assez d'auteurs dans cette langue. Je vous retiendrai probablement ici jusqu'à la mi-octobre, et pas plus long-tems; car il est absolument nécessaire que vous passiez l'hiver prochain à Paris. Si quelques beaux yeux versent des larmes à votre départ, vous pouvez les essuyer, en promettant d'être de retour dans deux mois.

Avez-vous un maître de géométrie? S'il fait trop chaud, vous pouvez discontinuer de monter à cheval jusqu'à votre retour à Paris, à moins que vous ne pensiez que cet exercice vous fait plus de bien que la chaleur ne vous incommode; mais je ne veux pas que vous quittiez Marcel un seul moment. Vous pouvez quitter aussi votre maître en fait d'armes, si

vous le souhaitez ; mais vous ferez bien de le reprendre dans l'hiver, et de vous perfectionner dans cet exercice, non pas pour attaquer personne, mais pour pouvoir vous défendre, en cas de nécessité. Bonsoir.

Ne manquez pas, quand vous viendrez ici, d'apporter les grâces avec vous.

LETTRE CCXXVII.

Greenwich, ce 13 juin 1751.

MON CHER AMI,

Les bienséances sont une des parties les plus nécessaires dans la science du monde. Elles consistent dans les relations qui se trouvent entre les personnes, les choses, le tems et le lieu. Le bon sens les indique, la bonne compagnie les perfectionne (en supposant toujours l'attention et le désir de plaire), et la bonne politique les recommande.

Si vous parlez à un roi, vous devez être aussi à votre aise et aussi peu embarrassé qu'avec votre valet-de-chambre; mais dans tous vos regards, vos paroles et vos actions on doit lire que vous êtes pénétré du plus profond respect. Ce qui conviendroit et seroit une marque de civilité avec ceux qui sont fort au-dessus de vous, seroit absurde et même déplacé à l'égard d'un souverain. Il faut attendre qu'il vous parle; il faut que vous

receviez, et non pas que vous introduisiez le sujet de la conversation; et il faut même que vous ayiez soin que le sujet de cette conversation ne vous conduise à rien qui soit impropre. Le grand art consiste, s'il est possible, à la tourner adroitement sur quelque sujet flatteur, en faisant, par exemple, l'éloge de quelques personnes qui ont des vertus dans lesquelles le prince croit, ou au moins voudroit persuader qu'il excelle. Les mêmes précautions sont presque nécessaires par rapport aux ministres, aux généraux, etc., qui veulent être traités avec presque autant de respect que leurs maîtres, et souvent le méritent davantage. Il y a cependant cette différence qu'on peut commencer avec eux la conversation, s'ils la laissent tomber, pourvu que vous ne la laissiez par tourner sur un sujet dont il ne leur convient pas de parler, ou d'entendre qu'on en parle. Dans ces deux cas, certaines attitudes et certaines actions seroient extrêmement déplacées, peut-être trop libres et conséquemment peu respectueuses. Par exemple, si vous croisiez vos bras sur la poitrine, faisiez tourner votre tabatière, frappiez des pieds et vous grattiez la tête, ce seroit une indécence dans cette compagnie et une impolitesse dans une autre. La grande difficulté dans ces cas, qu'il est cependant facile de surmonter à force d'expérience et d'attention, est d'unir une aisance intérieure à un respect extérieur.

Dans les compagnies mêlées avec vos égaux (car dans ces compagnies tout le monde est censé être en quelque façon de niveau), il est permis d'être plus libre et plus à son aise; mais elles ont aussi leurs règles de bienséance: il y a un respect social nécessaire. Vous pouvez avec modestie introduire un sujet de conversation, en prenant cependant soin *de ne jamais parler de cordes dans la maison d'un pendu.* Vos paroles, vos gestes, vos attitudes ont plus d'essor, quoiqu'avec certaines bornes. Vous pouvez avoir vos mains dans vos poches, prendre du tabac, vous asseoir, vous tenir debout ou marcher quelquefois, comme bon vous semble; mais je suppose que vous ne penserez pas qu'il seroit bienséant de siffler, de mettre votre chapeau, de délier vos jarretières, ou de les toucher, et de vous étendre sur un sopha ou dans un fauteuil. Ce sont des négligences et des libertés que l'on ne peut prendre que quand on est seul: elles sont injurieuses à ceux qui sont au-dessus de nous, elles choquent et offensent nos égaux, et insultent nos inférieurs qui regardent cette brutalité comme un mépris. Ce maintien aisé, qui est si engageant, diffère beaucoup de la négligence, de l'inattention, et ne marque pas que l'on peut faire ce qu'on veut; il fait seulement voir qu'on n'est ni embarrassé, ni cérémonieux, ni déconcerté, ni honteux, comme des provinciaux et des gens grossiers qui n'ont jamais été en bonne compagnie. Une attention

et une observation scrupuleuse des bienséances est une preuve de savoir-vivre : on doit faire tout ce qui convient, d'une façon aisée et sans embarras, et ne jamais faire ce qui est malséant. Dans des compagnies mêlées, on doit aussi varier les égards suivant l'âge et le sexe des personnes. Il ne convient pas de parler de vos plaisirs à des personnes d'un certain âge, d'un certain rang, et naturellement graves. Elles s'attendent à des égards et à de la déférence de la part des jeunes gens. Vous devez être aussi à votre aise avec elles qu'avec ceux de votre âge ; mais vos manières doivent être différentes, il faut leur témoigner plus de respect, et il convient d'insinuer que vous vous attendez à vous instruire auprès d'elles. Cela flatte et console les personnes avancées en âge, qui ne sont plus capables de prendre part à la joie et aux plaisirs de la jeunesse. Il faut que vous vous adressiez toujours aux dames avec beaucoup de respect extérieur et d'attention, quels que soient vos sentimens. Leur sexe a un droit à ces égards par une longue prescription, et c'est un des devoirs de la bienséance ; ce respect peut être en même tems accompagné d'enjouement, avec beaucoup de délicatesse et d'une manière agréable ; mais il faut alors que ce badinage tende directement, ou indirectement, à leur louange, et qu'il ne soit pas même susceptible d'une construction qui ne leur soit pas favorable. Dans ce cas aussi

on doit faire beaucoup d'attention à la différence de l'âge, du rang et de la situation. Il ne faut pas badiner avec une maréchale de cinquante ans, comme avec une jeune coquette de quinze : le respect et un *sérieux enjouement*, s'il est permis de parler ainsi, conviennent à l'égard de la première; et le *pur badinage*, *mêlé d'un peu de polissonnerie*, est pardonnable avec la dernière.

Un autre point important des bienséances, auquel on fait rarement attention, est de ne pas forcer les autres à adopter votre humeur et votre disposition présente; mais il faut, au contraire, vous conformer et adopter la leur. Par exemple, si vous étiez extrêmement gai et de fort bonne humeur, voudriez-vous aller chanter une chanson du Pont-Neuf à la maréchale de Coigny, au nonce du pape, à l'abbé Sallier, ou à toute autre personne naturellement grave et mélancolique, ou à quelqu'autre qui seroit alors affligée? Je ne le crois pas. Je suppose que si vous étiez triste ou pensif, vous n'aimeriez pas à lamenter sur votre situation avec *la petite Blot*. Si vous ne pouvez commander à votre humeur et à l'état où vous êtes, choisissez pour conserver des personnes qui sont à-peu-près de la même humeur que vous.

Les éclats de rire sont très-contraires aux bienséances ; ils sont communément le témoignage bruyant et vulgaire de la populace à l'occasion de quelque sottise. On voit souvent

rire un homme de mérite, mais on l'entend rarement éclater. Rien n'est plus contraire aux bienséances que les jeux de main, qui ont souvent des conséquences sérieuses et quelquefois fatales; ce sont les divertissemens du peuple qui dégradent un gentilhomme. *Jeu de main, jeu de vilain*, est un proverbe très-vrai des Français et des Italiens. Un ton tranchant et décisif dans les jeunes gens est contraire aux bienséances : ils doivent paroître rarement assurer une chose positivement, et se servir toujours de quelqu'expression modeste; comme : « S'il m'est permis de le dire, » je croirois plutôt, si j'ose m'expliquer » : ce qui adoucit la manière, sans rendre la chose plus douteuse. Les gens qui sont plus âgés et qui ont plus d'expérience, s'attendent et ont droit à ce degré de déférence.

Il y a aussi une bienséance à observer à l'égard des personnes du plus bas étage. Un homme de bon sens l'observe avec son domestique, et même avec un mendiant dans la rue : il les considère comme des objets de compassion, et non d'insulte; il ne leur parle pas d'un ton brusque, mais il corrige l'un sans emportement, et s'il refuse la charité à l'autre, c'est avec un air d'humanité. Il n'y a aucune occasion dans le monde où le *ton brusque* convienne à un gentilhomme. Enfin, les bienséances sont presque synonymes avec les bonnes manières, et comprennent tous les devoirs de la vie civile : elles consistent à

faire tout à propos : les grâces doivent les accompagner, parce qu'elles nous rendent capables de faire d'une façon agréable et engageante ce que les bienséances exigent que nous fassions. Tout homme est obligé d'observer les bienséances, et les grâces sont d'un avantage infini à tout homme qui les possède. Puissiez-vous les unir toutes les deux!

Quoique vous dansiez bien, ne croyez pas que vous dansez au mieux, et conséquemment visez toujours à la perfection. Si l'on vous disoit que vous avez des manières agréables, tâchez d'en avoir de plus agréables encore. Quand Marcel seroit content, vous ne devriez pas l'être. Continuez, faites votre cour aux grâces pendant toute votre vie : vous ne trouverez point de meilleurs amis dans les Cours ; elles parleront en votre faveur aux cœurs des princes, des ministres et des maîtresses.

A présent que les passions tumultueuses et les sensations vives m'ont laissé tout l'empire sur ma raison, et que je n'ai plus de soins qui m'inquiètent et de plaisirs qui m'agitent, ma plus grande joie est de considérer l'agréable perspective que vous avez devant vous, et d'espérer que vous en tirerez parti. Vous êtes déjà dans le monde à un âge où les autres en ont à peine entendu parler. Votre réputation est jusqu'ici sans tache, et je me flatte qu'elle le sera toujours. Vous avez des connoissances solides et étendues

dans tout ce qui regarde votre état futur : ayant commencé avec de tels matériaux, qu'est-ce qui vous manque ? Ce n'est pas la fortune, vous le savez par expérience : vous avez eu et vous aurez toujours assez de secours pour vous aider à produire votre mérite et à développer vos talens. Si cela dépend de moi, vous ne serez jamais assez riche pour vous faire négliger l'un et l'autre. Vous avez aussi *mens sana in corpore sano*, le plus grand des biens. Il est donc autant dans votre pouvoir d'acquérir tout ce qui vous manque, que de manger votre déjeûner lorsqu'on vous l'apporte. Ce n'est donc que cet usage du monde, cette élégance dans les manières, cette politesse universelle, et ces grâces que vous devez acquérir en fréquentant la bonne compagnie, et en observant les divers caractères qui la composent, ainsi que le ton des différens endroits que vous visitez.

L'état auquel vous êtes destiné dans les pays étrangers vous conduit aux plus grandes choses, et l'avantage d'être membre du parlement facilitera vos progrès : ayez donc toujours cette perspective agréable comme je l'ai moi-même. Tâchez de votre part de réaliser mes desseins, comme de mon côté je vous assisterai à les seconder. *Nullum numen abest, si sit prudentia.*

Adieu mon cher enfant ; je compte les jours jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous voir ; je compterai bientôt les heures, et enfin les

minutes, avec une impatience qui augmentera jusqu'à l'heureux moment.

P. S. Les moires sont parties aujourd'hui pour Calais; je les ai envoyées à madame Morel, et je les ai adressées, selon mes instructions, au contrôleur-général. Les trois pièces montent à 680 liv. de France.

LETTRE CCXXVIII.

Greenwich, ce 20 juin 1751.

MON CHER AMI,

Il y a si peu de gens, sur-tout parmi les jeunes voyageurs qui voient réellement ce qu'ils voient, ou qui entendent comme ils doivent, que, quoique je pense réellement qu'il est inutile de vous faire ressouvenir de tems en tems de bien observer ce que vous voyez, et de faire attention à ce que vous entendez, je crois néanmoins qu'il est bon de vous donner cet avis.

Les personnes frivoles et futiles, qui composent au moins les trois quarts des hommes, désirent seulement de voir et d'entendre comme ceux qui les ont précédées, c'est-à-dire, superficiellement et sans examen, comme la basilique de St.-Pierre, le pape et la grand'-messe à Rôme; l'église de Notre-Dame, Versailles, le roi et la comédie en France. Un homme de discernement voit et entend bien différemment, et remarque beaucoup

plus. Il examine et s'informe particulièrement de tout ce qu'il voit, de ce qu'il entend, et sur-tout de ce qui regarde sa profession ou sa destination. Comme la vôtre est la politique, l'objet de vos recherches et de vos observations doit être la forme de gouvernement, les lois, les établissemens, les coutumes, le commerce et les manufactures, etc. des différentes nations de l'Europe. On acquiert bien plus facilement cette connoissance par la conversation avec des gens sensés et bien instruits que par les livres; les meilleurs sur ces sujets sont toujours imparfaits. Par exemple, il y a l'*Etat de la France*, aussi bien que celui de l'*Angleterre*; mais ces ouvrages sont toujours imparfaits, parce que les auteurs ne sont pas suffisamment informés, et ne sont que les copistes de ceux qui les ont précédés; cependant ils méritent qu'on les lise, parce qu'ils présentent aux lecteurs un sujet qui mérite des éclaircissemens, et qui peut-être n'auroit jamais excité l'attention; mais une heure de conversation avec un président ou avec un conseiller instruit, vous mettra plutôt au fait du véritable état du parlement de Paris, que tous les livres en France. Il en est de même de l'*Almanach militaire*, qui mérite que vous le parcouriez; mais deux ou trois conversations avec des officiers vous informeront beaucoup mieux de leurs réglemens militaires. Les hommes ont communément quelques partialités pour leurs professions; ils aiment à en

parler, et sont même flattés qu'on les consulte à ce sujet : c'est pourquoi, lorsque vous êtes avec quelqu'un de l'état militaire (et il s'en trouve dans presque toutes les compagnies), faites-leur des questions sur l'art militaire ; informez-vous de la discipline, de la manière dont les soldats sont logés et habillés ; informez-vous de leur paye, de leurs émolumens, de leurs montres, de leurs étapes, etc. Informez-vous de même de la marine ; entrez dans tous les détails de ce sujet, qui a et aura toujours beaucoup de relation aux affaires d'Angleterre ; et à proportion que vous recevrez de bonnes informations, écrivez-en un mémoire en abrégé.

Les réglemens sur le commerce sont excellens en France, et ne le sont que trop par rapport à nous. A en juger par les progrès qu'il a faits depuis trente ans, sans faire mention du commerce des Indes orientales et occidentales, ils nous ont enlevé le commerce du Levant, et à présent ils fournissent tous les marchés de l'Europe de leurs sucres, au grand préjudice de nos plantations de sucre dans la Jamaïque, les Barbades et les Isles sous le vent. Tâchez donc de vous informer de ces objets autant que vous pouvez.

Informez-vous aussi des affaires ecclésiastiques ; les disputes présentes entre la Cour et le clergé vous en fournissent l'occasion. Mettez-vous au fait des droits particuliers de l'église gallicane, opposés aux prétentions du

siége de Rome. Je n'ai pas besoin de vous recommander l'histoire ecclésiastique, sachant que vous étudiez très-assidument *l'histoire de Dupin.*

Vous ne pouvez vous imaginer combien ces connoissances utiles et solides des autres pays vous distingueront dans le vôtre, où, pour dire vrai, on les connoît, on les cultive peu, outre le grand usage dont elles sont dans toutes les négociations étrangères; de plus, elles mettent un homme à portée de briller dans toutes les compagnies. Si les rois et les princes ont quelques connoissances, c'est dans ce genre; c'est le sujet fréquent de leurs conversations à leurs levers, auxquelles vous serez en état de prendre part. Elles vous rendront près d'eux l'accès plus facile, parce que les princes aiment à avoir des personnes qui leur parlent sur un sujet dans lequel ils croient briller.

Il y a une sorte de caquet, qui est la conversation ordinaire des Cours et de la plupart des compagnies mêlées. C'est une conversation entrecoupée, qui n'est ni instructive, ni dépourvue d'agrémens; il est cependant nécessaire que vous en soyez au fait. Elle roule sur les événemens publics de l'Europe, et alors elle est la plus intéressante; souvent sur le nombre, le bon ou mauvais état de la discipline ou de l'établissement des troupes de différens princes; quelquefois sur les familles, les mariages, les alliances des princes

et des personnes de considération, et quelquefois sur la bonne chère, la magnificence des fêtes, des bals, etc. Je souhaiterois que vous fussiez capable de parler de ces choses mieux et avec plus de connoissance que les autres; tellement que dans ces occasions on s'adressât à vous et qu'on dît : *M. Stanhope peut nous instruire là-dessus.*

La seconde espèce de connoissance est celle qui n'exige que des talens médiocres, avance plus un homme dans les Cours que des connoissances supérieures et un esprit brillant. Tacite donne une très-bonne raison par rapport à un homme qui s'étoit maintenu dans la faveur, et qui avoit joui des premières charges sous les règnes tyranniques de trois ou quatre mauvais empereurs, en disant : « Qu'il ne s'étoit pas élevé par ses talens » supérieurs, mais parce que son génie étoit » adapté aux affaires, sans être au-dessus ». *Propter aliquam eximiam artem, sed quia par negotiis neque suprà erat.* La discrétion est l'article essentiel. On peut apprendre toutes ces choses, mais ce n'est qu'en fréquentant les meilleures compagnies. Fréquentez les bonnes maisons où vous êtes déjà sur un bon pied, et insinuez-vous d'une façon ou d'autre par-tout où vous pourrez : sur-tout fréquentez souvent les Cours, afin d'acquérir cette routine.

Je suis fâché que les deux princes B***, soient de si grands nigauds; cependant, comme ils ont l'honneur d'être de vos parens, j'aurai pour eux tous les égards possibles.

J'avoue qu'à présent vous n'avez pas le loisir d'être long-tems absent de Paris, à cause de vos différens maîtres. Je souhaite que vous ne négligiez pas leurs leçons pendant que vous êtes dans la capitale; mais quand vous retournerez à Paris, après la visite dont vous vous proposez de m'honorer, mon dessein est que vous n'ayez aucun maître, excepté Marcel une ou deux fois la semaine. Alors j'espère que les Cours ne vous seront plus étrangères; car je voudrois que vous allassiez souvent à St.-Cloud et à Versailles, pour y passer trois ou quatre jours. Vous connoissez l'abbé de la Ville : il vous présentera; de sorte que vous serez bientôt faufilé avec tous les courtisans. La Cour est l'endroit où vous devez croître et fleurir. Il importe d'en bien connoître la nature : c'est un terrein, comme tous les autres, profond dans quelques endroits et léger dans d'autres, mais toujours capable d'amélioration, à force d'expérience et de culture.

Vous dites que vous avez besoin de quelques instructions par rapport à une lettre de milady Chesterfield. Un peu plus d'usage et de connoissance du monde vous apprendront à parler et à écrire de jolis riens. et je puis vous assurer que c'est une partie très-utile de la connoissance du monde : car dans quelques compagnies il seroit imprudent de parler de toute autre chose, et réellement il y a bien des personnes qui ne peuvent parler sur d'autres sujets; ils ne vous entendroient pas. Adieu.

LETTRE CCXXIX.

Londres, ce 24 juin 1751.

Mon cher ami,

L'air, la façon de se présenter, les manières et les grâces sont d'un si grand avantage à celui qui les possède, et vous sont si nécessaires, que comme nous devons bientôt nous voir, je tremble que vous ne les ayez pas; et, pour vous dire la vérité, je doute que vous soyez encore bien convaincu de leur importance. Par exemple, votre ami intime M. Harte, a beaucoup de mérite, de connoissances profondes et mille bonnes qualités, et cependant il ne fera jamais figure dans le monde. Pourquoi? seulement parce qu'il manque de ces agrémens extérieurs et brillans, qu'il n'a pu acquérir, pour avoir été introduit trop tard dans le monde; et qu'avec son goût pour l'étude et son génie philosophique, il pense, je crois, que cela ne mérite pas son attention. Il fera peut-être figure dans la république des lettres, mais il vaudroit mille fois mieux qu'il fît figure, et fût employé comme un homme d'état dans la république des Provinces-Unies; ce qui ne sera jamais, je vous assure.

Comme je m'ouvre à vous sans aucune réserve, lorsque je pense que cette franchise peut vous être utile, je vais vous faire l'histoire de

ma vie, lorsque je fis mon entrée dans le monde : c'étoit environ à l'âge où vous êtes actuellement; de sorte que vous avez l'avantage sur moi de deux ou trois ans par rapport à cet article important. Je quittai l'université de Cambridge à dix-neuf ans ; j'étois un pédant dans toutes les formes. Quand je voulois briller, je citois Horace; quand je voulois railler, je répétois Martial; et quand je voulois passer pour un homme du bon ton, je parlois d'après Ovide. J'étois convaincu que personne n'avoit du bon sens que les anciens, que les auteurs classiques contenoient tout ce qu'il y a de nécessaire et d'utile aux hommes, et tout ce qui peut leur donner du relief; et j'aurois été plus enclin à porter la *toge virile* des Romains, que l'habillement vulgaire et abject des modernes. Avec ces belles notions, je fus premièrement à la Haye, où, avec l'assistance de plusieurs lettres de recommandation, je fus introduit dans les meilleures compagnies : je découvris bientôt que j'étois dans l'erreur par rapport aux préjugés que j'avois reçus à l'université. Heureusement j'avois un grand désir de plaire (c'est la marque d'un bon naturel, joint à une vanité qui n'est rien moins que blâmable), et je sentois que je n'avois que ce désir. Je résolus donc, s'il étoit possible, d'en acquérir aussi les moyens. J'étudiai attentivement et en détail la parure, l'air, les manières, le ton et le tour de la conversation de toutes les personnes à la

mode et qui avoient l'art de plaire plus généralement; je les imitois autant que je pouvois. Si j'entendois dire que quelque homme étoit reconnu pour être sur le bon ton, j'examinois avec attention son habillement, ses mouvemens, ses attitudes, et je me formois d'après lui. Quand j'entendois parler d'un autre, dont la conversation étoit agréable et engageante, j'écoutois avec attention la tournure de ses phrases. Je m'adressois, quoique de très-mauvaise grâce, à toutes les jolies femmes de distinction; je leur avouois mon embarras, mon air gauche, et je riois moi-même, en me recommandant à elles pour les prier d'avoir la générosité de me former. Par ce moyen et avec un désir passionné de plaire à tout le monde, je réussis à plaire à quelques-uns, et je puis vous assurer que la petite figure que j'ai faite dans le monde, est plutôt l'effet de ce désir de plaire universellement que de tout autre mérite intrinsèque, ou de quelques connoissances particulières que j'ai acquises. Ma passion de plaire étoit si forte, que je vous avoue franchement que je souhaitois d'être aimé de toutes les femmes que je voyois, et admiré de tous les hommes que je fréquentois. Sans cette passion, je n'aurois jamais été si attentif aux moyens; et j'avoue que je ne puis concevoir comment il est possible à un homme qui possède un bon naturel et du bon sens, d'être sans ce désir. Le bon naturel ne vous engage-t-il

pas à plaire à tous ceux avec qui vous conversez, de quelque rang et de quelque condition qu'ils soient ? Le bon sens et l'observation ne font-ils pas voir de quelle utilité infinie il est de plaire ? Oh ! mais on peut plaire par les bonnes qualités du cœur, et par celles de l'esprit orné de connoissances, sans cet air du beau monde, cette façon de se présenter, et ces manières qui ne jettent qu'une fausse lueur ? Je le nie. Un homme peut être estimé et respecté ; mais, sans ces qualités, je le défie de se faire aimer. De plus, à votre âge je n'aurois pas voulu me contenter seulement de plaire, je souhaitois de briller et de me distinguer dans le monde ; comme un homme galant et du bon ton, aussi bien que comme un homme d'affaires. Appelez, si vous voulez, ce désir *ambition* ou *vanité ;* c'étoit une émulation louable, qui ne faisoit tort à personne, et qui m'engageoit à développer mes talens. Elle est aussi la source de mille choses bonnes et justes.

Je parlois de vous l'autre jour à une personne de vos amis, qui a été souvent avec vous à Paris et en Italie. Parmi les questions innombrables que je lui fis à votre sujet, je l'entretins de votre façon de vous mettre (car j'avoue que c'étoit la seule chose dont je le croyois bon juge). Sur quoi il dit que vous aviez soin de vous mettre assez bien à Paris ; mais qu'en Italie vous vous mettiez si mal, qu'il vous railloit souvent à ce sujet, et

même qu'il déchiroit vos habits. A présent, il faut que je vous dise qu'à votre âge il est ridicule de n'être pas bien mis, comme il le seroit au mien de porter un plumet et des souliers à talons rouges. La parure est un de ces différens ingrédiens qui contribuent à l'art de plaire; elle plaît au moins aux yeux, surtout des femmes. Adressez-vous aux sens, si vous voulez plaire; éblouissez les yeux et flattez les oreilles; engagez les cœurs, soit que la raison soit pour vous, ou non : *suaviter in modo* est le grand secret. Quand vous voyez que vous êtes prévenu insensiblement en faveur de quelqu'un qui n'a qu'un mérite et des talens ordinaires, examinez et voyez ce qui a fait sur vous ces impressions; vous trouverez que c'est cette douceur, ces manières engageantes, cet air et cette façon, que je vous ai si souvent recommandés, et tirez de-là cette conclusion naturelle, que ce qui vous plaît dans les autres, leur plaira en vous. En effet, nous sommes tous composés des mêmes matériaux, quelques-uns plus fins, et d'autres plus grossiers; mais en général, le moyen le plus sûr de juger des autres, est de s'examiner et de s'analyser profondément. Je vous assisterai lorsque nous nous verrons, dans cette analyse, où chaque homme a besoin de quelque secours contre son amour-propre. Adieu.

LETTRE CCXXX.

Greenwich, ce 30 juin 1751.

MON CHER AMI,

Je vous prie de remettre l'incluse à notre ami l'abbé, c'est pour le féliciter du canonicat qu'il vient d'obtenir. Je suis réellement bien aise qu'il l'ait obtenu, et j'espère qu'il s'y engraissera comme le *chanoine de Boileau;* il est actuellement aussi maigre qu'un apôtre, ou un prophète. A propos, vous a-t-il jamais introduit chez la duchesse d'Aiguillon? S'il ne l'a pas fait, dites-lui de vous présenter; et s'il l'a fait, fréquentez sa maison, et faites-lui bien des complimens de ma part. Elle a, pour une femme, une sagacité surprenante, et des connoissances très-étendues; sa maison est le rendez-vous d'une société de beaux-esprits. C'est une satisfaction et une sorte de crédit d'être connu de ces messieurs-là, et cela met un jeune homme à la mode. *A propos de beaux-esprits*, avez-vous les *entrées* chez milady Sandwich? Tout âgée qu'elle étoit, la dernière fois que je la vis, elle avoit plus d'esprit et de jugement qu'aucune femme que j'aie jamais connue de ma vie. Si vous ne l'avez pas connue, j'espère que la duchesse d'Aiguillon ou milady Hervey peuvent vous introduire, et le feront volontiers. Je puis vous assurer que sa conversation mérite qu'on la

cultive, tant par rapport à elle-même qu'aux beaux-esprits et aux savans qui fréquentent sa maison. Il y a toujours quelque chose à apprendre dans de pareilles compagnies, en même tems qu'elles ornent les manières. La conversation tourne sur quelque chose au-dessus de la bagatelle; sur quelque point de littérature, de critique et d'histoire, ou sur d'autres questions que l'on discute avec esprit et politesse. Je dois cette justice aux personnes d'érudition en France, qu'elles ne sont pas des ours comme les nôtres. Elles se montrent sous les dehors flatteurs que donne l'éducation.

Notre abbé m'écrit que vous avez été à Compiègne, j'en suis charmé ; il faut que d'autres Cours vous forment pour celle de votre patrie. Il me dit aussi que vous avez cessé d'aller au manége, je n'ai aucun reproche à vous faire là-dessus. Cet exercice prend beaucoup de tems dans la matinée ; et si vous êtes bien à cheval et dans une assiette ferme et aisée, c'est assez pour vous, les tournois et les jeux de bagues n'étant plus à la mode. Je suppose que vous avez été à la chasse à Compiègne : j'ai entendu dire que la chasse du roi est un beau coup-d'œil. Les Français chassent en gentilshommes, et les Anglais comme des piqueurs et des rustres : les pauvres bêtes sont ici poursuivies et harassées par des animaux bien plus forts qu'elles ; et le *vrai Breton, chasseur au renard*, est sans doute une espèce particulière de ce pays, qu'aucune autre partie de l'univers ne produit.

J'espère que vous emploierez le tems que vous ne montez plus à cheval, à des objets plus utiles que profonds ; car je puis vous assurer qu'il y a bien de la différence entre les uns et les autres. Je voudrois que vous ne donnassiez pas plus d'une heure au grec, plutôt pour ne pas oublier ce que vous en savez, que pour augmenter vos connoissances dans cette langue morte. Par le grec, j'entends les livres utiles, tels que Démosthène, Thucydide, etc., et non les poëtes, qui vous sont assez familiers. Il n'est pas possible que vous oubliez le latin. Tout ce qui vous reste de tems pour la lecture, je vous prie de l'employer à ce qui a rapport à votre état futur, comme l'histoire moderne dans les langues vivantes, les livres de mémoires, d'anecdoctes, de lettres, de négociations, etc. Tâchez aussi d'être bien instruit de l'état présent de toutes les Cours de l'Europe, d'être informé des caractères des rois, des princes, de leurs femmes, de leurs ministres et de leurs maîtresses, de leurs différentes vues, de leurs liaisons, de leurs intérêts, de l'état de leurs finances, de leurs forces militaires, de leur trafic, de leurs manufactures et de leur commerce : ce sont-là les connoissances qui vous sont utiles et nécessaires, et réellement les plus avantageuses à un gentilhomme. Mais, avec tout cela, souvenez-vous que les livres des vivans sont bien plus utiles que ceux des morts, et ne perdez pas votre tems avec les derniers, quand vous

pouvez l'employer avec les premiers ; car les livres doivent à présent faire votre amusement, et non pas une étude sérieuse. J'aimerois mieux que vous fussiez passionnément épris d'une coquette de distinction ; qui danseroit avec vous et se chargeroit de vous rendre souple et poli, que si vous saviez par cœur Platon et Aristote. Une heure à Versailles, à Compiègne ou à St.-Cloud vous sera à présent plus avantageuse que trois heures dans votre cabinet avec les meilleurs livres qui aient jamais été écrits.

J'ai appris que la dispute entre la Cour et le clergé est accommodée à l'amiable ; les deux parties se sont relâchées sur quelque point. Le roi craignoit d'exposer son ame, et le clergé ses revenus. Ces messieurs sont fort habiles à faire servir les vices et les foiblesses des laïques à leurs vues intéressées. J'espère que vous avez lu et que vous êtes bien informé de tout ce qui a rapport à cette affaire ; c'est une question très-importante et qui intéresse particulièrement tout le clergé de l'Europe. Si vous étiez bien convaincu que leurs dîmes sont une institution divine, et leur propriété celle de Dieu lui-même, à laquelle aucune puissance de la terre n'a droit de toucher ; lisez *frà Paolo de beneficiis*, c'est un livre court et excellent. Ce fut pour ce traité et quelques autres contre la Cour de Rome, qu'il reçut un coup de poignard ; ce qui lui fit dire ensuite, en voyant un livre

anonyme écrit contre lui par ordre du pape, *conosco bene lo stilo romano.*

J'imagine que le parlement de Paris et les états du Languedoc n'acquiesceront pas facilement aux édits du roi; ils ont de leur côté la justice et la raison, et presque rien à craindre. Ces questions politiques et relatives à la constitution de la monarchie française, méritent bien votre attention et vos recherches, j'espère que vous en êtes parfaitement instruit. Vous ferez bien de recueillir et de garder toutes les pièces qu'on a écrites à ce sujet.

J'espère au moins que vos dames vous ont remercié, si elles ne vous ont pas payé les moires : je les envoyai, il y a quelque tems, par un courrier à Paris, au lieu de vous les envoyer, comme je vous avois dit, à madame Morel à Calais. En sont-elles contentes, et vous en aiment-elles mieux pour les leur avoir procurées ? *La petite Blot devroit au moins payer de sa personne.* Quant à madame de Polignac, je pense que vous la dispenserez volontiers de payer de la sorte.

Avant que vous reveniez en Angleterre, je vous prie d'aller encore à Orli pour deux ou trois jours, comme aussi à St.-Cloud, afin de vous y assurer une bonne réception à votre retour. Priez aussi le marquis de Matignon de vous honorer de ses ordres et de vous charger de ses lettres ou de ses paquets pour milord Bolingbroke. Adieu. Continuez et prospérez.

LETTRE CCXXXI.

Greenwich, ce 1 juillet 1751.

MON CHER AMI,

La dernière poste m'apporta votre lettre du 3 juillet N. S. Je suis bien aise que vous êtes si bien avec le colonel Yorke, et qu'il vous confie ses correspondances secrètes. Je crois que la réserve de milord Albemarle doit être plutôt attribuée à son secrétaire qu'à lui-même, car vous semblez être beaucoup en faveur avec lui; et peut-être aussi qu'il n'a aucunes lettres bien secrètes à communiquer. Cependant ayez soin de ne faire paroître aucun mécontentement que ce soit à ce sujet: témoignez au colonel Yorke votre reconnoissance pour ce qu'il vous communique; mais que ni milord Albemarle, ni aucun de ceux qui le servent, n'aperçoivent la moindre froideur de votre part de ce qu'ils ne vous communiquent rien: il est souvent très-nécessaire de ne pas manifester ce que l'on sent. Faites votre cour et tâchez d'être lié, autant que vous pouvez, avec le colonel Yorke; il peut vous être très-utile dans la suite. Quand vous prendrez congé de lui, non-seulement offrez-lui d'apporter ses lettres ou ses paquets pour plus de sûreté, mais demandez-lui, comme une faveur, de porter ses lettres au chancelier son père.

Quant à votre retour ici, j'avoue que je suis de plus en plus impatient, et souhaite que vous anticipiez votre voyage de quelques jours. Je vous prie donc, au lieu du 25 du mois prochain, que j'avois fixé pour le jour de votre départ de Paris, de quitter cette capitale le vendredi 20 d'août. D'après cet arrangement, vous serez à Calais le dimanche suivant, et probablement à Douvres en moins de vingt-quatre heures après. Si vous y arrivez le matin, vous pourrez ce jour-là prendre une chaise de poste jusqu'à Sittingborne; mais si vous n'y arrivez que le soir, vous n'irez pas plus loin que Canterbury, où vous serez mieux logé qu'à Douvres. Je ne veux pas que vous voyagiez pendant la nuit, ni que vous vous fatiguiez, ou vous vous échauffiez, en faisant quatre-vingt milles après que vous serez débarqué. Vous viendrez directement à Blackeath, où je serai prêt à vous recevoir: c'est sur la route de Douvres à Londres, et nous irons en ville ensemble, après que vous vous serez reposé un jour ou deux. Mais, malgré ces précautions, si vous aviez des raisons particulières pour quitter Paris, deux ou trois jours plus tôt ou plus tard que je ne le désire, vous en êtes le maître. Faites tous vos arrangemens à Paris pour environ six semaines au plus que vous resterez en Angleterre.

Je reçus l'autre jour une lettre de milord Huntingdon, dont la moitié au moins ne contenoit que des éloges sur votre compte;

j'étois bien aise qu'ils vinssent d'une si bonne main. Cultivez son amitié ; elle vous fera honneur et vous donnera du crédit. Les liaisons dans un gouvernement parlementaire, tel que le nôtre, sont de grande utilité.

Je vous envoie ci-inclus le prix particulier de chaque pièce de moire, quoique je pense que vous ne recevrez pas un shelling pour ces étoffes ; néanmoins si quelqu'une de vos dames s'avisoit de vous payer, gardez l'argent et déduisez cette somme sur l'argent que vous devez tirer du chevalier Lambert.

Je suis fâché d'apprendre que milady Hervey est indisposée : l'air de Paris ne lui est pas favorable ; elle jouissoit ici d'une bonne santé. Souvenez-vous, quand vous serez avec moi, de ne pas faire mention de cette dame, excepté quand nous serons seuls, pour les raisons que je vous dirai ; mais cela est entre vous et moi, et j'ose dire que vous ne lui communiquerez, ni à quelqu'autre personne que ce soit, ce que je vous confie.

Si la vieille Kurzay va à la vallée de Josaphat, ce n'est pas ma faute ; cela mettra plus à son aise notre amie madame de Montconseil, qui, je crois, l'entretient, et il ne faut pas peu de chose pour la satisfaire à tous égards.

Souvenez-vous d'apporter à votre mère quelques petits présens ; il n'est pas nécessaire qu'ils soient de grand prix, mais seulement comme des témoignages de votre affection et de votre devoir pour celle qui a toujours eu

pour vous une affection maternelle. Vous pouvez apporter à milady Chesterfield une petite tabatière de *Martin*, d'environ cinq louis; vous n'avez pas besoin d'apporter d'autres présens ; entre vous et moi, les petits présens ne sont pas nécessaires pour entretenir l'amitié.

Depuis que je vous ai écrit ce qui précède, j'ai parlé de vous plus au long à milord Albemarle. Il m'a dit qu'il pouvoit, avec vérité, vous louer sur tout, excepté sur un article, dont lui et plusieurs autres vous ont raillé. Je le priai de me dire sur quoi; il rioit et me dit que c'étoit au sujet de votre parure, que vous négligez extrêmement. Quoiqu'il rit, je vous assure que ce n'étoit pas un sujet de badinage pour vous; et vous serez peut-être surpris, si j'assure sur ma parole que la parure est à présent un objet plus important pour vous, que tout le grec que vous savez pour trente ans à venir. Souvenez-vous que le monde doit actuellement vous occuper, et que vous devez adopter ses coutumes et ses manières, quelles qu'elles soient. Vous faites affront à toutes les femmes que vous fréquentez, en négligeant de vous bien mettre, parce que cela suppose que vous ne croyez pas digne de votre attention ce que toute autre personne observe. Les femmes aiment la parure, et vous ne leur plairez jamais, si vous ne vous habillez pas dans le dernier goût ; et si vous ne plaisez pas aux femmes, vous ne plairez

pas à la moitié des hommes. Ce sont elles qui mettent un jeune homme à la mode : même avec les hommes, il faut qu'un jeune homme ait un certain fonds de coquetterie, qui doit lui faire essayer tous les moyens de plaire, autant qu'une coquette peut le faire. Tout vieux que je suis, et quoique les femmes soient fort éloignées de mes pensées, il s'en faut de beaucoup que je néglige de m'habiller dans le bon goût : et pourquoi ? Pour me conformer à la coutume, et par décence pour les hommes, qui s'attendent à cette sorte de complaisance. Je ne porte pas, à la vérité, un plumet, ni des talons rouges, cela siéroit fort peu à mon âge : mais j'ai soin d'avoir mes habits bien faits, ma perruque bien accommodée, mon linge et ma personne extrêmement propres. Je donne même à mes laquais quarante schellings d'extraordinaire pour se tenir propres et décens. Votre figure, qui n'est pas fort majestueuse ni fort intéressante par rapport à la taille, exige plus d'attention pour la parer. Comme vous ne pouvez avoir l'air imposant, vous devez être gentil, aimable, bien mis : pas la moindre négligence, ni aucun manque de soin.

Je crois que M. Hayes pense que vous l'avez négligé depuis que vous fréquentez d'autres compagnies. Je ne vous blâme pas de ce que vous ne fréquentez plus sa maison aussi souvent qu'avant que vous fussiez introduit dans tant d'autres, où vous trouvez

plus d'amusement et d'instruction : au contraire, je trouve que vous avez raison. Néanmoins, comme il a été toujours extrêmement civil à votre égard, soyez de même vis-à-vis de lui, et que la manière supplée à la réalité. Voyez-le, dînez avec lui avant de partir, et priez-le de vous honorer de ses ordres pour l'Angleterre.

Votre cachet triangulaire est fini. Je l'ai donné à un gentilhomme anglais, qui part dans une semaine pour Paris, et qui le remettra pour vous au chevalier Lambert.

Je ne puis finir cette lettre, sans vous recommander de tâcher d'embellir votre caractère et de briller autant que vous pouvez. Si vous négligez l'extérieur, je puis vous assurer que vos qualités solides sont tout-à-fait inutiles : telle est même la façon de penser de presque tout le monde, qu'il tourne en ridicule les talens estimables, s'ils ne sont accompagnés d'agrémens plus séduisans. La simplicité dans les habits et dans les manières n'est pas du goût des gens du bel air : il faut de la dorure et de la broderie. Si l'on parle ou écrit sensément, sans un certain tour et sans élégance, on aura peine à persuader; et la meilleure figure du monde, sans air et sans grâces, n'a aucun effet. Quelques pédans vous ont dit que le bon sens et l'érudition tiennent lieu d'ornemens; et afin de soutenir cette assertion, ils citent le proverbe vulgaire : *Que le bon vin n'a pas besoin de bouchon.* Mais le peu

d'expérience que vous avez du monde doit vous avoir convaincu du contraire. Tous ces agrémens sont actuellement dans votre pouvoir; ne pensez qu'à cela.

J'espère que vous allez à la foire St.-Laurent, qui est commencée; il vaut mieux que vous y alliez avec votre maîtresse, que de rester à la maison et d'y lire Euclyde avec votre maître de géométrie.

Adieu. Divertissez-vous; il n'y a rien de tel.

LETTRE CCXXXII.

Greenwich, ce 15 juillet 1751.

Mon cher ami,

Comme cette lettre est vraisemblablement la dernière que je vous écrirai avant que j'aie le plaisir de vous voir ici, il est à propos que vous vous prépariez pour notre entrevue et pour le tems que nous devons passer ensemble. Avant que les rois et les princes aient une entrevue, les ministres de part et d'autre ajustent les points importans de la préséance, du fauteuil, de la main droite et de la gauche, etc., de sorte qu'ils savent d'avance ce qui doit se passer, parce qu'ils sont communément jaloux et se défient toujours l'un de l'autre. Nous nous verrons avec une étiquette différente : nous n'avons pas besoin de préliminaires ; vous connoissez ma tendresse, je

connois votre affection. Mon objet est donc de vous rendre le peu de tems que vous resterez avec moi, aussi utile qu'il est en mon pouvoir; et le vôtre est, j'espère, de coopérer avec moi. Je ne suis pas sûr si, en vous rendant tous vos momens utiles, je vous les rendrai agréables. Je ne vous appliquerai ni émétique, ni cantharides, parce que je suis sûr que vous n'en avez pas besoin; mais pour vous changer en mieux, vous devez vous attendre à recevoir beaucoup d'avis de ma part, et je puis vous dire que j'ai bien des secrets que je ne communiquerai à personne qu'à vous. Pour parler sans métaphore, je tâcherai d'aider votre jeunesse de toute l'expérience que j'ai acquise pendant cinquante-sept ans. Vous devez donc vous attendre à des réprimandes fréquentes : il sera quelquefois nécessaire de vous censurer et de vous corriger; mais alors je vous promets que je le ferai d'une manière polie, tendre et secrètement, de sorte que vous ne serez pas déconcerté en compagnie, ni de mauvaise humeur lorsque nous serons seuls. Je ne m'attends pas qu'à dix-neuf ans vous ayez la connoissance du monde, ces manières, cette dextérité que peu de gens ont à vingt-neuf; mais je tâcherai de vous les donner, et je suis sûr que vous tâcherez de les acquérir, autant que votre jeunesse, mon expérience et le tems que nous passerons ensemble le permettront. Vous avez peut-être plusieurs défauts (et qui n'en

a pas à votre âge ?) mais dont très-peu de personnes vous parleront, et quelques-uns qu'il n'appartient qu'à moi de vous exposer. Vous en avez probablement d'autres, que des yeux moins intéressés et moins vigilans que les miens ne découvrent pas ; vous les verrez exposés par celui qui ne les découvre avec une pénétration particulière que par la tendresse qu'il a pour vous. Le moindre défaut dans les manières, dans le langage, le mauvais goût dans la parure et le moindre embarras dans le maintien, n'échapperont pas à mon œil observateur, et ne passeront pas sans une correction amicale. Les deux amis les plus intimes du monde peuvent s'avouer librement leurs fautes et même leurs crimes : mais peut-être qu'ils ne se communiqueront pas leurs petites foiblesses, l'aveuglement de leur amour-propre et leurs airs empruntés ; il faut une intimité telle qu'il y a entre nous, pour autoriser cette liberté sans réserve. Par exemple, j'avois un ami respectable avec qui j'étois assez lié pour lui dire ses fautes ; il en avoit peu. Je lui en parlai, il le prit de bonne part et se corrigea : mais il avoit quelques foiblesses dont je ne pouvois jamais lui parler directement, et il les apercevoit à peine ; de sorte qu'il ne pouvoit entendre à demi-mot mes pensées à cet égard. Il avoit un long col décharné d'environ une aune ; cependant comme les bourses étoient à la mode, il vouloit porter une perruque à bourse, et il la

portoit effectivement, mais jamais derrière, car à chaque mouvement de tête sa bourse venoit flotter devant, sur l'une ou l'autre épaule. Il se mit aussi dans la tête de danser des menuets quand l'occasion se présentoit, pour imiter d'autres personnes; mais il s'en acquittoit non-seulement mal, mais de si mauvaise grâce, à cause de sa maigreur excessive, de sa maladresse et de sa physionomie, que, quand il eût dansé aussi bien que Marcel, il ne pût le faire sans s'exposer au ridicule. Je lui fis entendre cela, autant que notre amitié me le permettoit, mais inutilement. Si je lui avois parlé franchement, afin de le guérir de ces fantaisies, j'aurois usurpé l'autorité de père, et Dieu merci je ne l'étois pas. Comme les pères en agissent familièrement avec leurs enfans, c'est rarement un grand malheur d'avoir perdu le sien; et si l'on considère la conduite de la plupart des fils, c'est aussi rarement un malheur de ne point en avoir. Je crois que vous et moi sommes une exception à cette règle, car je suis persuadé que ni vous, ni moi, ne souhaiterions d'avoir d'autres parens, si cela étoit en notre pouvoir. J'espère que non-seulement vous serez ma consolation, mais aussi le plaisir de mon âge avancé, et je suis sûr que je serai le support, l'ami et le guide de votre jeunesse. Fiez-vous-en à moi sans réserve; je vous conseillerai sans intérêt particulier et sans envie secrète. M. Harte en fera de même; mais il y a bien des petites

choses (qu'il est à propos que vous sachiez, et dont il est nécessaire que vous vous corrigiez) que son amitié ne lui permet pas de vous représenter avec autant de liberté que moi. Peut-être aussi qu'ayant moins vécu dans le grand monde, je suis meilleur juge que lui sur certains défauts.

Le principal sujet de notre conversation sera non-seulement la pureté, mais aussi l'élégance de la langue anglaise, et je pense que vous êtes en défaut à cet égard. Nous parlerons aussi de la constitution de ce pays, que vous connoissez moins, je m'imagine, que celle d'aucun état de l'Europe. Les manières, les attentions, la façon de vous présenter et de vous énoncer seront aussi les sujets fréquens de nos séances; et tout ce que je sais de cet art important et nécessaire, l'art de plaire, je vous le communiquerai sans réserve. L'habillement aussi, qui, sur le pied où sont les choses, exige quelque attention, comme je pourrois le prouver logiquement, n'échappera pas à nos remarques. Ainsi mes leçons seront plus variées, et à quelques égards plus utiles que celles du professeur Mascow : c'est pourquoi je vous dis que j'espère être payé de retour; mais comme peut-être vous n'êtes pas porté à payer argent comptant, et qu'il ne me conviendroit pas de l'accepter, je composerai pour le paiement; je ne vous demanderai que de l'attention et de la pratique.

Je vous prie de vous souvenir de prendre

congé de vos amis, de vos connoissances et de vos maîtresses, si vous en avez à Paris; de façon que les uns et les autres souhaitent et même désirent impatiemment de vous revoir. Assurez-les que vous n'êtes pas moins empressé de retourner, de sorte qu'ils pensent que vous parlez sérieusement, c'est-à-dire, que vous êtes pénétré et attendri. Tout le monde dit à-peu-près les mêmes choses, ce n'est que la manière qui fait la différence, et c'est là l'essentiel. Evitez cependant, autant que vous pourrez, de vous charger de commissions à votre retour d'ici à Paris. Je sais par expérience qu'elles sont fort incommodes, communément coûteuses, et qu'on les fait rarement de manière à contenter les personnes mêmes qui les donnent. Vous ne pouvez refuser d'obliger quelques personnes; mais il y a quantité de petites commissions, dont vous devez éviter de vous charger; dites seulement que vous devez retourner à Paris par la Flandre et visiter les villes du Pays-Bas; ce que j'ai dessein que vous fassiez, et que vous restiez une semaine ou dix jours à Bruxelles.

Adieu. Bon voyage, si c'est là ma dernière: autrement je répéterai ce que je vous souhaite constamment.

LETTRE CCXXXIII.

Londres, ce 19 déc. 1751.

MON CHER AMI,

Vous êtes entré dans une carrière, où j'espère que vous ferez un jour figure. L'usage fait beaucoup, mais il y faut joindre le soin et l'attention. La première chose, en écrivant des lettres d'affaires, exige beaucoup de clarté : chaque phrase doit être claire, sans ambiguïté : de sorte que le plus sot des hommes ne puisse s'y méprendre, ni être obligé de la lire deux fois pour l'entendre. Cette clarté nécessaire suppose un style correct et même élégant. Des figures, des antithèses, des épigrammes, etc., seroient aussi déplacées qu'absurdes dans ces sortes de lettres, quoiqu'elles soient quelquefois, si l'on sait les amener à propos, agréables dans les lettres familières sur des sujets ordinaires. Les affaires demandent une élégante simplicité, qui marque de l'exactitude sans travail. Il faut que les affaires soient bien détaillées, mais sans affectation et moins encore sans négligence. Que votre première attention soit de viser à la clarté : lisez chaque phrase après que vous l'aurez écrite, pour examiner, s'il est possible, si personne ne peut se tromper au véritable sens.

Nos pronoms et nos relatifs anglais occasionnent souvent de l'obscurité et de l'ambi-

guité; observez-les avec beaucoup d'attention et ayez soin de remarquer à quoi ils se rapportent *.

Les affaires ne dispensent pas, comme peut-être vous le souhaiteriez, de s'exprimer avec politesse; mais elles exigent au contraire très-fort des expressions polies, comme, par exemple : *J'ai l'honneur d'informer votre grandeur, permettez-moi de vous assurer, me seroit-il permis d'exposer mon sentiment*, etc. Car les ministres, dans les Cours étrangères, qui écrivent aux ministres d'Etat de leur pays, écrivent à leurs supérieurs, peut-être à leurs protecteurs, ou au moins à ceux qui se regardent comme tels.

* Par exemple : « M. Johnson acquainted me, that he » had seen M. Smith, who had promised him to speak to » M. Clarke, to return him (M. Johnson) those papers, » which he (M. Smith) had left some time ago with him » (M. Clarke :) It is better to repeat a name, though » unnecessarily, ten times, than to have the person » mistaken once. *Who*, you know, is singly relative to » persons, and cannot be applied tho things. *Which* » and *that*, are chiefly relative to things, but not absolutely » exclusive of persons; for one may say : the man *that* » robbed or killed such-a-one; but it is much better to say: » the man *who* robbed or killed. One never says : the man » or woman *which*. *Which* and *that*, though chiefly relative » to things; cannot be always used indifferently as to » things; and the *Euphonia* must sometimes; determine » their place. For instance, the letter *which* I received from » you, *which* you referred to in your last, *which* came by » lord Albemarl'es messenger, and *which* I showed to » such-a-one : I would change it thus : the letter *that* I » received from you, which you referred to in your last, » *that* came by lord Albemarle's messenger, and *which* I » showed to such-a-one. »

Les lettres d'affaires, non-seulement admettent des *grâces*, mais même elles y sont placées à propos. Alors il faut qu'elles soient répandues avec discrétion et jugement, et qu'elles conviennent exactement à l'endroit où on les place; mais comme c'est là le dernier degré de perfection dans les lettres d'affaires, je ne vous conseille pas d'essayer ces ornemens, jusqu'à ce que vous en ayez posé les premiers principes.

Les lettres du cardinal d'Ossat sont de véritables lettres d'affaires; celles de M. d'Avaux sont excellentes; le style du chevalier Temple est très-agréable, mais peut-être affecté. Evitez avec soin toute citation grecque et latine; n'affectez pas de citer les vertueux Lacédémoniens, les polis Athéniens et les braves Romains. Laissez cet étalage d'érudition à de pauvres pédans. Point de fleurs de rhétorique; point de déclamation. Je vous le répète encore, il y a une élégante simplicité et une dignité de style absolument nécessaires dans les lettres d'affaires; faites-y une grande attention. Que vos périodes soient harmonieuses, sans être travaillées; qu'elles ne soient pas trop longues, car cela occasionne toujours de l'obscurité. Je ne ferois pas mention de l'orthographe, si vous n'étiez pas souvent en défaut à ce sujet; ce qui vous exposera au ridicule, vu que personne ne doit manquer sur ce point. Je souhaiterois aussi que votre écriture fût plus belle; et je ne puis

concevoir pourquoi vous n'écrivez pas mieux, puisque tout homme peut écrire aussi bien que bon lui semble. Vous ne devez pas négliger la propreté en pliant vos lettres, de les bien cacheter et de bien adresser vos paquets, quoique je puisse avancer que vous pensez que la chose n'en vaut pas la peine. Il y a quelque chose dans l'extérieur même d'un paquet, qui peut plaire ou déplaire; par conséquent cela mérite attention.

Vous dites que votre tems est très-bien employé, et vous avez raison; mais vous n'en êtes encore qu'à la première ébauche, à la surface des affaires, qu'il est nécessaire de connoître d'abord; cela applanit le chemin pour un homme d'esprit, et intelligent. Les affaires n'exigent pas des talens supérieurs, comme bien des gens se l'imaginent. De la méthode, de l'activité et de la discrétion feront plus dans le monde, accompagnées d'un gros bon sens, que le génie dénué de ces qualités. *Par negotiis, neque suprà*, c'est le véritable caractère d'un homme d'affaires; mais cela suppose beaucoup d'attention, point d'absence d'esprit et une attention qui se porte facilement d'un objet à l'autre, sans être absorbée par aucun.

Soyez sur vos gardes contre la pédanterie et l'affectation de paroître affairé, défaut assez ordinaire aux jeunes gens. Ils paroissent pensifs, se plaignent du poids des affaires, font les mystérieux et font parade d'être initiés

dans des secrets qu'ils ne connoissent pas. Au contraire, ne parlez jamais d'affaires qu'à ceux avec qui vous devez les discuter; et apprenez à paroître de loisir et sans occupation, lorsque vous êtes le plus affairé. Sur-tout le *volto sciolto*, avec les *pensieri stretti*, sont ce qu'il y a de plus nécessaire. Adieu.

LETTRE CCXXXIV.

Londres, ce 30 *déc.* 1751.

MON CHER AMI,

Les parlemens de France sont des Cours de justice, comme les nôtres de *Westminster*. Ils suivoient anciennement la cour et administroient la justice en présence du roi. Philippe-le-Bel fut le premier roi qui fixa le parlement à Paris, par un édit rendu en 1302. Il consistoit alors en une seule chambre, qui s'appeloit *la chambre des prelats*. La plupart des membres étoient ecclésiastiques ; mais la multiplicité des affaires fit créer plusieurs autres chambres : il y en a à présent sept.

La grand'chambre est la Cour suprême de justice, à laquelle on appelle de toutes les autres.

Les cinq chambres des enquêtes sont comme nos Cours des *plaids communs* et de l'*échiquier*.

La Tournelle est une Cour de justice pour les cas criminels, telle que notre *old bailey* et le *banc du roi*.

Il y a douze parlemens en France, Paris, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, Dijon, Rouen, Aix en Provence, Rennes en Bretagne, Pau en Navarre, Metz, Dôle en Franche-Comté, Douai.

Il y a trois conseils souverains, qu'on peut aussi appeler parlemens : ce sont ceux de Perpignan, Arras et Colmar.

Si vous désirez d'autres particularités sur les parlemens de France, lisez *Bernard de la Rochefavin, des parlemens de France*, et d'autres auteurs qui ont traité ce sujet d'après les principes de la constitution politique de la monarchie. Mais ce qui vaut encore mieux, conversez sur ce sujet avec des gens instruits et de bon sens ; ils vous informeront des occupations particulières des différentes chambres, des affaires de leurs membres respectifs, comme les présidens à mortier, (ces derniers sont ainsi appelés à cause de leurs bonnets de velours garnis en or), les maîtres des requêtes, les greffiers, le procureur-général, les avocats-généraux, les conseillers, etc.

Le grand point qui fait naître les contestations est le pouvoir que s'attribue le parlement de Paris dans les affaires d'état, et que la couronne lui dispute. Il prétend remplacer les états-généraux, quand ils avoient coutume de s'assembler. (Je pense que la dernière fois arriva pendant le règne de Louis XIII, en l'an 1615). La couronne rejette ces prétentions, et ne veut regarder les parlemens que

comme des Cours de justice. Mézeray semble être du côté du parlement, dans cette question qui mérite bien vos recherches. Quoi qu'il en soit, le parlement de Paris est certainement un corps très-respectable et très-respecté dans tout le royaume. Les édits de la couronne, sur-tout ceux pour lever des taxes sur les sujets, doivent être enregistrés au parlement; je ne dis pas afin qu'ils aient leur effet, car le roi se charge de ce soin, mais pour sauver les apparences, se procurer le consentement de la nation, et prévenir les murmures. Le roi, tout absolu qu'il est, n'aime pas cette opposition et ces vigoureuses remontrances que font les parlemens. Plusieurs de ces pièces détachées méritent d'être recueillies. Je me souviens d'une remontrance du parlement de Douai, il y a un an ou deux, au sujet du vingtième, si je ne me trompe: c'étoit, selon moi, une des plus belles et des plus éloquentes compositions que j'eusse jamais lues. Ils s'avouoient eux-mêmes esclaves, et faisoient voir leurs chaînes; mais ils supplioient sa majesté de les rendre plus légères et moins dures.

Les états de la *France* étoient les assemblées générales des trois états ou ordres du royaume; le clergé, la noblesse et le tiers-état, c'est-à-dire, le peuple. Le roi les assembloit dans les affaires les plus importantes de l'état; ils étoient comme nos Pairs, nos communes et notre clergé dans le parlement. Notre parle-

ment constitue nos états, et les parlemens de *France* ne sont que des Cours de justice.

La noblesse consistoit en toutes les personnes de naissance, gens d'épée ou de robe, excepté ceux qui étoient choisis par le tiers-état, comme leurs députés aux états-généraux; ce qui arrivoit quelquefois. Le tiers-état étoit exactement notre chambre des communes, c'est-à-dire, le peuple, représenté par des députés de son choix. Ceux qui avoient les places les plus considérables dans la robe, assistoient à ces assemblées comme commissaires de la couronne. Les états s'assemblèrent, pour la première fois, sous le règne de Pharamond, en 424, lorsqu'ils confirmèrent la loi salique *. Depuis ce tems, ils se sont assemblés fréquemment dans des occasions importantes; comme pour déclarer la guerre et faire la paix, pour réformer les abus, etc.; en d'autres tems aux couronnemens et aux mariages des rois, etc. François Ier les assembla en 1526 pour annuller le fameux traité de Madrid, qu'il avoit signé et juré d'observer pendant sa captivité.

Ils donnèrent ombrage aux rois et à leurs ministres, et on les assembla rarement, à proportion que le pouvoir de la couronne augmenta, et ils n'ont jamais reparu depuis l'an 1625. Richelieu vint, enchaîna la nation;

* Lord Chesterfield tombe ici dans une erreur grossière; les états-généraux ne remontent qu'au règne de Philippe-le-Bel, qui commença à gouverner l'an 1286.

Mazarin et Louis XIV appesantirent ses fers.

Il y a encore dans quelques provinces de *France*, qu'on appelle *pays d'états*, des assemblées, qui sont une ébauche des grands états, comme en Languedoc et en Bretagne. Ils s'assemblent, ils parlent, ils murmurent, et à la fin se soumettent à ce que le roi ordonne.

Indépendamment de l'utilité réelle de ces connoissances pour un homme d'affaires, il est honteux à qui que ce soit de les ignorer, sur-tout après avoir resté long-tems dans le pays.

LETTRE CCXXXV.

Londres, *ce* 2 *janv.* 1752.

MON CHER AMI,

La paresse d'esprit ou l'inattention ne sont pas moins ennemies du savoir que l'incapacité; car quelle différence y a-t-il entre un homme qui ne veut pas, ou celui qui ne peut pas s'instruire? Le premier est très-blâmable, et le dernier n'inspire que de la pitié. Néanmoins, combien de personnes y a-t-il qui sont capables de s'instruire, et qui, par paresse, par inattention, ou par manque de curiosité et d'émulation, ne veulent pas même savoir ce qui se présente devant celles, bien moins se donner la peine d'acquérir des connoissances utiles?

Nos jeunes voyageurs anglais se font géné-

ralement remarquer par leur négligence à se procurer toutes les connoissances utiles qu'ils devroient acquérir dans les pays étrangers, puisqu'ils voyagent dans ce dessein. Cependant à cet âge, les connoissances les plus utiles sont les plus faciles à acquérir; la conversation est le meilleur livre où l'on peut les puiser. A présent que vous avez passé l'étude sèche des grammaires, il ne s'agit que d'en tirer parti pour semer des fleurs dans la conversation. Combien de nos jeunes gens ont séjourné un an à Rome et aussi long-tems à Paris, sans connoître l'institution et les lois du conclave et du parlement, faute de s'en être informés aux premières personnes qu'ils rencontrèrent dans ces villes, et qui auroient pu au moins leur donner des notions générales à ce sujet !

J'espère que vous serez plus sage et que vous ne perdrez aucune occasion (car elles se présentent à toutes les heures du jour) de vous informer de la politique, de la constitution du royaume et du gouvernement de la France. Par exemple, quand vous entendez faire mention du chancelier et du garde-des-sceaux, ne vous est-il pas facile de demander, et aux autres de vous dire, quelle est la nature, le pouvoir, l'objet et quels sont les émolumens de ces deux emplois, quand ils sont réunis, comme cela arrive souvent, ou séparés, comme ils le sont aujourd'hui?

Quand vous entendez parler d'un gouver-

neur, d'un lieutenant du roi, d'un commandant, ou d'un intendant de province, n'est-il pas naturel, n'est-il pas à propos et nécessaire, pour un étranger, de s'informer de leurs droits et priviléges respectifs? Et cependant j'ose dire qu'il y a peu d'Anglais qui sachent la différence entre le département civil de l'intendant, et l'autorité militaire des autres.

Quand vous entendez parler tous les jours du vingtième, qui fait cinq par cent, informez-vous si c'est une taxe sur les terres, sur l'argent, sur les marchandises, ou sur tous les trois; comment on lève cet impôt et ce qu'il rapporte.

Quand vous trouverez dans des livres une allusion à des lois et à des coutumes particulières, remontez jusqu'à leur source. Pour vous en donner deux exemples, vous trouverez dans quelques comédies françaises, *cri* ou *clameur de haro;* demandez ce que cela signifie : on vous dira que c'est un terme de loi de Normandie, qui signifie *citer, arrêter,* ou obliger quelqu'un de paroître dans les Cours de justice pour des cas civils ou criminels. Ce mot vient de Raoul, duc de Normandie, prince renommé pour sa justice; de sorte que, lorsqu'on commettoit quelqu'injustice, on crioit d'abord : *Venez à Raoul, à Raoul;* et par corruption l'on dit à présent *Haro.* Un autre terme, c'est *le vol du chapon,* c'est-à-dire, un certain territoire contigu à la maison seigneuriale; c'est ce que nous appelons en anglais *demesnes :* il s'étend en France à

environ 1600 pieds autour de la maison ; ce qui suppose l'étendue du vol d'un chapon de la basse-cour. Ce petit district dépend de la maison, quoique le reste des terres soit divisé.

Je ne souhaite pas que vous soyez un avocat français, mais je voudrois que vous connussiez les principes généraux de leurs lois sur des sujets dont on parle tous les jours : par exemple, les lois sur les descentes ou héritages des terres, sont-elles toutes dévolues au fils aîné, ou sont-elles partagées également entre tous les enfans du défunt ? En Angleterre, toutes les terres, dont le père n'a pas disposé par testament, reviennent au fils aîné, excepté dans le comté de Kent, où il y a une coutume particulière, qu'on appelle *gavel-kind*, en vertu de laquelle, si le père meurt intestat, tous ses enfans partagent par égales portions. En Allemagne, comme vous savez, toutes les terres, qui ne sont pas fiefs, sont partagées également entre tous les enfans; ce qui ruine ces familles : mais tous les fiefs mâles de l'Empire reviennent, sans variation, à l'héritier mâle; ce qui soutient les familles. Je crois qu'en France les lois sur les héritages varient suivant les différentes provinces.

La nature des contrats de mariage mérite que vous vous en informiez. En Angleterre la pratique générale est que le mari s'empare de tous les biens de sa femme; c'est pour cela qu'il lui accorde, pendant sa vie, une certaine

somme pour ses habits et pour ses plaisirs, avec un douaire après sa mort. En France, il n'en est pas de même, particulièrement à Paris, où la communauté des biens est établie. Toute femme mariée à Paris, si vous en connoissez, peut vous informer de ces particularités.

Ces choses-là et d'autres du même genre, sont des objets utiles et raisonnables pour la curiosité d'un homme d'affaires et de bon sens. Si l'on ne les apprenoit que par des recherches laborieuses dans des livres *in-folio* et des manuscrits rongés des vers, je ne serois pas surpris qu'un jeune homme les ignorât; mais comme c'est le sujet fréquent de la conversation, et qu'on peut avec le moindre degré d'attention et de curiosité s'en instruire, il n'est pas pardonnable de les ignorer.

C'est pour cette raison que je vous ai indiqué l'*Etat de la France*, *l'Almanach royal* et vingt autres livres semblables. Approfondissez.

Combien de fois n'ai-je pas regretté avec raison des négligences de cette sorte dans ma jeunesse! Et combien de peine n'ai-je pas eu depuis pour apprendre plusieurs choses, que j'aurois alors pu apprendre facilement! Epargnez-vous à présent, je vous en prie, cette peine et le regret dans la suite. Faites plusieurs questions, et ne cessez pas de vous informer, jusqu'à ce que vous soyez bien instruit. Ces questions raisonnables, loin d'incommoder les personnes auxquelles vous les

demandez, et de leur paroître déplacées, sont, au contraire, un compliment tacite que vous faites à leur savoir; et l'on a meilleure opinion d'un jeune homme qui semble empressé de s'instruire.

Je suis bien aise que vous ayez vu à Versailles tout ce qui mérite d'être vu; fréquentez les Cours. Je conçois aisément les murmures des Français au sujet des feux d'artifice : ils pensent qu'ils ne sont pas assez beaux, et que ce manque d'éclat dégrade leur roi et la nation ; et réellement, si les choses étoient toujours comme elles doivent être, lorsque les rois donnent des fêtes, elles seroient toutes de la dernière magnificence.

Je vous remercie de la thèse de Sorbonne que vous avez dessein de m'envoyer, et je suis impatient de la recevoir. Je vous prie de la lire auparavant avec attention, et de vous informer ce que c'est que la Sorbonne, par qui elle a été fondée et à quel dessein.

Ne négligez pas la bonne compagnie, car ce n'est que dans le beau monde qu'on apprend la politesse, les manières et les grâces, sans lesquelles, comme je vous ai dit, il y a longtems et avec vérité, *ogni fatica è vana.* Adieu.

Je vous prie de faire des complimens à milady Brown.

LETTRE CCXXXVI.

Londres, ce 6 janv. 1752.

MON CHER AMI,

Je vous ai recommandé dans ma dernière de vous informer de la constitution de cette fameuse société, la Sorbonne; mais comme je ne puis guères m'attendre à vos recherches, je vais vous dire en général quel est cet établissement : cela vous engagera peut-être à vous informer d'autres particularités que vous êtes plus à portée de connoître que moi.

Elle fut fondée par Robert de Sorbonne en 1253, pour seize pauvres étudians en théologie, quatre de chaque nation de l'université, dont elle faisoit partie. Depuis ce tems ce collége a été étendu et enrichi, sur-tout par la libéralité et la vanité du cardinal de Richelieu, qui y fit ériger un édifice magnifique pour la résidence de trente-six docteurs de cette société. Outre cela, il y a six professeurs et des écoles de théologie. Cette société a été long-tems fameuse pour les disputes théologiques. On y discute avec véhémence des matières inintelligibles, quoique jamais on ne puisse les définir par la raison. Les subtilités de la logique y insultent au bon sens, et les raffinemens sophistiques défigurent la beauté vraie et la simplicité de la religion naturelle. Une imagination extravagante forme des systèmes,

que des esprits foibles adoptent aveuglément, et auxquels le sens et la raison s'opposent en vain. Leur voix n'est pas assez forte pour être entendue dans les écoles de théologie. On ne néglige pas la politique dans ces endroits sacrés; on y agite et on y décide des questions, selon le degré de respect, ou plutôt de soumission que le souverain veut bien témoigner à l'église. Le roi est-il esclave de l'église, quoiqu'il soit le tyran des laïques? On déclare damnable la moindre résistance à sa volonté. Mais s'il ne veut pas reconnoître la supériorité du spirituel sur son temporel, ni même admettre *imperium in imperio*, qui est au moins ce qu'ils exigent, c'est une chose méritoire non-seulement de lui résister, mais même de le déposer, et je suppose que les propositions hardies de la thèse, dont vous faites mention, sont en conséquence de la recherche que l'on veut faire des biens du clergé.

Je vous conseille d'aller à deux ou trois de ces disputes publiques, afin de vous informer de la manière et du sujet de ces exercices scolastiques. Je vous prie de vous souvenir d'y assister.

Mais il y a une autre société religieuse, ainsi appelée, dont les moindres circonstances méritent l'attention et fournissent des réflexions utiles. Vous devinez aisément que c'est la société des RR. PP. Jésuites, établie depuis 1540 par une bulle du pape Paul III. Ses progrès, et je puis dire ses vic-

toires, ont été plus rapides que celles des Romains, puisque dans ce même siècle elle gouverna toute l'Europe, et dans le suivant, elle étendit son empire dans tout l'univers. Son fondateur fut un officier espagnol, perdu de débauches, Ignace Loyola, qui, l'an 1521, ayant reçu au siége de Pampelune une blessure à la jambe, devint fou des douleurs de sa blessure. Les reproches de sa conscience et la vie retirée qu'il fut obligé de mener, lui firent tourner la tête, et la lecture de la Vie des Saints ne contribua pas à le remettre en son bon sens. Le souvenir de ses crimes, une imagination fougueuse, un naturel violent, qui sont les symptômes ordinaires de l'enthousiasme, firent que cet insensé se dévoua au service particulier de la vierge *Marie*, dont il se déclara le chevalier errant, comme les anciens chevaliers dans les romans, se déclaroient les champions de quelque belle princesse qu'ils avoient quelquefois vue, mais plus souvent qu'ils ne connoissoient que de noms. La *dulcinea de Toboso* ne fut pas la première princesse que son fidèle et vaillant chevalier n'avoit jamais vue de sa vie. Cet enthousiaste s'en fut à la *Terre-Sainte*, d'où il retourna en Espagne, où il commença à apprendre le latin et la philosophie à trente-trois ans; de sorte qu'il fit apparemment de grands progrès dans ses études. Afin de mieux réussir dans ses desseins insensés et déréglés, il choisit quatre disciples, ou plutôt quatre apôtres,

tous Espagnols, savoir : Laynès, Salmeron, Bobadilla et Rodriguez. Il composa alors les règles et les constitutions de son ordre, qui fut, en 1547, appelé l'*ordre des Jésuites*, à cause de l'église de *Jésus à Rome*, qui leur fut donnée. Ignace mourut, en 1556, à l'âge de soixante-cinq ans, trente-cinq ans depuis sa conversion et seize ans après l'établissement de sa société. Il fut canonisé en 1609, et l'on ne doit plus douter qu'il ne soit à présent saint dans le ciel.

Si l'on doit détester, comme ils le méritent, les principes moraux et religieux de cette société, on doit admirer avec justice la sagesse de ses principes de politique : en regardant cet ordre comme un corps, on le soupçonne des plus grands crimes : il a été convaincu de plusieurs; mais il a, ou échappé à la punition qu'il méritoit, ou triomphé dans la suite de ses accusateurs, comme en France, sous le règne de Henri IV. Ces pères ont directement ou indirectement gouverné les consciences et les conseils de tous les princes catholiques de l'Europe ; ils gouvernèrent presque la Chine pendant le règne de Cang-ghi ; et actuellement ils sont en possession du Paraguay en Amérique, et se prétendent indépendans de la couronne d'Espagne. Regardés, comme faisant un corps, ils sont détestés même des catholiques, sans excepter le clergé séculier et régulier ; et néanmoins comme individus, ils sont aimés, respectés, et ils gouvernent par-tout où ils sont.

Il y a, je crois, deux choses qui contribuent à leurs succès : la première est cette obéissance passive, aveugle, illimitée qu'ils vouent à leur général (qui réside toujours à Rome) et aux supérieurs de leurs différentes maisons, qu'ils nomment. Ils observent tous cette obéissance à un degré étonnant; et je crois qu'il n'y a pas une société dans le monde, dont tant d'individus sacrifient leur intérêt particulier à l'intérêt général de la société. La seconde, est l'éducation de la jeunesse, dont ils se sont emparés : c'est là qu'ils donnent les premières impressions, qui sont les plus durables, et ces impressions sont toujours en faveur de la société. J'ai connu plusieurs catholiques, élevés par les Jésuites, qui, quoiqu'ils détestassent la société par raison et par connoissance, y sont demeurés toujours attachés par habitude et par préjugé. Les Jésuites connoissent mieux que personne l'importance de l'art de plaire, et l'étudient plus que qui que ce soit, ils se font *tout à tous* pour en gagner un plus grand nombre. En Asie, en Afrique et en Amérique, ils deviennent plus qu'à demi-payens, afin d'en convertir les habitans et en faire au moins des demi-chrétiens. Dans les familles particulières, ils commencent à s'insinuer comme amis, deviennent favoris, et finissent par être directeurs. Leurs manières ne sont pas comme celles des autres ordres réguliers dans le monde ; ils ont de la politesse, de la douceur et des manières

engageantes. Ils sont tous élevés avec soin pour cette destination particulière, à laquelle ils paroissent propres; c'est pour cette raison que la plupart des Jésuites excellent en quelque chose de particulier. Ils élèvent même quelques-uns d'entre eux pour le martyre, en cas de besoin, comme le supérieur d'un séminaire des Jésuites à Rome, dit à milord Bolingbroke : *Ed abbiamo oche martiri per il martirio, se bisogna.*

Informez-vous particulièrement de tout ce qui regarde cet établissement extraordinaire : allez dans leur maison, faites connoissance avez eux, entendez-les prêcher. Le prédicateur le plus brillant que j'aie jamais entendu, est le père Neufville, qui, je crois, prêche encore à Paris : il est dans toutes les meilleures compagnies, et vous pouvez aisément faire sa connoissance.

Si vous voulez connoître leur morale, lisez les *Lettres provinciales* de Pascal, où elle est développée d'après leurs écrits.

A tout considérer, il est certain qu'une société, dont on dit si peu de bien, et dont on a une si mauvaise opinion, qui non-seulement subsiste, mais même fleurit, doit être gouvernée par une politique profonde. On rapporte comme une preuve des talens supérieurs du cardinal de Richelieu, qu'étant haï de toute sa nation et plus encore de son maître, il sut conserver son pouvoir malgré tous les deux.

Je souhaiterois que vous fissiez à présent tout ce que je souhaite que j'eusse fait à votre âge, et ne fis pas. Chaque pays a ses usages particuliers, dont on peut s'informer beaucoup mieux pendant qu'on y réside, qu'en lisant ensuite tous les livres du monde. Pendant que vous êtes dans les pays catholiques, informez-vous de toutes les formes et rites de cette église si fertile en cérémonies : voyez leurs couvens d'hommes et de femmes, informez-vous de leurs règles et de leurs ordres, assistez à leurs offices. Faites-vous expliquer les termes de *tierce*, *sexte*, *nones*, *matines*, *vêpres*; leurs *bréviaires*, *rosaires*, *heures*, *chapelets*, *agnus*, *etc.*, dont plusieurs personnes parlent par habitude, quoiqu'il y en ait peu qui en sachent la signification. Conversez avec quelques-uns de ces enthousiastes solitaires, et étudiez leurs caractères. Fréquentez quelques parloirs, et voyez l'air et les manières de ces recluses qui font corps à part, et ne ressemblent à aucune autre société.

Je dînai hier avec madame F....d, avec sa mère et son mari. C'est un Irlandais d'une taille d'athlète, d'une physionomie heureuse, mais gauche et vulgaire dans son air et ses manières. Elle s'informa particulièrement de vous, et je crus m'apercevoir que c'étoit avec un air d'intérêt. Je lui répondis comme feroit un *mezzano*, *et je prônai votre tendresse*, *vos soins et vos soupirs*.

Quand vous apprendrez que quelque Anglais retourne dans son pays, envoyez-moi, je vous prie, toutes ces petites brochures, *Factums, Thèses, etc., qui font du bruit, ou du plaisir, à Paris.* Adieu, mon enfant.

LETTRE CCXXXVII.

Londres, ce 23 janv. 1752.

MON CHER AMI,

Avez-vous vu la nouvelle tragédie de *Varon*, et qu'en pensez-vous ? Ecrivez-le moi, car je suis décidé à former mon goût sur le vôtre. J'ai entendu dire que les situations et les incidens sont bien amenés, la catastrophe imprévue et surprenante, mais la poésie mauvaise. Je suppose qu'elle fait le sujet de toutes les conversations de Paris, où les femmes et les hommes s'érigent en juges et critiques de ces sortes d'ouvrages. De telles conversations, qui forment et perfectionnent le goût et aiguisent le jugement, sont sûrement préférables aux conversations de nos compagnies anglaises, qui s'élèvent rarement au-dessus du *bragg* et du *Whist*, et sont très-éloignées de fournir au plaisir et à l'instruction.

Je pense que la raison de cette différence est que comme les femmes, en général, donnent le ton de la conversation, nos Anglaises ne sont pas à beaucoup près aussi instruites et

aussi bien élevées que les Françaises. D'ailleurs elles sont naturellement plus sérieuses et plus taciturnes.

Je souhaiterois qu'il se fît une composition entre les théâtres français et anglais, pour que chaque partie se relâchât sur certains articles. Les Anglais devroient renoncer à la licence qu'ils se donnent de violer toutes les règles de l'unité; ils devroient cesser d'ensanglanter leur théâtre par des massacres, des tortures, des cadavres mutilés et des corps morts, qu'ils produisent si souvent sur la scène. Les Français devroient s'engager à y mettre plus d'action et moins de déclamation, et à ne pas confondre et entasser tant d'événemens à la fois, même jusqu'à l'invraisemblance, pour être attachés trop servilement aux unités. Les Anglais devroient restreindre la licence de leurs poëtes, et les Français accorder plus de liberté aux leurs. Les poëtes français sont les plus grands esclaves de leur pays, et c'est beaucoup dire; les nôtres sont les sujets les plus effrénés de l'Angleterre, et c'est beaucoup dire. Après de telles conventions, on pourroit espérer de voir des pièces de théâtre où la longueur d'une déclamation monotone ne nous endormiroit pas, ni une action barbare ne nous inspireroit point l'horreur et l'effroi. L'unité de tems, étendue à trois ou quatre jours, et celle du lieu à une seule rue ou à une seule ville, me paroissent aussi naturelles que de resserrer l'une dans les vingt-

quatre heures et l'autre dans le même appartement.

On devroit avoir aussi, selon moi, plus d'indulgence que les Français n'en accordent aux pensées et aux images brillantes; car, quoique j'avoue qu'il n'est pas fort naturel qu'un héros ou une princesse vienne débiter de beaux sentimens dans toute la violence de la douleur, de l'amour, de la fureur, etc., néanmoins cela me paroît aussi probable que de les entendre se parler à eux-mêmes une demi-heure; ce qu'ils doivent faire nécessairement, pour suivre le fil d'une tragédie, sans avoir recours à une plus grande absurdité, les chœurs des anciens. Nous devons nous préparer à l'illusion en assistant à une pièce de théâtre; il faut se prêter au charme, et je suis enclin à porter cette complaisance un peu plus loin que les Français.

Il faut que la tragédie grossisse les objets; autrement elle ne nous affecteroit pas. Dans la nature, les passions les plus violentes sont muettes: il faut qu'elles parlent dans la tragédie et parlent avec dignité. De-là, la nécessité de les écrire en vers; et malheureusement pour les Français, leur langue, qui n'a pas assez d'énergie, les force d'avoir recours à la rime. Ainsi, Caton meurt à Paris, en prononçant des rimes masculines et féminines, et rend les derniers soupirs à Londres en vers blancs, plus harmonieux et plus corrects.

C'est autre chose dans la comédie, qui

doit se borner à peindre la vie simple et commune. Chaque caractère devroit garder sur la scène la forme qu'il porte dans le monde. C'est pour cette raison que je ne puis approuver la rime dans la comédie, à moins qu'on ne la mette dans la bouche d'un poëte insensé. Mais il est impossible de se faire illusion au point (et cela n'est pas nécessaire dans la comédie) de supposer qu'un usurier trompe, ou un *Gros-Jean* se laisse tromper, l'un et l'autre en prononçant les vers les mieux rimés qu'on puisse entendre.

Quant aux opéras, ils sont essentiellement trop absurdes et trop extravagans pour en faire mention. Je les considère comme une scène magique, inventée pour flatter l'œil et l'oreille aux dépens de l'esprit et du cœur, et je regarde des héros, des princes et des philosophes qui chantent et qui riment, comme je vois des collines, des arbres, des oiseaux et des bêtes danser au son de la lyre d'Orphée. Toutes les fois que je vais à l'opéra, je laisse mon bon sens et ma raison à la porte avec ma demi-guinée, et je ne garde pour moi que mes yeux et mes oreilles.

Je vous ai fait ma profession de foi en fait de poétique, et je reconnois avoir autant commis d'impiété contre le goût de l'une ou l'autre nation, qu'un hérétique en commettroit en parlant de la religion de l'un ou l'autre pays; mais mon âge me donne à présent le privilége d'avoir un goût et des sentimens à

moi, et de ne pas m'embarrasser de ce que les autres pensent à cet égard; avantage que la jeunesse, qui en a tant d'autres, ne peut s'arroger. Je suis obligé quelquefois de me conformer extérieurement, jusqu'à un certain degré, aux goûts, aux modes, et aux opinions établies. Un jeune homme peut avec une modestie convenable différer, dans des sociétés particulières, de l'opinion et des préjugés publics; mais il ne doit pas les attaquer avec emportement, ni prononcer d'un ton décisif contre ceux qui les adoptent. Tâchez d'écouter et de connoître toutes les opinions; recevez-les avec indulgence, mais n'en adoptez qu'avec réflexion, et ne les exposez qu'avec modestie.

J'ai reçu une lettre du chevalier Lambert, dans laquelle il me prie de lui procurer les remises de M. Spencer quand il ira en France; il me prie aussi de lui faire savoir au compte de qui il doit placer les ports de mes lettres. Je n'ai pas besoin de lui faire réponse, puisque vous pouvez exécuter cette commission. Je vous prie de lui faire mes complimens, et de l'assurer que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui procurer les remises de M. Spencer; mais que le moyen le plus sûr seroit de s'adresser à messieurs Hoare, qui sont les banquiers de M. Spencer, et qui peuvent choisir celui à qui ils donneront son crédit. Quant aux ports de lettres, comme

votre bourse et la mienne ne font à peu près qu'une, payez-les; je vous rembourserai.

Vos parens, les princes B***, seront bientôt avec vous à Paris, puisqu'ils quittent Londres cette semaine. Quand vous leur parlez, je souhaite que ce soit en italien; cette langue ne vous est pas encore assez familière.

Selon nos gazettes, il paroît qu'il y a en France une espèce de compromis entre le roi et le parlement, par rapport aux affaires des hôpitaux, qui ne sont plus de la juridiction de l'archevêque de Paris, et qui sont actuellement sous la direction de M. d'Argenson. Si cela est vrai, ce compromis, comme on l'appelle, est une victoire pour la Cour, et une perte pour le parlement; car si le parlement avoit ce droit, il l'avoit aussi bien contre M. d'Argenson que contre l'archevêque.

LETTRE CCXXXVIII.

Londres, ce 6 fév. 1752.

MON CHER AMI,

Votre critique de *Varon* est juste, quoique sévère. Vous autres critiques êtes aussi empressés à chercher une faute, que je le suis à trouver une beauté. Vous considérez les choses dans le jour le moins favorable, pour faire voir votre jugement au dépens du plaisir que vous auriez pu goûter. Mais moi, je les

envisage dans celui qui est le plus favorable, afin de goûter plus de plaisir au dépens de mon jugement. *A trompeur, trompeur et demi* est joliment dit; et s'il vous plaît, vous pouvez appeler *Varon* un *Normand*, et *Sostrate* un *Manceau qui vaut un Normand et demi*, et comme le dénouement est le résultat d'intrigues sur intrigues, il vous paroîtra indigne de la dignité d'une pièce tragique, et l'auteur plus propre à chausser le sabot que le cothurne.

Cependant, voyons si nous pouvons sauver l'auteur. La grande question, sur laquelle roule toute la pièce, est de découvrir et de déterminer quelle étoit cette *Cléonice*. Il y a des doutes sur son état; comment seront-ils éclaircis? Si l'on avoit arraché la vérité à *Varon* (qui seul étoit dans le secret) par la torture, le dénouement eut été vraiment tragique. Mais peut-être que ce cruel expédient n'auroit pas réussi avec *Varon*, qui est représenté comme un homme hardi, déterminé, méchant et désespéré dans cette conjoncture; car il étoit entre les mains d'un ennemi qui ne pouvoit lui pardonner, pour pourvoir à sa sûreté. C'est pourquoi la torture n'auroit pas arraché de lui la vérité; mais il auroit eu le courage de mourir avec une sorte de satisfaction, de laisser ses ennemis dans le doute et dans la confusion qui devoient nécessairement résulter de cette incertitude. L'auteur a donc inventé un stratagème, afin de

découvrir ce que la force et la terreur ne pouvoient révéler; et un stratagême tel qu'aucun roi ou ministre n'auroit dédaigné de faire usage, pour parvenir à cette importante découverte. Si vous appelez ce stratagême un *tour de finesse*, vous le dégradez et le rendez comique; mais si vous l'appelez *stratagême* ou *mesure*, il n'est pas indigne de la tragédie : c'est ainsi que le ridicule ou la dignité roule sur un seul mot. On dit communément, et lord Shaftesbury en particulier avance, que le ridicule est la pierre de touche de la vérité; car il ne laisse pas son empreinte quand il est déplacé. Je le nie. Une vérité qui se présente dans un certain jour, et qui est attaquée par certaines paroles, par des gens d'esprit et d'enjouement, peut devenir et devient souvent ridicule, au point qu'on ne se souvient souvent de la vérité, que par rapport au ridicule.

Lorsque Marie de Médicis fut renversée dans la rivière, où elle pensa périr, on ne se seroit jamais souvenu de cet accident, si madame de Verneuil, qui la vit, n'avoit crié : *la reine boit.* Le plaisir ou la malice donne quelquefois plus de poids au ridicule qu'il ne mérite. J'avoue que la versification est trop négligée et souvent mauvaise : mais à prendre cette pièce en gros, je la lis avec plaisir.

S'il y a beaucoup d'esprit et de caractère dans votre nouvelle comédie, on peut excuser

le manque d'intrigue. Ce que je considère particulièrement dans une comédie, c'est le dialogue et les caractères. Que les sots critiques analysent avec sévérité le fonds de la pièce, je m'attache particulièrement au goût et aux ornemens.

Je suis bien-aise que vous soyez allé à *Versailles* voir faire le prince de Condé *chevalier de l'ordre*. Je ne doute pas qu'à cette occasion vous ne vous soyez informé exactement de l'institution et des règles de cet ordre. Si vous avez pris la peine de vous instruire à ce sujet, vous devez savoir qu'il fut institué immédiatement après le retour ou plutôt après la fuite de Henri III de Pologne. Il en eut la première idée à Venise, où il avoit vu le manuscrit original d'un ordre du *Saint-Esprit*, ou *droit désir*, qui avoit été institué en 1352 par Louis d'Anjou, roi de Jérusalem et de Sicile, mari de Jeanne, reine de Naples, comtesse de Provence. Cet ordre étoit sous la protection de saint Nicolas de Barri, dont l'image pendoit au collier de l'ordre. Henri III, voyant l'ordre de *Saint-Michel* prostitué et dégradé pendant les guerres civiles, institua ce nouvel ordre du Saint-Esprit et les conféra tous deux ensemble : c'est pour cette raison que tout chevalier du Saint-Esprit est à présent appelé *chevalier des ordres du roi*. Le nombre des chevaliers a été différent, mais il est à présent fixé à cent, outre le souverain. Il y a plusieurs officiers qui portent le ruban de cet ordre

de vue un objet beaucoup plus important, j'entends les disputes politiques entre le roi et le parlement, le roi et son clergé; il semble qu'elles soient sur le point d'être conciliées. Je vous prie d'en savoir l'origine et les progrès.

J'ai reçu hier une lettre de madame de Montconseil, qui m'assure que vous avez fait des progrès *du côté des manières*, et pense que vous êtes *plus qu'à moitié chemin*. Je suis charmé d'apprendre cela : si vous êtes à moitié chemin, vous parviendrez jusqu'à la fin de votre voyage, sans tomber en défaillance dans cette carrière. Pourquoi pensez-vous que j'aie cette affaire tant à cœur, et pourquoi est-ce que je vous répète si souvent ce sujet? C'est pour votre avantage et ma satisfaction. Comme je n'ai d'autre intérêt dans ces avis que celui qui vous touche, si vous savez que je suis en état de juger de ce qui vous est utile et nécessaire, il faut qu'en conséquence vous soyez convaincu de l'importance infinie d'un point que je prends tant de peine à vous inculquer.

J'ai appris que le nouveau duc d'Orléans a *remercié M. de Melfort*, et je crois *que ce n'est pas sans raison*. Il lui a des obligations, *cependant il ne l'a pas remercié en mari poli*, mais d'une manière brusque : il faut que *ce soit un bourru*. On m'a dit que les dévots enlèvent des morceaux des habits de son père, comme des reliques : bien leur fasse! Vous pouvez juger de-là de quelles foiblesses est

capable l'espèce humaine, et de l'indulgence que vous devez avoir pour ces foiblesses, dans tous vos plans et vos raisonnemens.

Etudiez les caractères de ceux avec qui vous avez à faire; sachez ce qu'ils sont, au-lieu de penser à ce qu'ils devroient être. Adressez-vous en général aux sens, au cœur et aux foibles des hommes, mais rarement à leur raison.

Bonsoir, ou bonjour, selon le tems où vous recevrez cette lettre de votre, etc.

LETTRE CCXXXIX.

Londres, ce 14 fév. 1752.

Mon cher ami,

Je crois que dans un mois j'aurai le plaisir de vous envoyer, et vous aurez celui de lire, un ouvrage de milord Bolingbroke en deux volumes in-8° sur l'usage de l'histoire, dans plusieurs lettres à lord Hyde, alors lord de Cornbury. Il est actuellement sous presse. Il est difficile de déterminer si cet ouvrage plaira, ou instruira le plus. Il traite des faits les plus intéressans depuis la grande époque du traité de Munster, accompagnés des plus solides réflexions, et ornés de cette élégance de style qui lui est particulière. Si Cicéron l'égale dans la pureté de style, il ne le surpasse pas; tout écrivain est obligé de lui céder la palme. Je vous conseillerois presque d'apprendre ce

livre par cœur. Je pense que vous avez du goût pour l'histoire : vous aimez cette étude et vous avez de la mémoire pour retenir ce que vous lisez ; ce livre vous en apprendra l'usage. Il y en a qui chargent leur mémoire de toutes sortes de faits historiques, sans distinction, comme d'autres chargent leur estomac de toutes sortes d'alimens. Les uns ne digèrent pas plus ce qu'ils lisent, que les autres ce qu'ils mangent. Vous trouverez dans le livre de milord Bolingbroke un spécifique infaillible contre ce mal épidémique *.

Je me rappelle une personne qui avoit lu l'histoire sans ordre et sans discernement, et qui avoit voyagé dans la Valteline. Il me dit que c'étoit un misérable pays, et une grande erreur de la part du cardinal de Richelieu de faire un pareil trajet, et d'engager la France à tant de dépenses à ce sujet. Si mon ami avoit lu l'histoire, comme il auroit dû le faire, il auroit su que le grand objet de ce ministre étoit de réduire la puissance de la maison d'Autriche, en faisant couper, autant que possible, la communication de ses états les uns avec les autres. Cette réflexion auroit

* Il faut observer que les ouvrages philosophiques de milord Bolingbroke n'avoient pas encore paru; c'est ce qui fait que milord Chesterfield recommande ici et ailleurs, l'étude des écrits de ce lord. (Cette note de l'éditeur anglais n'est pas sincère. Il paroit que, quoique l'ouvrage n'eût pas paru, lord Chesterfield en avoit lu assez pour en parler d'une manière si particulière et même si juste, aux dissertations près où lord Bolingbroke parle de la religion.)

justifié le cardinal dans son esprit, par rapport à la Valteline. Mais il lui étoit plus aisé de raconter des faits, que de réfléchir et de combiner.

J'espère que vous ferez une observation en lisant l'histoire; elle se présente naturellement, elle est très-vraie; c'est que, plus de personnes ont fait figure et fortune dans les Cours par leurs qualités extérieures, que par leurs grands talens. Leurs façons prévenantes, la politesse de leurs manières, leur air, ont fait percer leurs talens supérieurs, quand ils en avoient. Ils ont été favoris, avant que d'être ministres. Dans les Cours, la souplesse et la douceur des manières sont absolument nécessaires. Un sot qu'on offense, un valet-de-chambre qu'on traite avec dédain, peut vous faire plus de tort à la Cour, que dix personnes de mérite ne vous feroient de bien. Les sots et les petits esprits sont toujours jaloux de leurs dignités, ils n'oublient, ni ne pardonnent jamais ce qu'ils regardent comme mépris. D'un autre côté, ils considèrent la civilité et un peu d'attention comme une faveur, et s'en souviennent avec reconnoissance : c'est les gagner à bon marché. Le prince lui-même, qui est rarement le génie brillant de sa Cour, vous estime par ouï-dire, et ce sont ses sens qui l'engagent à vous accorder sa faveur; c'est-à-dire, qu'il ne juge que de votre air, de votre politesse et de votre manière de lui faire la cour. Il y a un habit de Cour, comme

un habit de nôces, sans lequel vous ne pouvez être reçu. Ce vêtement est le *volto sciolto ;* un air imposant, une politesse élégante, des manières aisées et engageantes, une attention générale, un air insinuant, et tout ce je ne sais quoi qui compose les grâces.

Je viens d'être interrompu désagréablement par une lettre, non de votre part, mais d'un de vos amis à Paris, qui m'apprend que vous avez une fièvre qui vous empêche de sortir. Je suis bien aise d'apprendre que vous avez assez de prudence pour rester à la maison et vous ménager; un peu plus de précaution pourroit avoir prévenu cette indisposition. Votre jeune sang est échauffé, et comme vous avez bon appétit et bonne digestion, vous devriez conséquemment le rafraîchir par des purgatifs légers; une diète de deux ou trois jours pourroit vous garantir des fièvres.

Lord Bacon, qui étoit un grand médecin dans tous les sens de ce mot, a cet aphorisme dans son *Essai sur la santé : Nihil magis ad sanitatem tribuit, quàm crebræ et domesticæ purgationes* *. Par *domesticæ*, il entend ces purgatifs simples, que tout le monde peut s'administrer, tels que du séné, des prunes et du séné bouillis ensemble, de la rhubarbe, une once et demie de manne dissoute dans de l'eau claire, avec le jus d'une moitié de citron pour le rendre agréable au palais. Ces

* Rien n'est plus avantageux à la santé que des purgatifs fréquens et simples.

évacuations aisées sont une précaution certaine contre les attaques des fièvres, auxquelles tout le monde est sujet à votre âge.

Je souhaite et j'insiste, lorsque quelqu'indisposition vous empêchera de m'écrire les jours fixes, que Christian le fasse, et m'apprenne exactement comment vous êtes. Je ne m'attends pas de sa part au style épistolaire d'un Cicéron, mais je me contenterai de la simplicité et de la vérité helvétiques.

J'espère que vous étendez le cercle de vos connoissances à Paris, et que vous fréquentez diverses compagnies; c'est le seul moyen de connoître le monde. Chaque compagnie diffère d'une autre à quelques égards, et un homme d'affaires doit, dans le cours de sa vie, tâcher de connoître tous les caractères. C'est un grand avantage de savoir la langue d'un pays où l'on voyage : on peut considérer différentes compagnies comme différens pays; chacune a son ton, son langage, ses coutumes et ses manières. Connoissez-les toutes, et vous ne serez surpris d'aucune.

Adieu, mon enfant. Ayez soin de votre santé; il n'y a point de plaisir sans elle.

LETTRE CCXL.

Londres, ce 20 fév. 1752.

MON CHER AMI,

Dans tous les systèmes de religion, de gouvernement, de morale, etc., la perfection est toujours l'objet qu'on se propose, quoique peut-être on ne puisse l'atteindre; au moins on ne l'a point atteint jusqu'à présent. Néanmoins ceux qui visent ce but, en approchent de plus près que ceux qui par découragement, négligence ou indolence, abandonnent au hasard l'ouvrage du jugement. Cette maxime est très-vraie dans la vie commune: ceux qui visent à la perfection, en approchent de plus près que ceux qui, sans émulation et sans espérance d'y parvenir, se disent sottement: « Personne n'est parfait; on ne peut atteindre » à la perfection; c'est un effort chimérique; » je ferai aussi bien que les autres; pourquoi » donc me donnerois-je la peine d'être ce que » je ne puis devenir, et ce dont, selon le cours » ordinaire des choses, je n'ai pas besoin? »

Je suis sûr qu'il n'est pas nécessaire de vous faire remarquer la foblesse et la folie de ce raisonnement, s'il mérite ce nom. Cela décourageroit et empêcheroit les talens de se développer. Au contraire, un homme de bon sens, avec de l'émulation, se dit à lui-même: « Quoique le point de perfection, eu égard à

» notre nature, ne puisse être atteint, je con-
» sacrerai tous mes soins, mes efforts, mon
» attention pour y parvenir aussi près qu'il
» sera possible. J'en approcherai de plus près
» chaque jour, peut-être que j'y arriverai à
» la fin ; au moins, et la chose est en mon
» pouvoir, je ne m'en éloignerai pas. »

Il y a bien des sots qui me disent, en parlant de vous : « *Voudriez-vous qu'il fût parfait ?*
» Je réponds, pourquoi non ? Cela lui feroit-
» il tort, ou à moi ? *Oh ! mais cela est impos-*
» *sible*, disent-ils. Je réponds : je ne suis pas
» sûr de cela ; la perfection n'est pas impos-
» sible relativement à quelques points ; et ce
» qu'on appelle communément la perfection
» du caractère, je soutiens qu'on peut l'at-
» teindre, et qu'il est dans le pouvoir de
» tout homme d'y parvenir ». *Il a*, disent-ils, *une bonne tête, un bon cœur, un grand fonds de connoissances qui augmenteront tous les jours ; que pouvez-vous désirer de plus ?* « Je souhaiterois encore qu'il eût tout
» ce qui sert à orner le caractère et à faire un
» homme accompli. Sa tête, son cœur, ou
» son savoir y perdront-ils, s'il a toute la
» délicatesse possible dans les manières, les
» qualités les plus brillantes dans l'air et la
» façon de s'énoncer, les attentions les plus
» flatteuses et les grâces les plus enga-
» geantes » ? *Mais tel qu'il est*, disent-ils, *il est aimé par-tout où il est connu.* « J'en suis
» charmé, leur dis-je ; mais je souhaiterois

» qu'on l'aimât avant de le connoître, et qu'on » l'aimât encore plus après l'avoir connu. Je » souhaiterois qu'il fît souhaiter à ceux qui le » voient, par son premier abord et sa façon » de se présenter, de le connoître et les dis- » posât à l'aimer; cela lui épargneroit beau- » coup de tems. » *En vérité,* répondent-ils, *vous êtes trop délicat, trop minutieux, et vous exigez bien des choses de peu de conséquence.* Je réponds : « Vous connoissez très-peu la » nature des hommes, si vous croyez que ces » choses soient de peu de conséquence : on » ne peut y faire trop d'attention; ce sont ces » grâces extérieures qui subjuguent le cœur, » dont le jugement est toujours la dupe. Et je » souhaiterois plutôt qu'il commît une erreur » en fait de grammaire, d'histoire ou de phi- » losophie, etc., que dans les manières et » la façon de se produire ». *Mais considérez qu'il est fort jeune; et cela viendra avec le tems.* « Je l'espère; mais il faut que cela se » fasse lorsqu'il est jeune, ou cela ne se fera » jamais; il faut prendre le bon pli quand on » est jeune, autrement il ne paroîtroit jamais » aisé et naturel ». *Eh bien!* disent-ils en affirmant, au lieu de raisonner, *soyez sûr qu'il fera fort bien, et vous avez bien raison d'être satisfait de lui.* « J'espère et je crois qu'il » fera bien; mais je souhaiterois qu'il fît au » mieux. Je suis très-content de lui; mais » je souhaite de l'être encore plus; je vou- » drois qu'il m'inspirât de l'orgueil. Je

» souhaite qu'il ait l'éclat, aussi bien que le » solide ». *Avez-vous jamais connu quelqu'un qui réunît tous ces talens ?* « Oui; milord Bo- » lingbroke joignoit à la politesse, aux ma- » nières et aux grâces d'un courtisan, la » solidité d'un homme d'état, et le savoir d'un » pédant. Il étoit l'*omnis homo;* et qu'est-ce » qui empêcheroit, je vous prie, mon enfant » d'être aussi parfait, s'il a, comme je crois, » tous les autres talens que vous lui attribuez ? » Rien ne peut l'empêcher de réussir, que » la négligence, l'inattention à ces objets, » que son bon sens lui dit être d'une consé- » quence infinie, et que je ne voudrois pas le » croire capable de négliger ni de mépriser ».

C'est là, pour vous dire le vrai. le résultat de la conversation qui se passa hier entre lady Hervey et moi, sur votre sujet, et presque dans les mêmes termes. Je la soumets à votre décision; c'est à votre bon sens à vous déterminer et à vous faire agir en conséquence. La recette pour former ce composé est courte et infaillible, je vous la donne ici.

Fréquentez toutes les meilleures compagnies par-tout où vous êtes; soyez particulièrement attentif à chaque parole et à chaque action. Imitez ceux que vous voyez se distinguer et se faire considérer par quelque qualité particulière; mêlez alors toutes ces différentes qualités et produisez-les en compagnie.

J'espère que votre belle, ou plutôt votre brune Américaine se porte bien. J'apprends

que pour n'être pas belle, elle ne laisse pas de faire de beaux présens. On m'a dit qu'il y a des gens à Paris qui attendent, de cette liaison, un volume de lettres, supérieures à celles de madame de Graffigny; j'en demande un des premiers exemplaires.

La *Eugénie* de Francis a été jouée ici deux fois avec un applaudissement presque universel; elle sera représentée ce soir pour la troisième fois. Je m'y rendrai. Je ne croyois pas que cette pièce eût si bien réussi, eu égard à ce que les spectateurs anglais sont accoutumés aux meurtres, aux tortures et au poison dans toutes les tragédies; mais celle-ci affectoit si fort le cœur, qu'elle triompha des préjugés et de l'habitude. Toutes les femmes pleurèrent, et tous les hommes furent émus. Le prologue, qui est très-bon, est de la composition de Garrick. L'épilogue est du vieux Ciber, mais corrigé, quoiqu'imparfaitement, par Francis. Il gagnera par cet ouvrage beaucoup d'argent, et sera par conséquent plus en état de vous prêter une pièce de six sols dans l'occasion.

J'ai vu dans les nouvelles publiques, que le parlement de Paris n'a pas obtenu ce qu'il désiroit par rapport aux hôpitaux; et quoique le roi ne soutienne pas les prétentions de l'archevêque, il a ordonné que les hôpitaux seroient sous la direction du grand-conseil : de sorte que le parlement est toujours débouté de ses prétentions. Cela vous engagera natu-

rellement à vous informer de la constitution du grand-conseil, des personnes qui le composent, de ce qui est de son ressort; et si l'on peut appeler, ou non, de ses décisions. Enfin, vous vous informerez de toutes les autres particularités qui pourront vous donner une notion distincte de cette assemblée. Il y a de plus, trois ou quatre conseils en France, dont vous devez connoître la constitution et l'objet. Je présume que vous êtes déjà instruit à cet égard; mais si vous ne l'êtes pas, ne perdez point de tems et informez-vous-en. On apprend, comme je vous ai souvent dit, ces choses dans différentes compagnies françaises, et non pas avec les Anglais; car il y en a peu qui prennent la peine de s'informer de ces particularités. Cueillez, à l'imitation de l'abeille, pour me servir d'une comparaison ordinaire, l'essence des fleurs par-tout où vous allez. Dans quelques compagnies, nommément parmi les fermiers-généraux, vous pouvez, en vous informant à propos, acquérir au moins une connoissance générale des affaires des finances. Quand vous êtes avec des gens de robe, tirez d'eux tout ce que vous pouvez par rapport à la constitution, au gouvernement civil, et ainsi *de cæteris*. Cela vous fait voir l'avantage de fréquenter diverses compagnies françaises; avantage supérieur à tout ce que vous pouvez apprendre, en passant les soirées avec des Anglais à Paris, sans même en excepter milord A...... e. L'amour de l'aisance

et la crainte de blesser la décence, peuvent vous engager à fréquenter vos compatriotes, car je vous crois un peu trop esclave de ces idées pour un jeune homme ; mais je vous prie de résister à ces tentations puériles, et de prendre sur vous de fréquenter ces assemblées, qui seules peuvent vous former l'esprit et les manières. Il ne vous reste que peu de mois à passer à Paris ; profitez-en, allez dans toutes les maisons, étendez le cercle de vos connoissances, informez-vous de tout : de sorte que lorsque vous quitterez cette capitale, vous soyez au fait et même en état d'expliquer tout ce que vous aurez appris.

LETTRE CCXLI.

Londres, ce 2 mars 1752.

MON CHER AMI,

Où en êtes-vous pour l'Arioste ? Avez-vous déjà parcouru ce composé ingénieux de fables et de vérités, de sérieux et d'extravagant, de chevaliers errans, de magiciens et de tous ces divers objets qu'il annonce au commencement de son poëme :

> Le donne, i cavaliere, l' arme, gli amori,
> Le cortesie, l' audaci imprese io canto.

Je ne déciderois pas qu'Homère eut l'esprit plus fertile, ou fut un peintre plus ex-

cellent que l'Arioste. Qu'y a-t-il de plus voluptueux que la description de la personne et du palais d'Alcinoë? Qu'y a-t-il de plus extravagant et en même tems de plus ingénieux que d'imaginer d'aller chercher dans la lune l'esprit égaré d'Orlando, et d'en décrire les habitans? Le tout mérite votre attention: non-seulement comme un poëme ingénieux, mais comme la source de tous les contes modernes, des historiettes, des fables et des romans, comme les Métamorphoses d'Ovide l'ont été de la mythologie des anciens : outre cela, quand vous aurez lu l'Arioste, rien ne vous paroîtra difficile dans la langue italienne. Vous lirez ensuite la *Jérusalemme di Tasso*, et le *Decamerone di Boccaccio* avec beaucoup de facilité; et quand vous aurez lu ces trois auteurs, vous aurez, selon moi, lu tous les ouvrages de génie qui méritent d'être lus dans cette langue, quoique les Italiens ne seroient guères satisfaits de moi, s'ils m'entendoient parler ainsi.

Un homme distingué doit connoître tous les auteurs classiques de chaque langue, tels que Boileau, Corneille, Racine, Molière, etc., en français; Milton, Dryden, Pope, Swift, etc., en anglais, et les trois auteurs dont j'ai fait mention en italien : s'il y a de pareils auteurs en allemand, c'est ce que j'ignore; et réellement je ne me donnerai pas la peine de m'en informer. Ces sortes de livres servent à orner l'esprit, à rendre l'imagination

fertile, et sont souvent les sujets des conversations dans les meilleures compagnies. Comme vous savez ces langues et que vous avez de la mémoire pour retenir ce que vous lisez, la connoissances de ces choses mérite bien les peines que vous vous donnerez, et vous mettra à portée de briller en compagnie. Ce n'est pas une pédanterie de les citer et d'y faire allusion; mais c'en seroit une à l'égard des anciens.

Parmi tous les avantages que vous avez reçus de votre éducation, je ne regarde pas celui de savoir plusieurs langues comme le moindre. Avec ces avantages vous n'avez pas besoin de vous en rapporter aux traductions, vous pouvez converser et négocier avec les personnes de tout pays; ce qui manque à un homme qui converse ou qui négocie dans une langue que ceux, avec qui il a affaire, connoissent mieux que lui. Dans les affaires, la force et l'étendue d'une seule parole peut faire beaucoup; et dans la conversation une pensée ordinaire ou une excellente, peuvent gagner ou perdre, selon qu'on s'exprime avec élégance et qu'on se sert du mot propre: aussi, comme vous savez bien quatre langues modernes, je voudrois que vous les étudiassiez, ce qui vous coûtera peu de peine, afin de les connoître à fond, et d'en sentir toute la délicatesse. Lisez quelques petits livres qui en traitent; faites des questions, qui traitent de leurs délicatesses, à ceux qui sont capables

de vous répondre. Par exemple, dirois-je en français : la lettre que je vous ai *écrit*, ou la lettre que je vous ai *écrite* ? En quoi je pense que les Français diffèrent parmi eux (*). Il y a une courte grammaire française de Port-Royal, une autre du P. Buffier ; toutes deux méritent que vous les lisiez, ainsi qu'un petit livre intitulé : *les Synonymes français*. Il y a des livres de cette espèce sur la langue italienne ; je vous recommande d'en lire quelques-uns. Peut-être il y en a de semblables dans la langue allemande, et comme vous la parlez, le mieux que vous la parlerez est sûrement un avantage.

Je pense que tout homme sensé voudroit faire tout ce qu'il fait, avec élégance et justesse. Rien n'est plus agréable aux personnes d'une autre nation que de trouver un étranger qui s'est donné la peine de parler leur langue correctement : cela flatte leur orgueil national et leurs préjugés, dont tout le monde a une légère teinte.

L'*Eugénie* de Francis, que je vous enverrai, plaît ici à presque tout le monde de goût : les loges étoient remplies à la sixième représentation : mais le parterre et la galerie étoient déserts, c'est pourquoi on cessa de la représenter. Les malheurs seuls ne sont pas

* Ils ne diffèrent point en cela, il faut absolument dire : *La lettre que je vous ai écrite*. Ils ne diffèrent que lorsque le nom suit le verbe ; par exemple, ils n'ont pas encore décidé si l'on doit dire la lettre que m'*a écrite*, ou la lettre que m'a *écrit* votre frère. *Note de l'édit.*

suffisans pour affecter des auditeurs anglais, il leur faut des morts violentes, étant accoutumés depuis long-tems aux poignards, aux tortures et aux empoisonnemens. Contre les règles d'Horace, ils souhaitent de voir Médée massacrer ses enfans sur le théâtre. Les sentimens étoient trop délicats pour les émouvoir, et on ne peut gagner leurs cœurs par capitulation; il faut les forcer par un assaut.

Vous verrez en peu de jours M. d'Aillon à Paris, dans sa route pour Genève, où le chevalier Hotham est à présent et restera quelque tems.

LETTRE CCXLII.

Londres, ce 5 mars 1752.

MON CHER AMI,

Comme je n'ai reçu de vous aucune lettre par la poste ordinaire, je suis inquiet sur votre santé. Je suis sûr que vous m'auriez écrit, selon votre promesse et ma demande, si vous vous fussiez bien porté. Vous n'avez pas la moindre idée du soin que vous devez prendre de votre santé, et quoique je ne souhaite pas que vous soyez valétudinaire, il faut que je vous dise que la santé la plus robuste exige quelque attention pour la conserver. Les jeunes gens, qui s'imaginent avoir tant de tems et de santé devant eux, négligent ou épuisent l'un et l'autre, et se ruinent avant

qu'ils s'en aperçoivent. Au contraire, en se ménageant également à ces deux égards, ils deviendroient riches, et bien loin d'interrompre leurs plaisirs, ils les augmenteroient et les prolongeroient. Soyez plus sage, et avant qu'il soit trop tard ménagez l'un et l'autre avec soin et frugalité, et ne consumez ni l'un ni l'autre qu'à bon intérêt et bonne caution.

Je vais à présent m'arrêter à l'emploi de votre tems, et quoique j'aie touché auparavant ce sujet, néanmoins il est trop essentiel et on ne peut le répéter assez souvent. Il est vrai que vous avez beaucoup de tems devant vous; mais à cette période de votre vie, une heure employée utilement, peut contribuer à votre avantage plus que vingt-quatre heures dans un autre tems. A présent une minute vous est précieuse, et des jours entiers ne vous le seront peut-être pas tant dans quarante ans. Tout le tems que vous avez pour des lectures sérieuses, après celui que vous donnez à la bonne compagnie, sans laquelle vous ne pouvez connoître le monde, employez-le à lire quelque bon livre, qu'il faut toujours finir, et n'embarrassez pas votre esprit en même tems d'une variété confuse de différens sujets. Je vous recommande de lire tout de suite *Grotius de Jure pacis et belli*, traduit par Barbeyrac, et le *Jus gentium* de Puffendorff, traduit par la même main. Quand vous avez quelques quarts-d'heure de loisir, lisez des ouvrages d'esprit et de génie des meilleurs auteurs anciens ou modernes.

Quelque affaire que vous ayez, faites-la à votre premier moment de loisir, jamais à moitié; mais finissez-la, s'il est possible, sans interruption. Il ne faut pas vaquer à ses affaires, en s'amusant à d'autres objets de peu d'importance; et vous ne devez pas dire, comme Félix disoit à Paul : *Je vous parlerai dans un tems plus favorable.* Le tems le plus convenable pour les affaires est le premier qui s'offre; mais l'étude et les affaires indiquent en quelque sorte à un homme de bon sens, le tems qui leur est propre : on perd le plus souvent beaucoup de tems, en choisissant mal, et en se servant de mauvaises méthodes pour les amusemens et les plaisirs.

Il y a bien des gens qui pensent qu'ils sont dans les plaisirs, dès qu'ils ne sont occupés ni de l'étude ni de leurs affaires. Ils se trompent; ils ne font rien, et autant vaudroit qu'ils dormissent. Ils contractent l'habitude de l'indolence, ils ne fréquentent que les places où ils sont exempts de contrainte, et peuvent se dispenser de toute sorte d'attention. Soyez sur vos gardes contre ce défaut, et que chaque endroit, où vous allez, soit ou le théâtre des plaisirs oisifs, ou une école d'instruction. Que chaque compagnie où vous allez, satisfasse vos sens, étende vos connoissances, ou perfectionne vos manières. Ayez quelque sujet de galanterie en vue dans quelque endroit; fréquentez-en d'autres, où des gens d'esprit et de goût s'assemblent; allez dans d'autres

où des personnes d'un rang supérieur et élevées en dignité, commandent le respect et l'attention au reste de la compagnie ; mais je vous prie de ne fréquenter aucun endroit neutre, où président l'oisiveté et l'indolence. Il n'y a rien qui forme tant un jeune homme que des compagnies respectables et composées de personnes de la haute distinction, où les égards et une attention constante sont nécessaires. Il est vrai que c'est dans le commencement une contrainte désagréable, mais on s'y accoutume bientôt : on y est plus à son aise et l'avantage et la considération, qui en résultent, vous dédommagent amplement de cette gêne. Ce que vous disiez, il y a quelque tems, du *Palais-royal*, est très-vrai : pour un jeune homme de votre âge, la situation est assez désagréable, vous ne pouvez pas vous attendre qu'on ait pour vous une attention particulière, mais vous pouvez faire attention aux autres. Observez leurs manières, développez leurs caractères, et insensiblement vous serez initié dans la compagnie.

J'ai été obligé de passer par tout cela lorsque j'étois à votre âge. J'ai été quelques heures en compagnie, sans qu'on fît la moindre attention à moi ; mais alors je faisois attention aux autres, et j'apprenois dans leur compagnie à me comporter mieux la première fois, jusqu'à ce que par degrés je devenois moi-même un des membres. Cependant j'eus grand soin de ne pas perdre mon tems dans

ces compagnies, où il n'y avoit ni plaisirs vifs, ni avantages à espérer.

La paresse, l'indolence et la mollesse sont pernicieuses et mal-séantes à un jeune homme; qu'elles soient votre ressource dans quarante ans. Déterminez-vous, à tout événement, quelque désagréable qu'il soit à certains égards et pour un certain tems, de fréquenter la compagnie la plus distinguée et sur le meilleur ton de l'endroit où vous êtes, soit par le rang, soit par l'érudition des personnes qui la composent, soit par le bel esprit et le goût qui y règnent. Ce sont des lettres de créance pour les meilleures compagnies par-tout où vous irez dans la suite. Point de paresse et d'indolence; je vous prie; employez chaque minute de votre vie à des plaisirs actifs et à un emploi utile. Adressez-vous à quelque femme de distinction, qui ait de la beauté, par-tout où vous êtes, et essayez, si vous pouvez, de pousser l'aventure : si on ne s'est pas emparé de la place avant vous, et si elle n'a pas une bonne garnison, vous la prendrez de dix fois neuf. Vous pouvez toujours percer dans les compagnies les plus illustres, à force d'attention et de respect : avec un peu d'applaudissement et d'admiration, mérités ou non, vous êtes sûr d'être bienvenu parmi les savans et les beaux-esprits. Il n'y a que trois sortes de compagnies propres à un jeune homme; il n'y a ni plaisir ni profit dans toutes les autres.

Je souhaite fort de lire la *Rome sauvée* de Voltaire; je suis sûr qu'elle sera de mon goût, précisément à cause des fautes que vos critiques sévères y ont trouvées. Je sacrifie volontiers en tout tems beaucoup de régularité à beaucoup de brillant; et pour le brillant, Voltaire n'a réellement point d'égal. La *Conspiration de Catilina* n'est pas un sujet heureux pour une tragédie: il est trop simple, et ne fournit au poëte aucune occasion d'exciter de tendres passions: le tout est un acte d'horreur prémédité. Crébillon sentoit ce défaut, et pour créer un nouvel intérêt, il a l'absurdité de rendre Catilina amoureux de la fille de Cicéron, et elle éprise du conjurateur.

Je suis bien aise que vous soyez allé à Versailles, et que vous ayez dîné avec M. de Saint-Contest. C'est la compagnie où vous pouvez apprendre les bonnes manières, et il paroît que vous avez eu les bons morceaux sur le marché. Quoique vous n'eussiez aucune part à la conversation du roi de France avec les ministres étrangers, et que probablement cela ne vous amusoit pas, pensez-vous qu'il n'est pas très-utile de l'entendre et d'observer la tournure et les manières des personnes de cette sorte? Il est extrêmement avantageux d'être au fait de tout cela. Il en est de même des personnes qui les approchent, telles que les ministres d'état, etc., et quoiqu'à votre âge vous ne soyez pas fait pour leur compagnie, et qu'elle ne puisse pas vous satisfaire, vous

y observerez et apprendrez ce qu'il sera nécessaire dans la suite que vous fassiez vous même.

Dites au chevalier Lambert que je lui ai transporté le crédit de M. Spencer. M. Hoare l'a aussi recommandé. Je crois que M. Spencer partira le mois suivant pour quelque ville de France, mais non pour Paris. Je suis sûr qu'il a besoin d'être francisé, car actuellement il est tout à fait Anglais, et vous savez ce que j'en pense,

Je vous souhaite le bon soir.

LETTRE CCLXIII.

Londres, ce 16 mars 1752.

MON CHER AMI,

Quels progrès faites-vous dans la plus utile et la plus nécessaire de toutes les études, celle du monde? Commencez-vous à en acquérir l'usage? Et votre expérience journalière, en vous perfectionnant, vous démontre-t-elle les progrès que vous avez faits? Vous me demanderez peut-être comment vous pouvez en juger vous-même? Je veux vous dire un moyen sûr de le savoir : examinez-vous et voyez si vos notions du monde sont changées par l'expérience, et différentes de ce qu'elles étoient en théorie, il y a deux ans; cela seul est un indice favorable de votre avancement. Je me souviens qu'à cet âge

toutes les notions que l'on forme, sont erronnées; on n'a vu que peu de modèles, et non les meilleurs, sur lesquels on pourroit se perfectionner. On croit réussir en tout à force de vigueur et de résolution; on croit que l'art a quelque chose de bas, et que la souplesse et la complaisance sont le réfuge de la foiblesse et de la pusillanimité. Cette fausse notion a quelque chose de grossier, elle donne de la *brusquerie* et de la rudesse dans les manières. Les sots, qui ne peuvent jamais être détrompés, retiennent ces notions aussi long-tems qu'ils vivent : la réflexion, avec un peu d'expérience, engage bientôt les gens de bon sens à se défaire de ces préjugés. Quand ils se connoissent mieux eux-mêmes et ceux de leur espèce, ils découvrent que la raison simple est de dix fois neuf enchaînée au char de triomphe du cœur des passions; par conséquent, ils s'adressent au conquérant, et non pas au vaincu le plus souvent. Vous savez qu'on doit s'adresser aux conquérans de la manière la plus modeste, la plus engageante et la plus insinuante. Avez-vous découvert qu'on peut gagner les femmes par toutes sortes de flatteries, et les hommes par quelque sorte de flatterie? Vous êtes-vous aperçu combien de petites choses affectent le cœur, et comment elles sont sûres de le gagner entièrement? Si vous avez fait cette observation, c'est une preuve des progrès que vous avez faits dans la connoissance du cœur humain. Je voudrais essayer

un homme qui a de la connoissance du monde, comme je voudrois essayer les connoissances qu'un écolier a acquises des beautés d'Horace, non pas en le faisant construire *Maecenas atavis edite Regibus*, ce qu'il feroit aisément, mais en l'examinant par rapport à la délicatesse et à la *curiosa felicitas* de ce poëte.

On peut connoître avec très-peu de connoissance et d'expérience du monde, les caractères décidés et qui frappent par leurs vives couleurs. Ces caractères ne sont pas communs et font d'abord impression; mais pour distinguer les nuances presque imperceptibles et les gradations diverses de la vertu et du vice, de la raison et de la folie, de la force et de la foiblesse, dont les caractères sont communément composés, il faut avoir quelque expérience, avoir beaucoup observé et prêté une attention très-exacte. Dans les mêmes cas, la plupart des hommes font la même chose, mais avec la différence, de laquelle dépend le succès. Un homme, qui a étudié le monde, sait le tems et l'occasion d'agir; il a analysé les caractères auxquels il a à faire : la façon de s'adresser à eux, et ses raisonnemens sont à leur portée : mais un homme qui n'a que le sens commun, qui n'a raisonné que d'après lui-même, et qui n'a pas conversé avec le monde, place mal-à-propos et à contre-tems ce qu'il dit, court avec précipitation et sans jugement vers son but, et se casse le nez avant de l'atteindre. Dans les manières communes

de la vie sociale, tout homme, qui a du sens commun, connoît les rudimens et l'A B C de la Civilité : son dessein est de ne pas offenser; il souhaite même de plaire; et s'il a un mérite réel, il sera reçu et souffert en bonne compagnie : mais il s'en faut de beaucoup que cela suffise; car, quoiqu'il puisse y être admis, on ne le souhaite jamais; quoiqu'il n'offense pas, on ne l'aimera jamais; mais tel qu'un petit état neutre et incapable de se faire respecter, environné de puissances formidables, aucune ne le craindra, ni ne recherchera son alliance, mais il sera envahi successivement par l'une ou par l'autre, toutes les fois que ce sera leur intérêt. Situation très-méprisable! Au contraire, un homme, qui a observé avec une attention particulière, éprouvé les mouvemens divers du cœur humain et les artifices dont l'esprit est capable, et qui, par une nuance peut tracer toute la couleur, qui peut employer à propos tous les différens moyens de persuader l'entendement, et de subjuguer le cœur, est presque sûr d'avoir des ennemis; mais il aura aussi des amis : on pourra le contre-carrer, mais il sera aussi soutenu; ses talens pourront exciter la jalousie de quelques-uns; mais l'art de plaire et de prévenir par ses manières engageantes le feront aimer du plus grand nombre : il obtiendra de la considération et du crédit. Plusieurs qualités doivent conspirer à former un tel homme; et pour se faire aimer et respecter en même

tems, il faut qu'il ait des agrémens et un mérite réel : les talens ne suffisent pas sans les grâces, et celles-ci ne sont que de vaines décorations sans les autres. On acquiert du savoir par la lecture; mais la connoissance du monde, qui est la plus utile, ne s'acquiert qu'en lisant les hommes et en étudiant leurs divers caractères. On croit généralement qu'il y a plusieurs mots synonymes dans chaque langue; mais ceux qui étudient les langues avec attention, savent le contraire. Ils aperçoivent quelque petite différence, quelque distinction entre tous ces mots qu'on appelle communément *synonymes* : l'un a toujours plus d'énergie et de délicatesse que l'autre. Il en est de même avec les hommes; ils sont tous semblables en général, mais en particulier, il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement. Ceux qui ne les ont pas étudiés, les prennent communément pour ce qu'ils ne sont pas; ils ne savent pas discerner les nuances et les gradations qui distinguent des caractères qui paroissent semblables. La compagnie variée est la seule école, où l'on puisse acquérir cette connoissance. Vous devez être actuellement de la seconde classe dans cette école, et il est facile de parvenir en peu de tems à la première; mais il faut alors que vous ayez de l'application et de la vivacité, et il faut non-seulement que vous supportiez la contrainte dans des compagnies supérieures, mais même que vous désiriez de

vous former selon ce *decorum*, au lieu de rechercher celle où l'on peut se dorloter dans le sein de l'indolence et de la paresse.

Dans le plan que je vous ai tracé dans ma dernière *, pour ce que vous devez faire, j'oubliai de vous dire que si un roi des Romains est élu cette année, vous assisterez à cette élection; et comme dans ces occasions tous les étrangers sont exclus de l'endroit de l'élection, excepté ceux qui appartiennent à quelque ambassadeur, je vous ai déjà retenu, à tout événement, une place à la suite de l'ambassadeur que notre roi doit envoyer, en qualité d'électeur, à Francfort, ou dans toute autre ville où se fera l'élection. De cette façon vous verrez non-seulement cette cérémonie, mais vous serez au fait de toutes les circonstances de cette élection, qui sera vraisemblablement contestée par l'opposition de quelques électeurs et par la protestation de quelques princes de l'Empire. Cette élection, s'il y en a une, sera, je pense, une époque mémorable dans l'histoire; au moins différentes plumes s'exerceront, si l'épée n'est pas tirée à ce sujet, et si l'on ne verse pas de sang dans cette dispute; les compétiteurs n'épargneront pas l'encre. Pendant cette contestation, vous pouvez piller impunément, et ajouter considérablement à vos connoissances sur le *jus publicum imperii*.

J'ai appris que la Cour de Versailles a

* Cette lettre manque.

nommé le président Ogier, homme très-habile dans les négociations, ambassadeur à Ratisbonne, pour y souffler la discorde. Il faut avouer que la France a toujours profité habilement de sa garantie du traité de Munster; ce qui lui a donné des prétextes fréquens de se mêler des affaires de l'Empire. Quand l'Alsace fut cédée à la France par un traité, elle souhaitoit de posséder cette province comme fief de l'Empire; mais l'Empire étoit alors trop éclairé sur ses véritables intérêts pour donner dans ce piége. Toute puissance devroit avoir grand soin de ne pas donner le moindre prétexte à une autre de se mêler de ses affaires intérieures. La Suède a déjà ressenti les effets de la garantie que la Czarine s'arrogea dans la forme actuelle de son gouvernement, en conséquence du traité de Neustadt, confirmé ensuite par celui d'Abo; quoiqu'effectivement cette garantie fût plutôt une précaution contre les changemens que la Russie pourroit tenter de faire, par rapport à la nouvelle forme de gouvernement établie en Suède, qu'un droit qu'a la Russie d'empêcher les Suédois d'établir quelle forme de gouvernement il leur plaît. Lisez l'un et l'autre de ces traités, si vous pouvez.

fatal aux prétentions du roi et du pape. La prudence peut, dans plusieurs cas, recommander une soumission entière à tous deux; mais quand cette ignorance, sur laquelle seule est appuyée la foi aveugle aux droits de l'un et de l'autre, n'existe plus, le vice-gérent de Dieu et le vicaire du Christ ne seront obéis et révérés qu'autant que ce que l'un ordonne et l'autre dit, sont conformes à la raison et à la vérité.

Je suis bien aise que vous vous ménagiez comme si vous ne vous portiez pas bien : je suis sûr que c'est le moyen le plus vraisemblable de vous conserver en bonne santé. Ne vous surchargez plus l'estomac de pâtisserie, de crême et d'autres alimens semblables, qu'on ne peut digérer; il n'est pas nécessaire que vous ne mangiez que du veau et de la volaille, qui ne sont pas plus sains que le bœuf, le mouton et les perdrix.

Voltaire m'a envoyé de Berlin son *Histoire du siècle de Louis XIV*, elle est arrivée à propos; milord Bolingbroke m'avoit justement appris comment on doit l'écrire. Je sens qu'elle aura presque autant de critiques que de lecteurs. Il faut que Voltaire soit critiqué; d'ailleurs celui qui plaît à presque tout le monde doit être attaqué; car tous les préjugés sont exposés dans son histoire, et nos préjugés nous gouvernent en nos maîtresses; mais nous n'écoutons la raison que comme une épouse, sans nous embarrasser de ce qu'elle dit. C'est

l'histoire de l'entendement humain, écrite par un homme d'esprit à l'usage de ceux qui en ont : elle ne plaira pas aux têtes foibles, qui cependant ne la comprendront point ; ce qui est communément la mesure de leur admiration. Les sots n'y trouveront pas ces détails minutieux et insipides ; dont presque toutes les autres histoires sont chargées. Il nous dit tout ce qu'il faut savoir, et rien de plus. Ses réflexions sont courtes, justes et en font naître à ses lecteurs. Exempt de préjugés religieux, philosophiques, politiques et nationaux, plus qu'aucun historien que j'aie jamais lu, il rapporte tous les faits avec autant de vérité et d'impartialité que les bienséances, qu'on doit toujours observer, le lui permettent. On voit bien qu'il en dit souvent beaucoup moins qu'il ne feroit, s'il étoit plus libre. Il m'a fait connoître beaucoup mieux le siècle de Louis XIV, que les volumes sans nombre que j'ai lus sur ce sujet. Il m'a fait naître une réflexion que je n'avais jamais faite auparavant. La vanité, et non le savoir, porta ce prince à encourager et à introduire les arts et les sciences dans son royaume. Il ouvrit un champ plus vaste à l'esprit humain en France, et le porta à exercer ses facultés jusqu'à la plus grande perfection. Son siècle égala en tout, et surpassa à plusieurs égards, n'en déplaise aux pédans, celui d'Auguste. Les progrès furent grands et rapides, mais l'émulation étoit excitée par l'applaudisse-

ment et les récompenses d'un prince vain, libéral et magnifique. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il arrêta les opérations de l'entendement humain au point où il voulut, comme s'il eût dit : « Tu iras jusques-là, et » pas plus loin ». Il étoit enclin à la dévotion, au despotisme : aussi ces matières ne furent jamais sous son règne discutées avec liberté en France, et les plus grands génies, qu'aucun siècle ait jamais produits, n'élevèrent pas le moindre doute sur le droit divin des rois, ou l'infaillibilité de l'église. Poëtes, orateurs, philosophes, ignorèrent leurs droits naturels, baisèrent leurs chaînes : une foi aveugle triompha, dans ces génies supérieurs, de leur raison passive et muette. C'est aujourd'hui tout le contraire en France : la raison s'y développe, mais le génie et l'imagination y vont en décadence.

Je vous enverrai une copie de cette histoire par milord Huntingdon, présumant qu'on ne permet pas qu'elle soit publiée et vendue à Paris. Je vous prie de la lire plus d'une fois et avec attention, sur-tout le second volume, qui contient un abrégé des choses les plus intéressantes, dont tout le monde parle, et que peu de personnes entendent. Il y a deux affectations puériles, que je suis fâché d'avoir rencontrées dans ce livre; l'une est un changement total dans l'orthographe française; l'autre est qu'il n'y a pas une seule lettre capitale dans tout le livre, excepté au commencement d'un

paragraphe. Je vois avec déplaisir *Rome, Paris*, la *France, César; Henri IV*, etc., en petites lettres, et je ne conçois pas qu'il y ait aucune raison de retrancher de ces mots les capitales, malgré un long usage. C'est une affectation au-dessous de Voltaire. Je n'ai pas honte d'avouer qu'il me charme et m'inspire de l'admiration, soit comme prosateur, soit comme poëte.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de M. du Boccage, dans laquelle il dit : « Monsieur Stanhope s'est jeté dans la politique, » et je crois qu'il y réussira ». Vous avez raison, c'est votre destination; mais souvenez-vous que pour réussir dans les grandes choses, il faut auparavant apprendre à plaire dans les petites. Il faut que des manières engageantes et quelque chose de prévenant, préparent le chemin à des connoissances supérieures et aux talens, afin qu'ils réussissent.

Les manières engageantes du feu duc de Malborough et son air insinuant engagèrent le roi de Prusse à laisser ses troupes dans l'armée des alliés, lorsque ni leurs représentations, ni l'intérêt de ce prince à la cause commune, n'avoient pu le persuader. Le duc de Malborough n'avoit aucune nouvelle raison pour le subjuguer; mais il avoit une manière à laquelle il ne put résister. Voltaire entre mille coups de pinceau délicats dans ce genre, dit au duc de la Feuillade : « Qu'il étoit l'homme » le plus brillant et le plus aimable du

» royaume, et quoique gendre du général et » ministre, il avoit pour lui la faveur pu- » blique ». Plusieurs petites circonstances de cette sorte font souvent haïr un homme de grand mérite, s'il n'a pas le talent de plaire et de se faire aimer. Considérez seulement les circonstances où vous vous trouvez, et vous verrez que de tous les arts, celui de plaire est le plus nécessaire; vous devez l'étudier et le savoir à fonds. Un tyran disoit en mauvais politique : *oderint, modò timeant* *; un homme sage auroit dit : *modò ament, nihil timendum est mihi* *. Jugez, d'après votre expérience journalière, de l'effet avantageux de ce charmant je ne sais quoi, quand vous sentez, aussi bien que tout le monde, que, dans les hommes il est plus puissant que la science, et dans les femmes plus puissant que la beauté.

Je désire fort de voir milord et milady***, qui ne sont pas encore arrivés, parce qu'ils vous ont vu depuis peu; et je m'imagine toujours que je puis apprendre quelque chose de nouveau sur vous, des personnes qui vous ont vu depuis peu. Ce n'est pas que je veuille m'en rapporter à leur relation, parce que je me méfie de leurs jugemens, par rapport aux choses dont je m'informe le plus particulièment. Ils ont gâté leur fils par une tendresse excessive. Ils lui ont fait croire que le monde étoit fait pour lui, et non pas lui pour le

* Qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent.
* S'ils aiment, il n'y a rien à craindre.

monde; et à moins qu'il ne réside long-tems hors de son pays et qu'il ne tombe entre bonnes mains, il exigera ce qu'il aura peine à rencontrer, la même attention et la même complaisance qu'ont eues pour lui son papa et sa maman. Je crains que M. *** ne se trouve dans ce cas : je crains qu'il ne se fasse donner quelque coup d'épée et qu'il ne se voie emporté d'une mort violente avant d'avoir su vivre.

Quelque tour que vous preniez, vous ne pouvez me reprocher aucune de ces foiblesses. Je n'ai point eu pour vous de tendresse ridicule et déplacée : au lieu de vous la faire sentir, j'ai pris tous les moyens possibles pour que vous la méritiez. Dieu merci, vous répondez à mon attente; au moins je ne connois qu'un article où vous n'êtes pas au point que je désirerois. Je souhaite que tout le monde vous aime autant que je vous aime. Adieu.

LETTRE CCXLV.

Londres, ce 30 *avril* 1752.

MON CHER AMI,

Avoir du monde est, selon moi, une expression très-juste et très-heureuse. Elle comprend le savoir-vivre, le talent de se produire, les manières et les bienséances qu'on doit observer dans toutes les compagnies. Elle marque très-justement que quiconque

n'a pas ces qualités, n'est pas du monde: sans elles, les plus grands talens sont presque inutiles; la civilité est absurde et la liberté déplaît.

Un savant ecclésiastique dans son collége d'Oxford, ou de Cambridge, raisonnera admirablement bien sur la nature de l'homme; il analysera profondément la tête, le cœur, la volonté, les passions, les sens, les sentimens et toutes ces subdivisions métaphysiques qu'on ne comprend pas; et cependant il ne connoît pas l'homme, il n'a pas vécu avec lui, et il ignore tous les différens usages, habitudes, préjugés et goûts, qui ont toujours sur lui quelque influence, et sont souvent les seuls mobiles qui le font agir. Il voit l'homme comme il voit les couleurs dans le prisme du chevalier Newton, où l'on ne voit que les principales; mais un teinturier, qui a de l'expérience, connoît toutes les différentes nuances, les gradations des couleurs, et l'effet que produit ce mélange. Il y a peu d'hommes qui soient d'une couleur décidée : la plupart sont composés de diverses nuances, qui changent comme les belles étoffes de soie, suivant le jour auquel elles sont exposées. L'homme, qui a du monde, connoît tout cela par son expérience et ses observations. Le philosophe vain et isolé n'a aucune connoissance sur ce sujet par sa théorie; sa pratique est bornée et fautive, et il agit d'aussi mauvaise grâce qu'un homme qui s'aviseroit de danser, sans avoir

jamais vu personne, ni appris d'aucun maître à danser, mais qui auroit seulement appris les notes, qui désignent les danses, aussi bien que les airs. Observez et imitez donc la façon de se présenter, l'art et les manières de ceux qui ont du monde : voyez par quel art ils font d'abord et rendent ensuite durable l'impression qui leur est favorable. On doit plus souvent ces impressions à de petites causes qu'à un mérite intrinsèque, qui est moins séduisant et n'a pas un effet si soudain. Les esprits forts ont sans doute un ascendant sur les esprits foibles, comme Galigaï, maréchale d'Ancre, observa très-justement, lorsqu'à la honte de son siècle, elle fut exécutée pour avoir gouverné Marie de Médicis par les prétendus arts du sortilège et de la magie; mais cet ascendant ne s'acquiert que par degrés, et seulement par ces arts que l'expérience et la connoissance du monde apprennent. En effet, il y a peu de personnes assez foibles pour s'en laisser imposer par des airs de hauteur, quoique la plupart se laissent mener facilement. J'ai souvent vu des gens avec des talens supérieurs, gouvernés par des personnes d'un esprit médiocre, sans connoître, ni même soupçonner leur dépendance. Cela peut seulement arriver quand ceux qui ont moins de génie, ont plus de dextérité et d'expérience du monde que les personnes qu'ils gouvernent. Ils voient la partie foible et qui n'est pas en garde, et c'est là qu'ils forment leur attaque; ils s'en

emparent et tout le reste se rend à discrétion. Voulez-vous gagner les hommes et les femmes, comme tout homme de bon sens le désire, il faut du monde. Vous avez eu plus d'occasions qu'aucun jeune homme de votre âge, d'acquérir ce monde; vous avez été dans les meilleures compagnies des pays les plus civilisés de l'Europe, à un âge où les autres à peine ont été introduits en compagnie. Vous possédez toutes ces langues que Jean Trott parle rarement et jamais bien; par conséquent vous ne devez être étranger nulle part. C'est le seul moyen d'avoir du monde : mais si vous n'en avez pas, et si vous n'êtes pas encore dérouillé, ne peut-on pas vous appliquer le *rusticus expectat* d'Horace?

Cette connoissance du monde nous apprend plus particulièrement deux choses, qui sont d'une conséquence infinie, et vers lesquelles la nature ne nous porte pas; elle nous apprend à gouverner notre cœur et nos manières. Un homme qui n'a point de monde, est quelquefois enflammé de colère, ou anéanti par la mauvaise honte à chaque incident désagréable : l'une le fait agir et parler comme un fou, et l'autre le représente comme un sot : mais un homme qui a du monde, ne paroît pas entendre ce qu'il ne peut ou ne doit pas ressentir. S'il commet quelque erreur, il la répare de sang-froid, au lieu de la faire apercevoir par sa confusion, comme un cheval qui bronche. Il est ferme, mais complaisant,

et pratique cette excellente maxime : *suaviter in modo, fortiter in re.* L'autre est le *volto sciolto,* les *pensieri stretti.* Les personnes qui ne sont pas accoutumées au monde, ont des manières qui parlent : elles montrent ainsi ce qu'elles n'ont pas assez d'esprit pour cacher.

Dans le cours du monde il faut qu'un homme affecte souvent un air aisé et tranquille dans des occasions désagréables; il faut qu'il paroisse content lorsqu'il est fâché : il faut qu'il ait l'art de recevoir avec un souris prévenant ceux avec lesquels il voudroit pouvoir mettre l'épée à la main. Dans les Cours, il faut qu'il se donne de garde de découvrir sa pensée. Tout cela peut se faire sans fausseté et sans perfidie, vu que dans ce cas on ne peut aller plus loin que la politesse et les manières; il faut s'arrêter tout court, sans la moindre assurance, ni aucune profession d'amitié feinte. Les bonnes manières, à l'égard de ceux qu'on n'aime pas, ne sont pas plus contraires à la vérité, que *votre serviteur* au bas d'un cartel de défi : on est généralement convenu et on entend ces choses dans leur vrai sens; elles servent à maintenir la décence et la paix dans la société. On se met seulement sur la défensive, sans employer des armes empoisonnées par la perfidie. La vérité doit être le principe invariable de tout homme qui a de la religion, de l'honneur et de la prudence; mais il n'est pas obligé de dire toutes les vérités qu'il sait. Ceux qui sont faux, peuvent être rusés, mais

ne sont pas habiles. Le mensonge et la perfidie sont le refuge des sots et des poltrons.

P. S. Il faut que je vous recommande encore de prendre congé de toutes vos connoissances en France, de façon à leur faire regretter votre absence et à leur inspirer le désir de vous voir de retour à Paris, et de vous recevoir à bras ouverts dans leurs maisons; vous pourrez y retourner dans peu. Il ne faut pas vous exprimer d'une manière froide et purement civile, mais avec un air de sensibilité et d'intérêt. Reconnoissez les obligations que vous leur avez pour les bontés dont elles vous ont comblé pendant votre séjour à Paris : assurez-les que par-tout où vous serez, vous vous les rappellerez avec gratitude. Témoignez-leur combien vous souhaitez de leur donner des preuves de votre tendre et respectueux souvenir; ajoutez qu'au cas que vous ayez le bonheur d'aller dans quelque partie du monde, où vous pourrez leur être de la moindre utilité, vous vous y emploierez sans réserve. Dites cela et beaucoup plus encore, avec emphase et d'un ton pathétique, car vous savez *si vis me flere*. Cela ne peut faire aucun tort, quand même vous ne retourneriez jamais à Paris : mais si le contraire arrive, comme il y a toute apparence, cela vous sera infiniment utile. Souvenez-vous aussi de ne pas omettre d'aller dans chaque maison où vous n'avez même été qu'une fois, afin de prendre congé et de vous recommander à leur souvenir. La

réputation, que vous laisserez dans un endroit où vous avez été, se répandra, et vous annoncera dans vingt autres villes. Ce travail n'est jamais perdu.

Cette lettre vous fera voir que l'accident, qui m'arriva hier, et dont parle M. Grevenkop, n'a aucune mauvaise conséquence : je l'ai échappé belle.

LETTRE CCXLVI.

Londres, ce 11 *mai* 1752.

MON CHER AMI,

Je romps ma parole, en écrivant cette lettre; mais je péche du bon côté; puisque je fais plus que je n'avois promis. J'ai du plaisir à vous écrire, et peut-être que vous profiterez, en lisant ce que j'écris : l'un ou l'autre motif est suffisant pour moi; je ne puis résister à tous les deux.

Par votre dernière, j'ai calculé que vous quitterez Paris d'aujourd'hui en huit : dans cette supposition, cette lettre pourra vous parvenir avant que vous en partiez.

Le colonel Perry est arrivé ici, il y a deux ou trois jours, et m'a envoyé un livre de votre part, le roman de *Cassandre* abrégé. Je suis sûr qu'on ne peut trop l'abréger. Si l'on extrait avec jugement l'esprit de cet ouvrage volumineux, il pourroit former un petit *in*-12, et il est étonnant qu'il y ait eu des gens assez dé-

sœuvrés pour écrire et lire tant de fadaises. C'étoit cependant l'occupation de mille personnes dans le dernier siècle; et c'est encore l'amusement secret des jeunes filles et des dames à sentimens, quoiqu'elles ne veulent pas en convenir. Une fille, malade d'amour, trouve dans le capitaine, dont elle est éprise, tout le courage et toutes les grâces du tendre et accompli *Orondates* : et plusieurs dames, qui filent les beaux sentimens, parlent le langage de la délicate *Clélie*, au héros qu'elles voudroient engager à un amour éternel, ou s'écrient en soupirant :

Ah! qu'il est doux d'aimer, si l'on aimoit toujours!
Mais, hélas! il n'est point d'éternelles amours.

Il n'est pas cependant mal à propos d'avoir lu un de ces ouvrages extravagans (le meilleur de tous est celui de Calprenede), parce qu'on doit être en état de parler de tous les sujets dont les autres parlent quelquefois; et je ne voudrois pas que vous ignorassiez entièrement ce que les autres savent. C'est un grand avantage pour un homme d'être capable de parler sur toutes sortes de sujets, ou d'entendre ceux qui en parlent, sans paroître absurde et ignorant; car j'ai connu des gens qui ne disoient pas un mot, et qui écoutoient comme des sots et des ignorans. On découvroit cela à leur extérieur inattentif, qui n'indiquoit aucune connoissance de ce dont on parloit.

Je pense que c'est moins votre foible que celui des jeunes gens de votre âge; et si vous avez de la complaisance et de la souplesse, je ne connois aucune compagnie où il y ait apparence que vous soyez de trop.

Cette tournure aisée vous est à présent très-nécessaire, puisque vous êtes destiné d'aller à tant d'endroits différens, car quoique les manières et les coutumes des différentes Cours d'Allemagne soient en général les mêmes, chacune a quelque étiquette qui la distingue, quelque particularité qui la caractérise. Il faut que vous fassiez attention à toutes ces coutumes et que vous les adoptiez immédiatement. Rien ne flatte plus et ne fait mieux accueillir les étrangers que cette conformité. Je n'entends pas par là que vous deviez imiter l'air et les manières gênées de toutes les petites Cours d'Allemagne; mais que vous vous prêtiez volontiers, et suiviez les coutumes de l'endroit par rapport au cérémonial, aux usages de la table et au tour de la conversation, etc. Ceux qui viennent de Paris, ou qui y ont résidé long-tems, sont généralement soupçonnés, sur-tout en Allemagne, d'avoir du mépris pour tout autre endroit. Ayez soin de ne rien faire paroître de semblable dans votre extérieur ou par votre conduite; mais louez ce qui mérite de l'être, sans faire de comparaison avec ce que vous avez vu de mieux dans le même genre.

A Paris, par exemple, la cuisine allemande

est sans doute exécrable, et la française délicieuse : néanmoins ne faites jamais l'éloge de la cuisine française à une table allemande ; mais mangez ce que vous y trouverez de passable ; dites que c'est bon, sans le comparer à rien de mieux. J'ai connu bien des butors d'Anglais, qui, lorsqu'ils étoient à Paris, ne se conformoient à aucune coutume française, et quand ils étoient ailleurs, ne parloient que de ce qu'ils avoient fait, vu et mangé à Paris.

On ne doit pas user sans distinction de la liberté française à toutes les Cours d'Allemagne, quoiqu'on puisse avoir cet air aisé, et dans quelques endroits plus que dans d'autres. Je suppose que les Cours de Manheim et de Bonn soient un peu plus civilisées que les autres : celle de Mayence, qui est ecclésiastique, aussi bien que celle de Trèves, et qui ne sont pas fort fréquentées, ni l'une ni l'autre, par les étrangers, tiennent encore, je m'imagine, un peu des Goths et des Vandales. Il faut là plus de réserve et de cérémonie ; mais pas un mot de français. A Berlin, vous ne pouvez pas être trop Français. Hanovre, Brunswick, Cassel, etc., sont un peu polies, mais pas encore assez.

Une autre chose que je vous recommande particulièrement, non-seulement en Allemagne, mais dans tous les pays du monde où vous irez, est de donner une attention, je ne dis pas seulement apparente, mais réelle, à ceux à qui vous parlez ou qui vous parlent ; il

n'y a rien de si impoli et de si choquant, et que l'on pardonne moins, qu'un air inattentif lorsqu'on vous parle. J'ai connu plusieurs personnes qui se sont fait de mauvaises affaires pour des offenses, que je regarde comme plus légères. J'ai vu bien des gens qui, lorsque vous leur parliez, au lieu de vous regarder et de faire attention à ce que vous disiez, portoient les yeux ou sur le plancher, ou sur quelqu'autre partie d'un appartement; regardoient à la fenêtre, jouoient avec un chien, tournoient leurs tabatières, ou se nettoyoient le nez. Il n'y a rien qui découvre davantage un esprit frivole et futile, qui soit plus incivil et plus dégoûtant. C'est une déclaration manifeste, que le moindre objet mérite plus votre attention que tout ce que peut dire la personne qui vous parle. Jugez des sentimens de haine et de ressentiment qu'un tel traitement doit exciter dans le cœur de toute personne susceptible d'amour-propre; et je n'ai jamais connu aucun mortel qui en fût exempt. Je le répète, et il est fort nécessaire que vous vous souveniez de cela: cette sorte de vanité et d'amour-propre est inséparable de la nature humaine, de quelque rang et de quelque condition que l'on soit: votre laquais même aimeroit mieux être battu que de recevoir des marques de mépris et de dédain. Soyez donc, je vous prie, non-seulement réellement, mais en apparence attentif quand on vous parle: de plus, prenez le ton, mettez-vous à l'unisson. Soyez sérieux

avec ceux qui le sont, enjoué avec ceux qui sont gais, et badinez avec ceux qui aiment la bagatelle. En prenant toutes ces formes différentes, tâchez qu'elles vous paroissent toutes naturelles, sans gêne ni affectation. Ce sont-là cette souplesse d'esprit et cette complaisance, dont l'usage du monde enseigne l'utilité et les moyens de l'acquérir.

Je suis bien sûr, au moins j'espère, que vous ne vous servirez jamais de cette expression sotte, qui est l'expression favorite et l'excuse des sots : « Je ne puis faire cela, » quoique ce soit une chose qui n'est ni moralement ni physiquement impossible. Je » ne puis pas faire attention long-tems à la » même chose », dit un sot, c'est-à-dire, qu'il ne veut pas.

Je me souviens d'un homme maladroit, qui ne savoit que faire de son épée, et qui l'ôtoit toujours avant dîner, en disant qu'il ne pouvoit dîner à son aise autrement. Sur quoi, je ne pus m'empêcher de lui dire que je croyois réellement qu'il pouvoit la garder, sans aucun danger pour lui ou pour les autres. Il est honteux, il est absurde de dire qu'on ne peut pas faire ce que tout le monde fait.

Une autre chose, contre laquelle je vous prie d'être en garde, c'est la paresse, qui a fait perdre à plus de personnes le fruit de leurs voyages que peut-être tout autre défaut. Je vous prie d'être toujours en mouvement. Allez de bon matin voir ce qui est digne

d'être remarqué, et le reste de la journée voyez les hommes. Si vous ne restez qu'une semaine à un endroit, qui n'a rien de célèbre, voyez néanmoins tout ce qu'il y a à voir; informez-vous du nombre de ses habitans, et allez en autant de maisons que vous pourrez.

Je vous recommande aussi, quoique probablement vous ayez pensé à cela auparavant, de porter dans votre poche une carte d'Allemagne, où les chemins de poste soient marqués, et quelque petit livre de voyages faits en Allemagne. La carte servira à imprimer dans votre mémoire les situations et les distances, et le livre vous indiquera les choses que vous devez voir, qui pourroient autrement échapper à vos observations; et quoiqu'elles soient peut-être en elles-mêmes de peu de conséquence, vous seriez fâché de ne les pas avoir vues, après avoir été dans cet endroit.

Après vous avoir ainsi préparé à votre voyage, Dieu vous conserve; *felix faustumque sit!* Adieu.

LETTRE CCXLVII.

Londres, ce 27 mai 1752.

MON CHER AMI,

Je vous envoie ici un manuscrit original d'un de nos amis, avec mes commentaires sur le texte, que j'ai si souvent paraphrasé, que

je crois qu'il n'est pas possible de dire rien de nouveau à ce sujet. Néanmoins, je ne puis le quitter jusqu'à ce que je sois mieux convaincu, que je ne le suis, que vous sentez toute l'utilité, l'importance et la nécessité de cet avis. Votre panégyriste vous accorde tout ce qui satisferoit plus d'un père, et m'a reproché de ne pas me contenter de l'essentiellement bon : mais moi, qui ne suis à aucun égard, semblable aux autres pères, je ne puis me contenter, comme eux, de l'essentiellement bon, parce que je sais que cela ne fera pas vos affaires dans le monde, tant que vous aurez besoin de quelques couches de vernis. Il y a peu de pères qui s'embarrassent de leurs enfans, ou au moins la plupart s'embarrassent plus de leur argent; et par conséquent se contentent de leur donner au plus juste prix l'éducation ordinaire, c'est-à-dire, l'école jusqu'à dix-huit; l'université jusqu'à vingt, et deux ans pour courir la poste à travers différentes villes de l'Europe; impatiens jusqu'à ce que leurs enfans mal instruits reviennent chez eux pour se marier, et, comme ils disent, pour se fixer. Parmi ceux qui réellement aiment leurs enfans, il y en a peu qui sachent comment leur témoigner leur tendresse déplacée, lorsqu'ils sont jeunes, et les gourmandent lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison, après les avoir gâtés eux-mêmes. D'autres aiment leurs enfans comme des mères, et ne font attention qu'à leur santé et à la vigueur de leur corps, sur lesquelles l'espé-

rance de leur famille est fondée. Ils célèbrent leur jour de naissance et se réjouissent comme les sujets du Grand-Mogol, à proportion qu'ils acquièrent de l'embonpoint ; pendant que d'autres ne s'attachent, comme ils pensent, qu'à ce qu'il y a d'essentiel, prennent plaisir à voir dans leurs héritiers leurs foiblesses et leurs imperfections favorites, qu'ils se sont donné la peine de leur inculquer. J'espère et je crois que j'ai évité ces erreurs dans l'éducation que je vous ai donnée. Aucune foiblesse de ma part n'a retardé vos progrès, aucune considération d'intérêt ne vous a arrêté dans votre carrière, et aucune rigueur n'a rallenti votre ardeur pour les études, ni formé d'obstacles à vos plaisirs. Mon dessein a été de poser pour fondement des connoissances solides et étendues : je n'ai rien épargné pour cela ; mais je savois que cela seul ne suffisoit pas, et qu'il falloit commencer ensuite par orner et embellir ces connoissances. A ce dessein, je vous ai répandu dans le monde, et vous avez été votre maître à un âge où les autres vivent dans la débauche et la crapule à l'université ; ou sont envoyés dans les pays étrangers, sous l'inspection de quelque gouverneur écossais, maussade et pédant. C'étoit le seul moyen de vous faire acquérir ces manières, cet air et ces grâces qui font briller le mérite, et sans lesquels toutes les vertus morales, et tout le savoir ne sont d'aucun usage dans les Cours et le beau monde, et sont quelquefois même

nuisibles. On les craint, et ceux qui les ont, déplaisent comme des gens trop sévères, s'ils ne sont adoucis et introduits par les grâces; mais il paroît qu'il y a encore quelques couches qui vous manquent de ces grâces et de ce beau vernis qui est nécessaire.

Permettez-moi à présent de vous demander froidement et sérieusement pourquoi ces couches manquent? Vous pouvez aussi aisément les prendre, qu'il vous est facile de porter plus ou moins de poudre sur vos cheveux, plus ou moins de galon sur votre habit. Je puis peut-être assigner la raison pour laquelle elles vous manquent, c'est que vous n'êtes pas convaincu de toute leur valeur. Vous avez entendu dire à quelques jeunes Anglais étourdis : « Le diable emporte ces » airs étrangers et maniérés : qu'on me parle » d'une contenance fière et mâle. Ils ne finissent pas avec leurs grâces; ils babillent » comme des maîtres de danse; ils sont mis » comme des poupées : un bon Anglais vous » battroit trois individus de cette espèce ». Mais que vos observations servent à vous désabuser. Je vais vous donner seulement un exemple, au lieu de cent que je pourrois vous produire, d'une fortune et d'une figure très-brillantes, qui n'ont eu d'autre fondement que ce bon ton, ces grâces et ces manières engageantes.

Entre vous et moi, mais il ne faut pas que vous me trahissiez, que pensez-vous de l'élé-

vation de notre ami, lord Albermale? Qu'est-ce qui l'a fait colonel d'un régiment des Gardes, gouverneur de la Virginie, premier gentilhomme de la chambre du roi, et ambassadeur à Paris, emplois qui montent à près de dix-sept mille livres sterling par an? Etoit-ce sa naissance? Non : un simple gentilhomme hollandais. Etoient-ce ses biens? Non : il n'en avoit point. Etoient-ce son savoir, son génie, ses talens politiques et son application? Vous pouvez me répondre à ces questions aussi aisément que je puis vous les faire. Qu'étoit-ce donc? Bien des personnes étoient surprises; moi je ne l'étois pas, puisque j'en sais la cause, que je vais vous dire. C'étoient son air, son ton, ses manières et ses grâces : il plut, il devint favori, et de favori devint tout ce qu'il a été depuis. Donnez-moi un exemple de mérite réel, qui ait élevé quelqu'un à ce rang et à cette fortune, sans le secours des qualités extérieures.

Vous connoissez le duc de Richelieu, à présent maréchal de France, cordon bleu, gentilhomme de la chambre, deux fois ambassadeur, etc., par quels moyens? Ce n'est pas par la pureté de ses mœurs, par son savoir profond, ou par une pénétration et une sagacité extraordinaires. La duchesse de Bourgogne rafolla de lui, et l'aima, lorsqu'il n'avoit pas seize ans; cette fortune le mit en vogue parmi le monde. La fille aînée du régent, madame de Modène, l'eut ensuite; elle étoit sur le point

de l'épouser. Les liaisons qu'il eut dans sa jeunesse avec des femmes de la plus haute distinction, lui donnèrent ces manières, ces grâces et ce ton de la bonne compagnie par excellence, que vous voyez qu'il a. Je vous assure qu'il n'a rien de plus, et que, si vous le dépouillez de ses agrémens extérieurs, il seroit l'être le plus vil de l'Europe. Les hommes ou les femmes ne peuvent résister à un extérieur engageant, il faut que cela plaise et fasse impression. Il paroît que vous n'avez besoin que de quelques couches; je vous prie de ne pas perdre de tems à les acquérir; et à présent que vous êtes si avancé, finissez l'ouvrage. Ne pensez à rien d'autre, jusqu'à ce qu'il soit complet. Une application constante vient à bout de tout, et je sais que la vôtre ne peut être employée si bien qu'à cet objet, qui est absolument nécessaire pour faciliter les autres. Avec vos connoissances et vos talens, que ne pouvez-vous espérer, si vous les embellissez par les grâces et les manières prévenantes? Mais, sans elles, vous serez comme un homme fort agile d'une jambe, et boîteux de l'autre. Il ne pourroit courir, et le défaut de l'une rendroit la bonté de l'autre inutile.

Mon intention a été, d'après mon plan général pour votre éducation, de vous rendre un homme universel. J'ai exécuté ce qui dépendoit de moi : le peu qui reste à faire dépend seulement de vous. Ne frustrez donc pas mes espérances, puisqu'il vous est si facile

de les remplir. C'est votre intérêt que je vous prie de poursuivre, et c'est le seul retour que je souhaite pour tout le soin et l'affection de votre, etc.

LETTRE CCXLVIII.

Londres, ce 31 mai 1752.

MON CHER AMI,

Le monde est le seul livre auquel je souhaite que vous vous appliquiez à présent; cette connoissance vous sera plus utile que tous les livres que vous avez jamais lus. Quittez le meilleur livre du monde quand vous pouvez aller dans la meilleure compagnie, et soyez sûr que vous changez pour le mieux. Cependant, comme la vie la plus bruyante des affaires ou des plaisirs laisse quelques momens de loisir chaque jour, où un livre est le seul refuge d'un être raisonnable, je veux à présent vous enseigner la méthode d'employer, de la façon la plus avantageuse, ces momens qui sont et doivent être très-rares. Ne perdez pas votre tems à lire des livres frivoles sur des sujets ordinaires et mis au jour par des auteurs désœuvrés et indigens pour l'amusement des lecteurs ignorans et oisifs : on est accablé tous les jours de ces sortes de livres, qui n'amusent ni n'instruisent. *Certum pete finem*, ayez quelque objet en vue dans ces momens de loisir, et

poursuivez-le invariablement jusqu'à ce que vous l'ayez atteint, et ensuite attachez-vous à un autre. Par exemple je vous conseille, par rapport à l'état auquel vous êtes destiné, de remarquer les époques de l'histoire les plus intéressantes, et que vos lectures soient bornées à cette époque. Si vous commencez par le traité de Munster, qui est une époque remarquable dans le cours que je vous recommande, n'interrompez pas cette étude, en approfondissant et en consultant d'autres livres qui n'ont aucune relation à cet objet; mais consultez seulement les histoires les plus authentiques, les lettres, les matières, les négociations qui ont rapport à cette transaction importante; lisez-les et comparez-les ensemble avec cette précaution et cette défiance que lord Bolingbroke vous recommande dans des termes plus persuasifs que je ne puis faire.

L'époque suivante, qui mérite votre attention particulière, est le traité des Pyrénées, calculé pour poser le fondement et établir réellement la succession de la maison de Bourbon à la couronne d'Espagne. Poursuivez cette étude de la même manière, en choisissant parmi les milliers de volumes écrits à ce sujet, deux ou trois des plus authentiques, et sur-tout les lettres qui sont les meilleures autorités en matière de négociation. Ensuite viennent les traités de Nimègue et de Ryswick, qui sont en quelque façon des supplémens à

ceux de Munster et des Pyrénées. Il y a eu plusieurs lettres authentiques et des pièces originales, qui répandent un nouveau jour sur ces deux transactions. Les concessions que fit au traité de Ryswick Louis XIV, alors triomphant, étonnèrent tous ceux qui ne voyoient les choses que superficiellement : mais je pense qu'il étoit très-facile à ceux qui connoissoient l'état du royaume d'Espagne et de la santé du roi Charles II, d'apercevoir les causes de cette prétendue modération. L'intervalle entre la conclusion de la paix de Ryswick et le commencement de la guerre en 1702, quoique court, est très-intéressant. Chaque semaine produisit quelque grand événement; deux traités de partage, la mort du roi d'Espagne, son testament inattendu, et Louis XIV qui l'accepta : ce qui étoit une infraction manifeste au second traité de partage qu'il avoit signé et ratifié si récemment; et Philippe V, reçu paisiblement et avec joie en Espagne, dont il fut reconnu roi par la plupart de ces mêmes puissances qui s'unirent ensuite pour le détrôner. Je ne puis m'empêcher d'observer à ce sujet que la réputation a plus de part dans les plus grandes transactions que la prudence et la saine politique. En effet, Louis XIV satisfit son orgueil personnel, en donnant à l'Espagne un roi de la maison de Bourbon, aux dépens des véritables intérêts de la France, qui auroit acquis une force plus solide et plus permanente en acquérant Naples, la Sicile et

la Lorraine sur le pied du second traité de partage; et je pense que ce fut un bonheur pour l'Europe qu'il préféra le testament. Il est vrai qu'il espéroit gouverner son petit-fils; mais il ne pouvoit jamais espérer que sa postérité en France gouverneroit celle d'Espagne; il savoit trop bien que les liens du sang sont foibles parmi les hommes et encore plus parmi les Princes. Les mémoires du comte d'Harrach et de las Torrès répandent un grand jour sur les transactions de la Cour d'Espagne, avant la mort de ce roi; et les lettres du maréchal d'Harcourt, alors ambassadeur de France en Espagne, dont j'ai des copies authentiques en manuscrit, depuis l'an 1698 jusqu'à 1701, m'ont éclairci toute cette affaire. Je garde ce livre pour vous. Il paroît par ces lettres que la conduite imprudente de la maison d'Autriche, à l'égard du roi et de la reine d'Espagne et de madame Berlips sa favorite, et la connoissance du traité de partage, qui fut regardé comme une insulte par tous les Espagnols, furent les véritables et les seules raisons du testament en faveur du duc d'Anjou. Le cardinal Portocarrero, ni aucun des grands d'Espagne, ne fut corrompu par la France, comme on le crut et comme on le publia dans ce tems; ce qui confirme l'anecdote de Voltaire sur ce sujet. Ensuite, une nouvelle scène paroît au commencement du siècle; la fortune de Louis XIV l'abandonne, jusqu'à ce que le duc de Malborough et le prince Eugène

réparent en quelque sorte le mal qu'ils lui ont fait, en obligeant les alliés de refuser les articles de paix qu'il leur offrit à Gertruydenberg.

Vous avez lu dernièrement comment la paix désavantageuse d'Utrecht fut accélérée; et vous ne pouvez vous informer trop exactement de toutes ces circonstances; ce traité étant la source la plus récente des dernières transactions de l'Europe. Les révolutions qui sont arrivées depuis par les guerres ou par les traités, sont si récentes, que tous les écrits qui en parlent, peuvent être également contredits ou attestés par toutes les personnes existantes d'un certain âge ou d'un certain rang, qui ont pris soin d'être bien informées. Pour les faits, les dates et les pièces originales de ce siècle, vous les trouverez dans Lamberti jusqu'à l'an 1715, et après ce tems dans le recueil de Rousset.

Mon dessein n'est pas que vous employiez des heures entières à ces recherches laborieuses : non, vous pouvez employer votre tems plus utilement; mais j'entends que vous tiriez le meilleur parti possible de vos momens de loisir, par une méthode régulière et l'étude d'un seul objet en même tems. Ce ne seroit pas même interrompre cet objet, si, lorsque vous lisez quelque ouvrage qui traite des prétentions et des disputes de différens princes à l'égard de la même chose, vous aviez immédiatement recours à d'autres livres

où ces prétentions diverses sont clairement déduites : au contraire, c'est le moyen de vous mieux rappeler ces droits et ces prétentions contestées; car, si on lisoit tout de suite *Schwederi theatrum pretentionum*, la variété de ce sujet compliqué ne feroit que créer de la confusion, et l'on ne se souviendroit d'aucune de ces contestations en particulier : au lieu qu'en les examinant par occasion, comme elles se présentent, ou dans le cours de vos lectures historiques, ou selon qu'on les discute de votre tems, vous les retiendrez, en les comparant avec ces faits historiques qui ont occasionné vos recherches. Par exemple, si vous aviez lu dans le cours de deux ou trois *in-folio* de prétentions, entre autres celle des deux rois d'Angleterre et de Prusse sur l'Ost-Frise, il est impossible que vous puissiez vous en souvenir; mais actuellement qu'elles sont devenues l'objet des discussions de la diète de Ratisbonne et le sujet de toutes les conversations politiques, si vous consultez les livres et les personnes qui vous en auront informé exactement, vous ne les oublierez de votre vie.

Vous entendrez bien des raisonnemens à Hanovre pour un de ces partis, et plus encore pour l'autre, quand vous serez à Berlin : écoutez les deux partis, et formez votre opinion, mais ne disputez avec aucun.

Les lettres des ministres étrangers à leurs Cours, et les lettres des Cours aux ministres, si elles sont originales, vous donneront les

meilleurs éclaircissemens que vous puissiez souhaiter. Celles du cardinal d'Ossat, du président Jeannin, de l'Estrade et du chevalier Temple, non-seulement vous instruiront, mais vous formeront le style qui, dans les lettres d'affaires, doit être simple et uni, mais en même tems pur, net, clair et correct.

Tout ce que j'ai dit, peut se réduire à ces deux ou trois principes simples. Premièrement, que vous lisiez peu, et conversiez beaucoup; secondement, que vous ne lisiez aucun livre inutile, dont vous ne recevez aucune instruction, et troisièmement, que ceux que vous lisez, tendent à un certain objet, y aient rapport et en soient une conséquence nécessaire. Selon cette méthode, une demi-heure par jour de lecture vous mènera loin. Il y a peu de gens qui sachent employer leur tems au plus grand avantage, lorsqu'ils en ont le loisir : mais si à votre âge, au commencement de votre vie, on en considéroit la valeur, et si l'on plaçoit chaque moment à intérêt, le fonds de savoir et de plaisir qu'une telle économie fait acquérir, est incroyable. Je me rappelle avec regret ce tems précieux que j'ai perdu dans ma jeunesse, sans avantage, ni plaisir. Apprenez de bonne heure à bien ménager tous vos instans, et jouissez de tous les momens. Les plaisirs ne durent pas aussi long-tems que la vie, ainsi on ne doit pas les négliger; et la plus longue vie est trop courte pour acquérir toutes les connoissances

qu'on peut désirer ; aussi, chaque moment est précieux.

Je suis surpris de n'avoir reçu aucune lettre de vous depuis que vous avez quitté Paris. J'adresse celle-ci à Strasbourg, comme j'ai fait la dernière. J'adresserai la suivante à la poste de Mayence, à moins que je ne reçoive en même-tems des instructions contraires de votre part. Adieu : souvenez-vous des attentions ; elles doivent vous servir de passe-port pour la bonne compagnie.

LETTRE CCXLIX.

Londres, ce 23 juin 1752.

MON CHER AMI,

J'adresse cette lettre à Mayence, où je pense qu'il ya apparence que vous la recevrez, en supposant, comme je le fais, que vous resterez trois semaines à Manheim après la date de votre dernière de cette ville ; mais si vous y séjourniez plus long-tems, ce que je ne désaprouve pas, elle sera avant vous à Mayence. Cette capitale, je pense, n'aura pas assez de charmes pour vous y retenir plus d'une semaine : ainsi je compte que vous serez à Bonn vers la fin de juillet. N. B. Vous pouvez y rester aussi long-tems qu'il vous plaira et ensuite vous irez à Hanovre.

J'ai reçu par la dernière poste une lettre d'un de mes parens à Hanovre, M. Stanhope

Aspinwall, qui est dans l'office du duc de Newcastle, qui a été nommé dernièrement ministre du roi auprès du Dey d'Alger. Malgré les projets que vous avez sur les affaires étrangères, je pense que vous ne lui enviez pas ce poste. Il me dit dans sa lettre qu'il y a là de très bons appartemens chez une dame Meyers, la porte adjacente à la maison du duc de Neuwcastle, qu'il s'offre de prendre pour vous. Je l'ai prié de le faire, en cas que la dame Meyers veuille les garder pour vous jusqu'à la fin d'août ou le commencement de septembre qui est, je suppose, le tems que vous serez à Hanovre. Vous trouverez que ce M. Aspinwal vous sera fort utile : il s'empressera à vous servir autant qu'il sera en son pouvoir. Il a été deux ou trois fois à Hanovre, et il connoît toutes les allures de ce pays, d'ailleurs il est très-bien avec le duc de Newcastle, et il vous prônera chez ses connoissances. De plus, si vous avez envie de travailler comme volontaire dans ce bureau, il vous assistera et vous instruira. Enfin, c'est un très-honnête homme, sensé et bien instruit; *mais qui ne paye pas beaucoup de sa figure; il abuse même du privilège qu'ont les hommes d'être laids, et il ne sera pas en reste avec les lions et les léopards qu'il trouvera à Alger.*

Comme vous êtes entièrement maître de votre tems, quand vous quitterez Bonn et que vous irez à Hanovre, vous pourrez également rester dans cette dernière ville autant qu'il

vous plaira; vous irez de là où vous voudrez, pourvu qu'à Noël vous soyez à Berlin pour le commencement du carnaval. Je vous conseille de n'en pas faire mention à Hanovre, eu égard à la disposition mutuelle des deux Cours; mais lorsque quelqu'un vous demandera où vous irez ensuite, dites que vous vous proposez de parcourir l'Allemagne, d'aller à Brunsvick, à Cassel, etc. jusqu'au printems suivant, et que vous vous rendrez en Flandre avant de passer en Angleterre.

Je regarde Berlin comme la Cour la plus polie, la plus brillante et la plus nécessaire de toute l'Europe à connoître. Il est très-avantageux pour un jeune homme d'y résider; c'est pourquoi je souhaite que vous y séjourniez au moins deux mois pendant le carnaval. Si vous êtes aussi bien reçu et que vous passiez aussi bien votre tems à Bonn que je le pense, je vous conseille d'y rester jusque vers la fin d'août : vous irez de là à Hanovre dans quatre jours. Quant au tems que vous y resterez, plus ou moins, c'est selon certaines circonstances que vous savez : en les supposant aussi favorables que nous le souhaitons, restez-y une semaine ou dix jours avant le départ du roi pour l'Angleterre; mais en mettant les choses au pis, il faut que vous ne quittiez pas sitôt cette ville pour les raisons dont vous êtes également instruit. Il ne faut pas que le moindre ressentiment paroisse, ni même qu'on le soupçonne : c'est pourquoi, au pis aller, il

faut que vous y restiez un mois : si tout va bien, aussi long-tems qu'il vous plaira; mais je suis convaincu que tout tournera à votre satisfaction. Tout le monde est engagé, ou porté à vous servir, les ministres anglais et allemands, les principales dames et la plupart des ministres étrangers; ainsi je puis vous appliquer, *nullum numen abest, si sit prudentia.* Du Perron sera, je pense, de retour de Turin pour le même tems que vous y serez. Je vous prie d'avoir pour lui beaucoup d'attention et de vous lier avec lui autant que vous le pourrez; car outre qu'il est joli homme et bien instruit, il est sur le meilleur ton à Hanovre, très-bien avec le roi, avec certaines dames; de sorte qu'une intimité et une liaison avec lui vous feront honneur et vous seront très-avantageuses.

Je vous prie de cultiver M. Hop, ministre hollandais, qui a toujours été mon ami particulier, et qui, je suis sûr, sera le vôtre. Ses manières ne sont pas à la vérité fort engageantes : il est brusque, mais sincère. Il est quelquefois très-utile de voir les choses qu'on doit éviter, comme il est à propos de voir souvent celles qu'on doit imiter. Les manières de mon ami Hop vous désigneront fréquemment ce que doivent être les vôtres par la règle des contraires.

Congrève désigne une sorte de critiques, auxquels il dit que nous avons double obligation;

Rules for good writting they with pains indite,
Then shew us what is bad, by what they write *.

Il est certain que M. Hop, avec le meilleur cœur du monde et mille bonnes qualités, a mille ennemis et à peine un ami, à cause de ses manières impolies.

N. B. Je souhaiterois que vous fussiez resté assez long-tems à Manheim, pour avoir été amoureux à la folie de madame de Taxis qui, je suppose, est une dame belle, orgueilleuse, et insolente, qui conséquemment se seroit attendue à des attentions qui tiennent à l'adoration : rien ne vous seroit plus avantageux qu'une telle passion, et je vis dans l'espérance qu'on vous en inspirera une des plus sérieuses. Votre heure n'est pas encore venue, mais elle viendra. On a comparé assez à propos l'amour à la petite vérole, que la plupart des hommes ont tôt ou tard. Iphigénie fit un effet surprenant sur Cimon; je souhaite que quelqu'Iphigénie à Hanovre éprouve ses charmes sur vous. Je vous recommande encore d'affecter de parler allemand pendant que vous êtes à Hanovre; ce qui fera voir que vous préférez cette langue : elle vous sera plus utile avec une certaine personne, que vous ne pouvez imaginer. Lorsque vous remettrez mes lettres à M. Munchausen et à M. Schwiegeldt, parlez-

* Ils se fatiguent à nous indiquer les règles du bon goût, et ils ne font que nous montrer le mauvais par leurs productions.

leur allemand; le dernier parle très-bien français, mais le premier très-mal. Marquez beaucoup d'attention pour la fille de madame Munchausen, qui est une grande favorite : ces bagatelles plaisent extrêmement aux mères, et quelquefois aux pères. Observez, et vous verrez qu'en général les moindres choses plaisent ou déplaisent le plus, parce qu'elles indiquent nécessairement, ou un grand désir d'obliger, ou une indifférence impardonnable à cet égard. Je vais vous donner un exemple assez ridicule de cette vérité, d'après mon expérience. La première fois que je fus ambassadeur en Hollande, le comte de Wassenaar et son épouse, qui sont des personnes du premier rang et de la première considération, avoient un jeune enfant d'environ trois ans, qu'ils aimoient à la folie. Pour leur faire ma cour, je caressois également cet enfant, je le prenois sur mes genoux, et je jouois avec lui. Un jour qu'il avoit le nez mal-propre, je pris mon mouchoir et l'essuyai : cela causa un grand éclat de rire, et on m'appela une nourrice très-experte; mais le père et la mère en furent si charmés, que c'est même actuellement une anecdote dans la famille, et je ne reçois aucune lettre du comte de Wassenaar, sans qu'il ne me fasse les complimens du morveux, que je mouchai autrefois, qui est actuellement, je vous assure, le plus joli *garçon de Hollande.*

Souvenez-vous qu'il n'y a rien de petit, quand il faut gagner le cœur.

LETTRE CCL.

Londres, ce 26 juin 1752.

MON CHER AMI,

Comme votre dernière lettre du 18, datée de Manheim, me fait craindre que toutes celles que je vous ai écrites, ou au moins la plus grande partie, depuis que vous avez quitté Paris, ne vous soient pas parvenues, je pense qu'il est nécessaire, à tout événement, de vous répéter dans celle-ci tout ce que je vous ai écrit par rapport à ce que vous devez faire à l'avenir.

Je suppose que celle-ci vous trouvera, ou arrivera quelques jours avant vous à Bonn, où elle est adressée. Je suppose aussi que vous avez fixé le tems que vous en partirez pour Hanovre. Si les choses y tournent favorablement, comme je l'espère, *chi stà bene, non si muova,* restez-y une semaine ou dix jours avant que le roi parte pour l'Angleterre; mais si l'événement ne répondoit pas à nos souhaits, ce que je ne puis imaginer, restez-y néanmoins un mois, afin que votre départ ne paroisse pas être une suite de votre mécontentement et de votre mauvaise humeur, dont vous devez éviter de donner le moindre soupçon. Quand vous quitterez Hanovre, soit que vous y résidiez quelque tems ou non, où voudriez-vous aller? *Ella epadrone*, je vous

en laisse le choix ; voudriez-vous passer les mois de novembre et de décembre à Brunswick, à Cassel, etc ? Aimeriez-vous mieux aller deux mois à Ratisbonne, où vous serez bien recommandé et traité avec beaucoup d'attention par le ministre électoral, le baron de Bëhr, où vous aurez occasion d'augmenter vos connoissances sur le *jus publicum* ? Etes-vous plutôt incliné à aller directement à Berlin, et y rester jusqu'à la fin du carnaval ? Deux ou trois mois de résidence à Berlin, à considérer toutes les circonstances, sont très-nécessaires : les mois du carnaval sont les meilleurs : pour le reste, décidez en dernier ressort et sans appel comme d'abus. Faites-moi seulement savoir votre résolution, quand vous l'aurez formée. Votre bon ou mauvais succès à Hanovre aura beaucoup d'influence à l'avenir sur votre caractère, votre figure et votre fortune dans le monde ; aussi je vous avoue que je suis plus inquiet à cet égard, que n'a jamais été une jeune mariée avant la nuit de ses nôces, lorsque ses souhaits, ses craintes, ses doutes et ses espérances l'agitent de sensations agréables et effrayantes. C'est votre première crise : la réputation que vous acquerrez à votre début, sera à peu près la même pendant le reste de votre vie. On vous jugera, non pas comme un enfant, mais comme un homme, et depuis ce moment il n'y a plus d'appel ; votre réputation, quelle qu'elle soit, est fixée : pour qu'elle soit avan-

tageuse; vous devez faire une attention particulière à trois objets : au caractère d'honneur, de véracité et de principes ; aux connoissances qui sont relatives à votre destination, comme à un homme d'affaires; à l'air, aux manières engageantes, et à cette façon insinuante qui caractérisent un courtisan, et qui sont les premiers pas vers la faveur. Le mérite dans les Cours ne sert presque de rien sans faveur; mais la faveur sans mérite fait beaucoup, et tous deux ensemble font le tout. La faveur dans les Cours dépend de petits évènemens si imprévus et si inattendus, qu'un bon courtisan doit faire attention aux circonstances les plus minutieuses qui peuvent arriver. Il faut qu'il ne soit ni absent, ni sujet à des distractions; il ne faut pas qu'il dise : « je n'ai pas fait attention à telle chose ; qui l'auroit cru »? Il doit penser et prévoir tout ce qui peut arriver. Une fille-de-chambre a souvent causé des révolutions dans une Cour, qui en a introduit d'autres dans différens royaumes. Si j'avois dessein d'obtenir de la faveur en Cour, je ne voudrois pas, par négligence ou par dessein, donner sujet aux êtres les plus méprisables de me haïr. Vous savez que deux *pies-grièches*, bien instruites, firent la fortune de Luynes sous Louis XIII. Chaque démarche qu'on fait à la Cour, exige autant d'attention et de circonspection, que celles qu'on faisoit autrefois sur des fers ardens, pour prouver son innocence, dans les tems d'ignorance et de

superstition, où subsistoit le jugement par le feu. Dirigez votre principale batterie, à Hanovre, sur le duc de Newcastle : il y a bien des places foibles dans cette citadelle, et avec un peu d'adresse, vous ne manquerez pas de faire là une grande brêche. Demandez-lui ses ordres dans tout ce que vous faites; parlez-lui comme Autrichien et un *anti-gallican*, et aussitôt que vous serez sur le pied de lui parler avec une sorte de familiarité respectueuse, dites-lieu, en badinant, que son habileté et son succès dans trente ou quarante élections en Angleterre, ne vous donnent aucun sujet de douter qu'il ne réussisse dans celle de Francfort, et que vous regardez l'archiduc comme son candidat pour l'empire. Lorsqu'il savoure les plaisirs de la table, et qu'il s'égaie le verre à la main, dites-lui que son humeur enjouée avec ses convives vous rappelle ce que le chevalier Temple dit du pensionnaire de Witt, que dans le tems qu'il gouvernoit la moitié de l'Europe, il paroissoit aux bals, aux assemblées et dans tous les endroits publics, comme s'il n'avoit rien d'autre à faire, ou à penser. Lorsqu'il vous parle d'affaires étrangères, ce qu'il fera souvent, dites-lui que réellement vous n'osez présumer de dire votre sentiment là-dessus, vous considérant à présent seulement comme un petit substitut du corps diplomatique; mais que si sa grandeur daigne vous associer à ce corps, quoique dans un département subalterne, vous ferez

de votre mieux, afin qu'il n'ait aucun sujet de se repentir, ni d'avoir honte de son choix. Il aime à avoir un favori, et à se communiquer: il n'a actuellement personne sur ce pied-là; cette place est vacante, et vous pouvez la remplir, si vous avez assez de dextérité pour gagner sa confiance. Il n'y a qu'une chose en quoi je vous recommande de ne pas l'imiter, c'est à boire largement; car comme je crois que vous n'avez jamais été ivre, vous ne savez pas comment vous seriez affecté par les fumées du vin, et ce qu'un excès en ce genre pourroit vous faire dire, et comment vous vous comporteriez dans ce cas : vous pourriez détruire toutes les impressions favorables que vous avez données de vous-même.

Vous n'aimez pas le jeu, et j'en suis charmé; mais à Hanovre je vous recommande de témoigner et de professer une répugnance particulière pour le jeu; de sorte que vous refusiez de faire aucune partie, excepté lorsqu'on a besoin de quelqu'un pour un quatrième au whisk, ou au quadrille : alors, ayez soin de déclarer que c'est par complaisance, et non par inclination. Sans une telle précaution, on pourroit vous soupçonner, quoiqu'injustement, d'aimer le jeu, parce que j'avois moi-même autrefois cette passion, et un tel soupçon vous feroit beaucoup de tort, sur-tout auprès du roi, qui déteste le jeu. Adieu.

LETTRE CCLI.

MON CHER AMI,

La souplesse d'un courtisan décidera de votre fortune dans la suite ; cette qualité nécessaire accélérera ou retardera votre avancement dans la carrière qui vous est destinée. La première réputation va loin, et si vous vous en établissez une bonne à Hanovre, elle servira à votre avantage en Angleterre Le métier de courtisan est un métier comme celui d'un cordonnier; celui qui s'y applique le plus, prospère davantage. La difficulté est de distinguer (je suis sûr que vous avez assez de jugement pour le faire) entre les qualités propres et les fautes qui leur ressemblent; car il n'y a qu'une ligne entre chaque perfection et le defaut contraire. Par exemple, il faut que vous soyez extrêmement poli et maniéré, mais sans les formalités dégoûtantes et l'air gêné de la cérémonie. Il faut que vous soyez respectueux et complaisant, mais sans être indiscret ; et prudent, sans paroître réservé. Il faut que vous souteniez la dignité de votre caractère, mais sans faire paroître le moindre orgueil par rapport au rang ou à la naissance. Il faut que vous soyez essentiellement secret, sans être caché ni mystérieux, Il faut que vous soyez ferme et même hardi, mais avec beaucoup de modestie apparente.

Avec toutes ces qualités, qui sont en votre pouvoir, je réponds de votre succès, non seulement à Hanovre ; mais dans toutes les Cours de l'Europe, et je ne suis pas fâché que vous commenciez votre apprentissage à une petite Cour, parce qu'il faut que vous y soyez plus circonspect et plus sur vos gardes que dans une grande, où toutes les petites choses ne sont pas connues ou rapportées.

Quand vous m'écrirez, ou à quelque autre personne de cet électorat, ayez soin que toutes vos lettres contiennent des louanges de tout ce que vous y voyez et y entendez ; mais comme des courriers vont fréquemment d'Hanovre en Angleterre, vous pouvez quelquefois m'écrire sans réserve. Mettez vos lettres dans une petite boîte, que vous pouvez m'envoyer en sûreté par quelqu'un d'eux.

Il ne faut pas que j'omette de vous dire qu'à la table du duc de Newcastle, où vous dînerez fréquemment, on boit copieusement. Soyez sur vos gardes contre cet excès, par rapport à votre santé et aux conséquences qui en résulteroient si vous étiez échauffé et pris de vin. Cela pourroit vous engager dans quelque querelle ou quelque acte imprudent, que le roi (qui est lui-même un homme très-sobre) a en horreur. D'un autre côté, vous ne devez pas paroître trop grave et trop prudent, lorsque vous ne buvez pas comme le reste de la compagnie : c'est pourquoi usez d'artifice ; mêlez de l'eau dans votre vin ; ne buvez pas

tout ce qu'il y a dans votre verre. Si l'on vous presse de boire comme les autres, ne prêchez pas la sobriété, mais dites que vous avez été indisposé dernièrement, que vous êtes sujet à des inflammations et que vous priez qu'on vous excuse pour le présent. Un jeune homme doit être sage, sans affecter de le paroître; et un vieillard doit le paroître, s'il l'est en effet ou non.

Pendant votre résidence à Hanovre, je souhaite que vous fassiez deux ou trois excursions dans l'électorat; à Gœttingen, par rapport à l'université, et à Stade pour le commerce qui s'y fait : vous devez aussi aller à Zell. Enfin voyez tout ce qu'il y a à voir, et informez-vous bien de tous les détails de ce pays. Rendez-vous à Hambourg pour trois ou quatre jours; tâchez de connoître la constitution de cette petite république anséatique, et informez-vous de la nature des prétentions du roi de Danemarck.

Si les choses tournent à Hanovre comme je le souhaite, je voudrois que vous y restassiez quelques jours avant le départ du roi. Allez alors à Brunswick, qui est une petite Cour très-polie. Vous pourrez y rester quinze jours ou trois semaines, et vous transporter de là à Cassel, où vous resterez jusqu'à ce que vous alliez à Berlin, où je vous prie de vous trouver à Noël. Il vous est facile d'obtenir à Hanovre de bonnes lettres de recommandation pour Brunswick et Cassel. Vous n'en

avez besoin d'aucune pour Berlin; cependant je vous en enverrai une pour Voltaire. A propos de Berlin, soyez fort circonspect et fort réservé pendant que vous êtes à Hanovre, par rapport au roi de Prusse et à son pays, que tout le monde déteste à Hanovre, parce que tous le craignent, depuis le roi jusqu'au dernier paysan; cependant l'un et l'autre méritent votre plus grande attention. Vous verrez dans ce pays l'art et la sagesse du gouvernement plus que dans aucun autre état de l'Europe; vous pourrez rester trois mois à Berlin, si vous vous y plaisez, comme je le crois; ensuite j'espère que nous nous verrons.

Entre tous les endroits du monde, je le répète, établissez d'abord votre réputation à Hanovre et faites-vous valoir là, autant qu'il est possible, par le brillant, les manières et les grâces. Cela est de la plus grande importance et préviendra le roi en votre faveur. Ces petites choses font sur lui plus d'impression que sur aucun homme ou femme que j'aie connu de ma vie, et je n'en suis pas surpris. En un mot, faites usage de tous les moyens possibles pour plaire, et souvenez-vous que celui qui plaît le plus, s'élèvera à proportion de ses qualités extérieures. Essayez une fois le plaisir et l'avantage de plaire, et je réponds que vous n'en négligerez plus les moyens.

Je vous envoie incluses deux lettres, l'une pour M. Munchausen, l'autre pour M. Schwiegeldt, mon ancien ami, homme d'un esprit

cultivé. Je suis sûr qu'ils vous feront tous deux beaucoup d'amitié, et qu'ils vous introduiront dans la meilleure compagnie. Je n'ai jamais été plus inquiet de ma vie que je le suis au sujet de votre expédition à Hanovre, qui vous sera de plus de consequence que toute autre. Si j'apprends que vous y êtes aimé et chéri par rapport à votre air, vos manières et votre ton, aussi bien qu'estimé par rapport à votre savoir, je serai le plus heureux des mortels : jugez de là ce que je serois si le cas étoit différent! Adieu.

LETTRE CCLII.

Londres, ce 21 juillet 1752.

MON CHER AMI,

Selon mon calcul, cette lettre arrivera probablement à Hanovre trois ou quatre jours avant vous; et comme je suis sûr qu'elle y arrivera sans accident, elle contiendra plusieurs sujets importans, dont j'ai fait mention dans plusieurs lettres que je vous ai écrites depuis que vous avez quitté Paris, comme si vous ne les aviez pas toutes reçues; ce qui peut être arrivé.

A tout événement, il faut que vous résidiez un mois à Hanovre; mais si les choses tournent comme vous le souhaitez, arrêtez-vous y aussi long-tems que vous voudrez. Vous pourrez aller de là où il vous plaira, car j'ai

si bonne opinion de votre jugement, que je pense que vous combinerez et peserez toutes les circonstances, et que vous choisirez l'endroit qui vous conviendra le mieux. Voudriez-vous jusqu'au carnaval de Berlin, partager votre tems entre les Cours de Brunswick, Cassel, etc.? Vous en êtes le maître. Voudriez-vous passer deux mois à Ratisbonne, qui peut-être ne seroient pas mal employés? A la bonne heure. Aimeriez-vous mieux aller à Bruxelles, et y passer un mois ou deux avec Dayrolles, et vous rendre de là auprès de M. Yorke à la Haye? De tout mon cœur. Ou enfin auriez-vous envie d'aller à Copenhague et à Stockholm? *Ella e anche padrone.* Choisissez entièrement pour vous même, sans aucune autre instruction de ma part; faites-moi savoir seulement à tems votre résolution, afin que je vous procure des lettres de crédit, en cas que vous alliez dans quelque endroit où vous n'en avez à présent aucune. Votre objet devroit être de voir *mores multorum hominum et urbes;* commencez et finissez où il vous plaira.

Comme vous avez déjà vu des Cours d'Allemagne, je suis sûr que vous devez avoir observé qu'il y règne une étiquette plus exacte en fait de cérémonie, de respect et d'attention, que dans les plus grandes Cours de France et d'Angleterre. Vous ferez donc attention, comme j'en suis persuadé, aux plus petites circonstances relatives à votre département et

la façon de vous y produire, sur-tout pendant votre séjour à Hanovre, qui (je veux vous le répéter encore) est votre entrée dans le monde et l'époque la plus importante de votre vie. Personne au monde n'est plus exact par rapport à la décence et aux bonnes manières que le roi, et c'est la partie du caractère de chaque homme dont il s'informe avant toute autre chose. La moindre négligence, ou la plus petite inattention, qu'on lui rapporteroit, vous feroit un tort infini dans son esprit; comme les qualités contraires le préviendroient en votre faveur.

Si lord Albemarle (comme je crois qu'il l'a fait) vous a confié les affaires de son département, faites savoir au duc de Newcastle cette circonstance: elle pourra l'engager à vous donner sa confiance et peut-être à vous employer dans des affaires de conséquence. Dites-lui: « que, quoique vous soyez jeune,
» vous connoissez l'importance du secret dans
» les affaires, et que vous êtes capable de
» le garder; que je vous ai toujours inculqué
» cette maxime, et que je vous ai de plus
» strictement défendu de communiquer,
» même à moi, aucune affaire qui exige le
» secret dont on s'est reposé sur vous. »

Quant aux affaires, je pense que je puis compter sur vous. Je souhaiterois pouvoir en dire autant par rapport à ces qualités extérieures qui sont absolument nécessaires pour les préparer et les conduire à une favorable

issue. La moitié des affaires est faite, quand on a gagné le cœur et les affections de ceux avec qui on doit les transiger. L'air et une politesse aisée doivent commencer l'ouvrage; les manières et l'attention doivent le finir. Je vais vous confier un secret qui me regarde; c'est que je dois le succès que j'ai eu dans le monde, plutôt à mes manières qu'à un genre supérieur de mérite et de savoir: je souhaitai de plaire, et je ne négligeai aucun moyen de parvenir à ce but. Je puis vous assurer, sans aucune fausse modestie, que c'est la vérité. Vous avez plus de connoissances que je n'en avois à votre âge; mais alors j'avois plus d'attention et de politesse. Appelez cela vanité, s'il vous plaît; c'étoit peut-être le motif de ma conduite; mais mon grand objet étoit de me rendre agréable à tout homme que je voyois, et de me faire aimer de toutes les femmes. J'ai souvent réussi, mais pourquoi? En prenant beaucoup de peine; car autrement j'eusse échoué. Ce n'étoit pas ma figure qui plaisoit, j'étois plutôt en défaut à cet égard. Au contraire, la vôtre parleroit en votre faveur, si vous vouliez en tirer avantage, et proscrire pour jamais cet air sombre, qui convient à des funérailles, ou indique une conscience inquiète. L'air, la parure vous conviendroient et feroient passer votre petite figure avec avantage.

Si vous avez le tems de lire à Hanovre, lisez, je vous prie, des livres qui soient relatifs

à l'histoire et à la constitution du pays que je souhaite que vous connoissiez autant qu'aucun Hanovrien dans tout l'électorat. Informez-vous du pouvoir des états, de la nature et de l'étendue des cours de judicature, des articles particuliers du trafic et du commerce de Breme, d'Hambourg et de Stade, des détails et de la valeur des mines de Hartz. Deux ou trois petits livres vous apprendront en substance toutes ces choses; et si vous faites tomber la conversation sur ces sujets, elle vous instruira plus que tous les livres ensemble.

Souvenez-vous sur-tout de ne parler qu'Allemand, comme si c'étoit votre langue naturelle; paroissez la préférer à toute autre, appelez la votre langue favorite, et attachez-vous à la parler avec élégance et pureté, si elle en est susceptible. Non-seulement cela vous perfectionnera, mais c'est le moyen de plaire et de faire votre cour avec succès. A propos de langues, vous êtes-vous perfectionné dans l'italien lorsque vous étiez à Paris, ou l'avez-vous oublié? Aviez-vous là un maître italien, et quels livres italiens avez-vous lus? Si vous possédez cette langue à fond, je souhaiterois que dans la suite vous apprissiez l'espagnol; ce que vous pouvez faire aisément en peu de tems. Vous ne serez pas alors obligé dans le cours des affaires d'employer, de payer, ou de vous confier à un traducteur pour aucune langue qu'on parle communément en Europe.

Comme j'aime à être préparé à tout événement, je suppose le pire qui puisse vous arriver à Hanovre. Dans ce cas, je souhaiterois que vous vous présentassiez au duc de Newcastle, que vous lui demandassiez son avis, ou plutôt ses ordres, pour savoir ce que vous feriez, ajoutant que ses avis seront des ordres pour vous. Vous lui direz : « Que, quoique » vous en soyez extrêmement mortifié, vous » l'êtes beaucoup moins que vous ne le seriez » par la considération que vous êtes inconnu » à sa majesté, et que l'objection qu'on vous » proposoit ne vous regardoit pas personnel- » lement, mais étoit l'effet de quelques cir- » constances qu'il n'étoit pas en votre pouvoir » d'empêcher et de parer : que si sa grandeur » pensoit qu'un plus long séjour à Hanovre » seroit désagréable, vous le suppliez de vous » le dire, et que vous vous en rapporterez à » lui en toute chose, étant disposé à suivre » ses ordres ». Mais j'ose dire que cette précaution est *ex abundanti*, et sera inutile; cependant il convient d'être préparé à tout événement. Cela empêche d'être surpris, ou d'être trop empressé, ce qui est très-préjudiciable aux affaires. Je n'y connois rien de si utile et de si nécessaire qu'un grand sang-froid et une assiduité constante; cela vous donnera beaucoup d'avantage sur ceux avec qui vous êtes obligé de négocier.

J'ai reçu votre lettre du 15 N. S. de Mayence, par laquelle j'apprends que vous

vous y êtes diverti beaucoup mieux que je n'espérois. Je connois très-bien le caractère du comte de Cobentzel, comme homme d'affaires et homme d'esprit. Il auroit pu vous donner des lettres pour Bonn, où il a résidé lui-même autrefois. Vous ne serez pas si agréablement électrisé où cette lettre vous trouvera, que vous l'avez été à Manheim et à Mayence; mais j'espère que vous trouverez une seconde Allemande, madame F***, qui peut-être vous fera oublier les deux autres et vous familiarisera avec la langue allemande. Ces passions passagères ne vous feront aucun tort: elles vous formeront dans les manières et réveilleront votre attention; elles donnent à un jeune homme du brillant, et le mettent à la mode : ce dernier article est de grande importance à notre début dans le monde.

J'ai écrit, il y a environ un mois, à milord Albemarle pour le remercier de toutes ses bontés pour vous; avez-vous fait la même chose? Ces attentions sont si nécessaires, qu'on ne doit jamais les omettre, sur-tout dans la jeunesse, lorsqu'on établit son caractère dans le monde.

Cet esprit vif, que vous attribuez avec tant de partialité et avec tant de justice au chevalier Williams, peut attirer beaucoup d'admirateurs; mais fiez-vous-en à ma parole, il procure peu d'amis. Ce bel esprit brille et éblouit comme le soleil à midi; mais, ainsi que cet astre, il brûle quelquefois : aussi le

craint-on toujours. Une matinée ou une soirée sereine, que cet astre embellit de rayons plus doux, calme et réjouit nos esprits. Le bon sens, la complaisance, la douceur et la politesse dans les manières, les attentions et les grâces sont les seules choses qui charment véritablement et qui gagnent le cœur à la longue. Ne courez jamais après l'esprit; s'il se présente à la bonne heure; mais même dans ce cas, que votre jugement le dirige, et ayez soin de ne pas l'exercer aux dépens de personne. Pope dit avec vérité.

* There are whom heaven has blest with store of wit,
Yet want as much again to govern it.

Et dans un autre endroit, je pense avec trop de vérité :

** For wit and judgment ever are at strife,
Though meant each other's aid, like man and wife.

Il est rare que les Allemands soient travaillés d'effervescence d'esprit, et il n'est pas de la prudence de l'essayer sur eux : quiconque le fait, *offendet solido*.

Souvenez-vous de m'écrire en détail toutes vos affaires à Hanovre, car elles excitent mon impatience et ma curiosité.

* Il y en a qui pétillent d'esprit, mais qui n'en ont pas assez pour le gouverner.

** L'esprit et le jugement sont toujours en guerre, quoiqu'on pense qu'ils s'aident l'un et l'autre comme deux époux.

LETTRE CCLIII.

Londres, ce 4 août 1752.

Mon cher ami,

Je suis extrêmement fâché d'apprendre par votre lettre de Cassel du 28 juillet que vous avez de nouvelles attaques d'asthme. Je crois que vous pouvez attribuer en partie cette indisposition à votre négligence; car, malgré la saison où nous sommes et les fatigues du voyage, vous n'avez sûrement pris aucun rafraîchissant depuis celui que je vous fis prendre à Bath. J'espère que vous êtes actuellement mieux et entre meilleures mains, entre celles du docteur Hugo à Hanovre. Il est très-habile dans sa profession; c'est pourquoi je souhaite que vous l'instruisiez sur tous les détails de votre santé, depuis la première attaque que vous essuyâtes à Carniole jusqu'à la dernière à Marpourgh, et suivez non-seulement ce qu'il vous prescrira à présent, mais prenez ses ordonnances par rapport au régime qu'il vous conseille d'observer, pour empêcher le retour de cette maladie; et dans ce cas, consultez-le sur les remèdes extérieurs ou intérieurs, dont il pense que vous devez faire usage. Considérez qu'il est de la prudence de vous soumettre à présent à une diète particulière, à un cours de médecine et à un peu de contrainte pour un tems, afin d'être une

fois pour toutes délivré d'une maladie si incommode et si douloureuse, dont le retour interromproit le cours de vos affaires et de vos plaisirs. Quoique tout cela s'accorde avec le bon sens et la raison, je crains beaucoup qu'aussitôt que vous serez un peu rétabli, vous ne preniez plus de soin, ne suiviez plus de régime pour conserver votre santé; mais qu'à l'exemple des jeunes gens de votre âge, vous ne pensiez qu'il est impossible que vous soyez indisposé à l'avenir. Cependant si vous ne voulez pas être prudent par rapport à vous-même, je vous prie de l'être par rapport à moi, et d'observer exactement les ordonnances présentes et futures du docteur Hugo.

Hanovre où je suppose que vous êtes actuellement, est à présent le centre des négociations étrangères. Il y a là actuellement des ministres de presque toutes les Cours de l'Europe, et vous avez une belle occasion de faire voir avec modestie dans la conversation vos connoissances sur les affaires en question. Je pense que le principal objet est l'élection d'un roi des Romains, et quoique je craigne qu'elle ne réussisse pas, je souhaite pour deux raisons qu'elle ait lieu. La première est qu'elle pourroit, je pense, empêcher une guerre à la mort de l'empereur actuel, qui, quoique jeune et vigoureux, pourroit mourir, comme il arrive souvent à ceux de son âge. L'autre est, la raison même qui engage d'autres puissances à s'y opposer, et d'autres qui

la désapprouvent, quoiqu'ils ne s'y opposent pas ouvertement; j'entends que cette élection tendroit à rendre la dignité impériale héréditaire dans la maison d'Autriche; ce que je souhaite de tout mon cœur, aussi-bien qu'un accroissement de sa puissance dans l'Empire. Jusqu'à ce tems l'Allemagne ne sera jamais une partie égale pour la France. Le cardinal de Richelieu fit voir ses talens supérieurs, en n'épargnant ni peines, ni argent, pour diminuer dans l'Empire le pouvoir de la maison d'Autriche. Ferdinand se seroit certainement rendu absolu, et l'Empire eût été formidable à la France, si ce cardinal n'eût épousé pieusement la cause protestante, et mis l'Empire, par le traité de Westphalie, à-peu-près sur le même pied qu'étoit la France avant Louis XI, lorsque les princes du sang qui gouvernoient les provinces et les ducs de Bretagne, etc., s'opposoient toujours aux vues de la couronne, et lui faisoient souvent la loi. Il n'y a rien qui puisse donner à la maison d'Autriche cette force et cette considération que de rendre l'Empire héréditaire en cette famille, et je souhaite que cela arrive pour conserver l'équilibre de l'Europe : car, aussi long-tems que les princes de l'Empire seront si indépendans de l'empereur, si divisés entr'eux, et si corrompus et prêts à se livrer au premier enchérisseur, il est ridicule de croire que l'Allemagne veuille ou puisse jamais agir comme un corps uni contre la France,

Mais, comme cette notion déplairoit également à quelques-uns de nos amis et à plusieurs de nos ennemis, je vous conseille, si vous êtes de la même opinion, de ne pas vous déclarer trop librement. Si l'électeur palatin pouvoit être satisfait, ce qui est difficile, je l'avoue, eu égard à la nature de ses prétentions, à l'opiniâtreté, à la hauteur de la Cour de Vienne, et à l'impuissance où nous sommes d'accomplir cet ouvrage, comme nous l'avons souvent fait pour eux, je dis, si l'on pouvoit engager l'électeur palatin à donner son suffrage, je pense qu'il seroit à-propos de procéder à l'élection avec un nombre supérieur de cinq suffrages, en laissant le roi de Prusse et l'électeur de Cologne protester et remontrer autant qu'ils le jugeroient à propos. Le premier est trop sage, et l'autre trop foible à tous égards pour agir en conséquence de ces protestations. L'état de la France, divisée comme elle est par les disputes ecclésiastiques contre les prétentions du parlement, sans faire mention de la maladie et peut-être de la mort du Dauphin, engagera le roi de Prusse, qui certainement n'est pas Français dans le cœur, à agir avec circonspection.

L'électeur de Saxe sera déterminé par l'influence de la Pologne, et celle-ci par la Russie, par rapport à ses vues sur la Pologne, que j'espère, il n'obtiendra jamais, j'entends pour rendre héréditaire la couronne dans sa famille. Quant à son fils, s'il l'obtient, comme son

père, par une élection, *à la bonne heure*. Mais si la Pologne avoit un bon gouvernement sous des rois héréditaires, ce seroit un nouveau diable en Europe, qui causeroit de nouveaux troubles : je ne voudrois pas contribuer à aggrandir sa puissance, quoiqu'il soit à présent pour nous. Si je suis dans l'erreur, c'est à vous à me montrer le vrai chemin : *si quid novisti rectius istis, candidus imperti, etc.*

Dans le langage d'un pédant et avec la tendresse d'un père, *Jubeo te benè valere*.

LETTRE CCLIV.

A Monsieur de Voltaire, pour lors à Berlin.

Londres, ce 27 août 1752.

Monsieur,

Je m'intéresse infiniment à tout ce qui touche M. Stanhope, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre; c'est pourquoi je prends la liberté de vous le présenter. Je ne puis pas lui en donner une preuve plus convaincante. Il a beaucoup lu, il a beaucoup vu; s'il a bien digéré, voilà ce que je ne sais pas; il n'a que vingt ans. Il a déjà été à Berlin, il y a quelques années, et c'est pourquoi il y retourne à présent : on revient au nord par les mêmes raisons pour lesquelles on alloit, il n'y a pas long-tems, au sud.

Permettez, monsieur, que je vous remercie du plaisir et de l'instruction que m'a donnés votre *Histoire du siècle de Louis* XIV. Je ne l'ai lue encore que quatre fois; c'est que je voudrois l'oublier un peu avant la cinquième; mais je vois que cela m'est impossible : j'attendrai donc l'augmentation que vous nous en avez promise; mais je vous supplie de ne pas me la faire attendre long-tems. Je croyois savoir passablement l'histoire du siècle de Louis XIV, moyennant les milliers d'histoires, de mémoires, d'anecdotes, etc. que j'avois lus; mais vous m'avez bien montré que je m'étois trompé, et que je n'avois qu'une idée très-confuse à bien des égards, et très-fausse à bien d'autres. Que je vous sais gré surtout, monsieur, du jour dans lequel vous avez mis les folies et les fureurs des sectes! Vous employez contre ces fous ou ces imposteurs les armes convenables; en employer d'autres, ce seroit les imiter. C'est par le ridicule qu'il faut les attaquer; c'est par le mépris qu'il faut les punir. A propos de ces fous, je vous envoie ci-jointe une pièce sur leur sujet par le feu docteur Swift, laquelle, je crois, ne vous déplaira pas *. Elle n'a jamais été imprimée : vous en devinerez bien la raison, mais elle est authentique. J'ai l'original, écrit de sa propre main. Son *Jupiter*, au jour du jugement, les traite, à peu près

* On la trouvera à la fin de cet ouvrage.

comme vous les traitez, et comme ils le méritent.

Au reste, monsieur, je vous dirai franchement que je suis embarrassé sur votre sujet, et que je ne puis me décider sur ce que je souhaiterois de votre part. Quand je lis votre dernière histoire, je voudrois que vous fussiez toujours historien ; mais quand je lis votre *Rome sauvée* (toute mal imprimée et défigurée qu'elle est) ; je vous voudrois toujours poëte. J'avoue pourtant qu'il vous reste encore une histoire à écrire, digne de votre plume, et dont votre plume est digne. Vous nous avez donné, il y a long-tems, l'histoire du plus grand furieux (je vous demande pardon si je ne puis pas dire du plus grand héros) de l'Europe. Vous nous avez donné en dernier lieu l'histoire du plus grand roi, donnez-nous à présent l'histoire du plus grand et du plus honnête homme de l'Europe, que je croirois dégrader, en l'appelant roi. Vous l'avez toujours devant vos yeux, rien ne vous séroit plus facile, sa gloire n'exigeant pas votre invention poétique, mais pouvant se reposer en toute sûreté sur votre vérité historique. Il n'a rien à demander à son historien que son premier devoir comme historien, qui est, *ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.*

Adieu, monsieur, je vois bien que je dois vous admirer de plus en plus tous les jours ; mais aussi je sais bien que rien ne pourra ja-

mais ajouter à l'estime et à l'attachement avec lesquels je suis actuellement,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHERSTERFIELD.

LETTRE CCLV.

Londres, ce 19 *sept.* 1752.

MON CHER AMI,

Depuis que vous êtes à Hanovre, vous n'avez écrit que peu et que des lettres très-laconiques. Vous fites à la vérité, un grand effort *in-folio*, avec votre *postscriptum* du 22 août N. S.; depuis ce tems vous *avez raté in-quarto*. Dans votre lettre du 31, vous ne m'informez pas de ce que je désire savoir avant toute autre chose; c'est ce que le docteur Hugo (que je vous ai chargé de consulter) vous a dit sur votre asthme et ce qu'il vous a prescrit pour prévenir le retour de cette infirmité; quelle est aussi la compagnie que vous fréquentez à Hanovre? qui est-ce qui vous a fait des politesses et qui est-ce qui ne vous en a pas fait?

Vous dites que vous allez constamment à la parade, et vous faites fort bien; car, quoique vous ne soyez pas de ce métier, les affaires militaires sont une partie si essentielle de la conversation et des négociations, qu'il

convient fort de ne pas les ignorer. J'espère que vous observez quelque chose de plus que l'exercice des troupes que vous voyez, et que vous nous informerez en même tems des détails les plus essentiels, comme de leur paie et de la différence qu'il y a lorsqu'elles sont en quartier d'hiver, ou en campagne ; ce que le pays leur fournit lorsqu'elles sont cantonnées, et la quantité de pain de munition qu'on leur procure en campagne; le nombre d'hommes et d'officiers, comme *caporaux, frey caporals, anspessades, sergens, maréchaux-de logis;* etc., leur uniforme, la qualité des étoffes ; si elles sont habillées par le colonel, comme ici en Angleterre ; si l'on prend leurs habits sur la paie du soldat, ou s'ils sont fournis par des commissaires nommés par le gouvernement à ce sujet, comme en France et en Hollande. En vous informant de ces choses, vous serez en état d'en parler comme un militaire avec ceux de cette profession, qui dans tous les pays de l'Europe, excepté en Angleterre, font au moins la moitié de la meilleure compagnie. En fréquentant la parade, vous êtes en même tems à portée de faire connoissance avec des officiers d'un certain rang, et qui ont de l'expérience dans le service ; ils ont, en général, de la politesse, des manières et le bon ton ; ils ont communément vu le monde et les Cours, et rien autre ne peut former un gentilhomme, qu'on dise ce qu'on voudra de l'esprit et du

savoir. Avec ces deux avantages un homme peut être très-désagréable en compagnie. J'ose dire qu'il y a très-peu de capitaines d'infanterie, qui ne soient meilleure compagnie que ne furent jamais Descartes et le chevalier Newton. J'honore et je respecte ces génies supérieurs; mais je souhaite de converser avec des gens de ce monde, qui contribuent aux plaisirs de la conversation, qui soient enjoués, civils et connoissent les hommes. Dans la vie commune on a plus souvent besoin de petite monnoie et d'argent que d'or. Je veux un homme qui ait de l'argent comptant pour les besoins ordinaires, des pièces de douze sols, des shellings, des écus et des couronnes qui circulent aisément; mais un homme qui a seulement un lingot d'or sur lui, n'est pas pourvu pour le besoin présent, et ses richesses ne sont ni utiles, ni convenables dans l'occasion. Ayez autant d'or que vous voudrez dans une poche, mais ayez toujours soin d'avoir de la petite monnoie dans l'autre; car vous aurez plus souvent besoin d'un shelling que d'une guinée. En cela il faut avouer que les Français excellent par-dessus toutes les nations du monde: il ont *un certain entregent, un enjouement, une politesse aisée et naturelle, qui paroît ne leur rien coûter;* ce qui donne à la société tous ses charmes. J'en suis fâché, mais il n'est que trop vrai que les Anglais et les Hollandais sont les plus éloignés de toutes

les nations du monde de ces qualités aimables, sans en excepter les Suisses.

Quoique vous n'ayez pas jugé à-propos de m'en informer, j'ai appris d'autre part que vous devez aller à Gohr avec un comte de Schulemburg pour huit ou dix jours seulement, afin de voir les revues. Je sais aussi que vous avez un vésicatoire au bras, qui vous a fait beaucoup de bien; que vous avez contracté une amitié particulière avec lord Essex, et que vous êtes toujours ensemble à Hanovre. Je souhaiterois plutôt apprendre ces choses de vous que d'autres: et comme elles vous regardent particulièrement, je suis d'autant plus curieux de les savoir.

Je suis très-fâché de l'indisposition de la duchesse de Newcastle, autant par rapport à vous qu'à elle. Cet accident vous empêche d'être aussi connu du duc que je le souhaitois, l'habitude ira loin avec lui, comme avec la plupart des hommes. J'ai connu plusieurs personnes protégées, et avancées par ceux qui ne pouvoient donner aucune autre raison de cette préférence, qu'une longue habitude avec elles. Nous ne devons jamais chercher à trouver les motifs par des raisonnemens profonds, mais seulement à force d'attention et d'observation: la question n'est pas ce qu'ils devroient être, mais le point est de savoir ce qu'ils sont. J'ai connu de par le monde, comme dit Brantôme, de grands effets produits par des causes trop petites pour les

soupçonner. Il y a des choses qu'il faut savoir; autrement on ne pourroit les deviner.

Dieu sait où cette lettre vous trouvera, ou vous suivra. Ce ne sera pas, je suppose, à Hanovre; mais en quelque endroit que vous la receviez, je souhaite qu'elle vous trouve en bonne santé.

LETTRE CCLVI.

Londres, ce 22 sept 1752.

MON CHER AMI,

Le jour après la date de ma dernière, je reçus votre lettre du 8. J'approuve extrêmement le petit voyage que vous avez dessein de faire, et je suis bien aise que vous alliez à Gohr avec le comte de Schulemburg. Je souhaiterois que vous vissiez tout de vos propres yeux et entendissiez tout de vos oreilles, car je sais par une longue expérience qu'il n'est pas sûr de s'en rapporter aux autres. La vanité et l'intérêt sont les causes de bien des choses, représentées dans un faux jour, et la folie des hommes est encore plus sujette à les induire en erreur. Il y a peu de personnes qui aient assez de jugement pour rapporter les choses exactement; et ceux qui ont assez de discernement ne manquent jamais d'ajouter ou de diminuer quelques circonstances.

Je considère la réception qu'on vous a faite à Hanovre comme un augure favorable que

vous serez bien accueilli par-tout ailleurs; pour vous dire la vérité, c'étoit l'endroit dont je me défiois le plus en particulier. Mais il y a une certaine conduite, de certaines manières, qui surmontent toutes les difficultés dans ce genre; c'est pour les acquérir que vous voyagez encore, et que vous allez d'une Cour à une autre. Ces modes sont personnelles, locales et temporelles; elles varient et doivent leur existence à des accidens, au caprice et à l'humeur. Tout le bon sens et toute la raison du monde, ne pourroient jamais les faire remarquer; il n'y a que l'expérience, l'observation et ce qu'on appelle l'usage du monde, qui peuvent les enseigner. Par exemple, c'est une marque de respect de faire une inclination de tête profonde au roi d'Angleterre; c'est en France une chose contraire à l'usage établi et au respect dû au roi. C'est la coutume de faire une profonde révérence à l'empereur, et les monarques asiatiques exigent qu'on se prosterne en leur présence. Ce sont des cérémonies établies, auxquelles il faut se conformer; mais je défie le bon sens et la raison de nous dire pourquoi elles furent établies, comme, par exemple, la coutume ridicule, quoique presque universelle, de boire à la santé des autres. Y a-t-il rien dans le monde qui ait moins de relation à la santé d'un autre que de boire un verre de vin? Certainement le bon sens n'indiqua jamais cette coutume : il n'y a que l'expérience et l'observation qui puissent faire apercevoir ce

qui est adapté avec propriété au tems, à l'endroit et aux personnes. Cette connoissance est le véritable objet des voyages d'un gentilhomme, s'il voyage comme il devroit faire. En fréquentant la bonne compagnie dans tous les pays, il devient lui-même citoyen du monde : il n'est plus Anglais, Français et Italien; mais il est Européen. Il adopte respectivement les meilleures manières de chaque pays, et il est Français à Paris, Italien à Rome, et Anglais à Londres.

J'avoue que mes compatriotes retirent rarement cet avantage de leurs voyages, n'ayant ni le désir, ni les moyens d'être introduits en bonne compagnie dans les Cours étrangères. Premièrement, ils ont cette mauvaise honte, qui les distingue des autres nations; en second lieu, ils ne parlent point de langue étrangère, ou s'ils tâchent de s'énoncer, ils le font très-mal. Vous avez tous les avantages qui leur manquent; vous savez les langues parfaitement, et vous avez toujours fréquenté la meilleure compagnie par-tout où vous avez été; de sorte que vous devez être un *Européen*. Votre canevas est solide et fort, vos contours sont bons; mais souvenez-vous qu'il vous manque le beau coloris du Titien, et les coups de pinceau délicats et ces touches pleines de grâces du Guide. Il y a dans toutes les bonnes compagnies un air, un maintien, des manières et un certain ton qui ne s'acquièrent qu'en les fréquentant, et en faisant attention à ce qui s'y passe. Quand vous dînez ou soupez à la

maison d'un homme de mérite et qui sait les manières, observez soigneusement comment il fait les honneurs de la table à ses différens convives : faites attention aux complimens de félicitation et de condoléance, que vous entendez faire par un homme de Cour à ses supérieurs, à ses égaux ou à ses inférieurs : observez sa contenance et son ton de voix ; tout cela est utile quand on veut plaire. Il y a une certaine diction qui caractérise un homme de qualité : il ne se contente pas de dire, comme Jean Trott, à un homme nouvellement marié : *Monsieur, je vous souhaite beaucoup de bonheur*, le tout prononcé d'un air indifférent; mais il dira en effet la même chose d'une façon plus élégante, moins triviale, et avec un ton adapté à l'occasion. Il s'avancera avec empressement, avec vivacité et un extérieur gai vers le nouveau marié, et en l'embrassant il lui dira peut-être ; « Si vous » rendez justice à mon attachement pour » vous, vous jugerez de la joie que je ressens » à cette occasion, bien mieux que je ne puis » l'exprimer, etc. » Il s'avancera vers celui qui est dans l'affliction, d'un pas lent, avec une contenance grave et dira peut-être d'une manière moins délibérée et d'un ton de voix plus bas : « J'espère que vous me rendrez la » justice d'être convaincu que je suis sensible » à tout ce qui vous touche, et soyez persuadé » que je serai toujours affecté de tout ce qui » vous intéressera.

Il faut que je vous dise que votre abord étoit trop froid et trop uniforme; j'espère que vous avez actuellement celui qui vous convient. Il doit être respectueux, mais en même tems aisé et prévenant; il faut qu'il soit animé avec vos égaux, libre et affectueux avec vos inférieurs. Il y a une sorte de petit caquet, à la mode, que vous devez acquérir. Toute frivole qu'est cette conversation légère, elle est de très-grande utilité dans des compagnies mêlées et à table, sur-tout dans votre département étranger; elle écarte les sujets sérieux qui pourroient occasionner des disputes, ou au moins de la froideur pour un tems. En pareille occasion il n'est pas hors de place de parler cuisine, ou d'être capable de parler en gourmet du crû et de l'excellence des vins. Ce sont à la vérité des sujets minutieux, mais on en parle souvent, et c'est pourquoi il faut être en état d'en discourir avec gentillesse et grâce. Je suis sûr qu'ils doivent se rencontrer dans votre chemin; ayez soin, je vous prie, de les saisir. Il y a un certain langage de conversation, une diction à la mode, dont tout homme comme il faut doit être maître, en quelque langue qu'il s'énonce. Les Français font une attention particulière à cela avec beaucoup de raison; et leur langue, qui consiste en petites phrases bien tournées, les fait briller. Cette délicatesse dans le choix des mots caractérise un homme sur le bon ton et la bonne compagnie.

Je pourrois écrire des *in-folio* sur ce sujet, sans l'épuiser ; mais je pense et j'espère que cela n'est pas nécessaire par rapport à vous. Vous avez vu et entendu plus qu'il ne faut à ce sujet pour être convaincu de la vérité et de l'importance de ce que j'ai tâché de vous inculquer depuis long-tems sur ce point. Que je suis heureux, aussi bien que vous, mon cher enfant, que rien ne vous manque pour remplir mes espérances et vous former votre caractère accompli, que ces touches de Titien et les grâces du Guide ! Mais, d'un autre côté, quelle seroit ma mortification si vous ne les acquerriez jamais ? Je me souviens, lorsque j'étois à votre âge, quoique je n'eusse pas reçu à beaucoup près une si bonne éducation que vous, et que je n'eusse pas vu le monde comme vous, que j'observois ces touches de maîtres et ces grâces irrésistibles dans les autres. Je sentois la nécessité de les acquérir moi-même ; mais alors une mauvaise honte, que j'avois rapportée de Cambridge, m'empêchoit de m'essayer, sur-tout s'il y avoit quelques-uns de mes compatriotes et quelques connoissances particulières présentes. C'étoit une absurdité de ma part, car je ne pouvois jamais réussir, sans tenter. A la fin, à force de fréquenter la bonne compagnie et d'imiter ceux que je voyois aimés de tout le monde, je me formai insensiblement tant bien que mal. Tâchez, je vous prie, que ce dernier beau vernis, si nécessaire pour donner du

lustre à toute la pièce, soit l'unique objet de toute votre attention. Berlin y pourra contribuer beaucoup, si vous voulez ; il y a là tous les ingrédiens qui le composent.

A-propos de Berlin, pendant que vous y serez, ayez soin de paroître ignorant sur tous les démêlés politiques entre les deux Cours, tels que les affaires d'Ost-Frise et de Saxe-Lawemburg, etc., et n'entrez dans aucune conversation sur ces points. Tâchez d'être aussi bien en Cour que vous le pourrez ; fréquentez-la et soyez-y assidu. Si le général Keith vous faisoit politesse, répondez-y, mais sans être l'enfant de sa maison. Dites des choses flatteuses de la famille royale, et sur-tout du roi de Prusse, à ceux qui pourront les lui répéter. Enfin, soyez-là sur un bon pied, sans vous annoncer mal ailleurs. Faites mes complimens à Algarotti, et parlez-lui italien.

Je pars pour Bath la semaine prochaine, à cause d'une surdité qui m'est survenue depuis quatre ou cinq mois, et je suis sûr qu'en me lavant la tête à la pompe, je recouvrerai l'ouïe comme auparavant. J'avoue que cette surdité a exercé ma patience, qu'elle m'a obligé de me retirer de la société, à un âge où je n'ai d'autres plaisirs que ceux qu'elle procure. En même tems j'ai, en lisant et en écrivant, suppléé par mes yeux au défaut de mes oreilles. Je présume que madame H*** plaît également à ces deux sens : je suis charmé

que vous soyez bien avec elle; car elle est bonne prôneuse, et de telles louanges sont fort utiles à un jeune homme à son entrée dans le monde.

Si vous rencontrez encore lord Pembroke, faites-lui bien des complimens de ma part, et dites-lui que je lui aurois écrit, si je n'avois su qu'un vieux correspondant est importun à un jeune homme. On fait un grand éloge de lui dans les nouvelles qui nous viennent d'Hanovre.

Vous resterez aussi long-tems que vous voudrez à Berlin; et de là vous êtes maître d'aller, ou à la Haye, ou à Bruxelles; mais je pense que vous ferez mieux de vous rendre d'abord à la Haye, parce que Bruxelles sera sur votre route pour aller à Calais, qui est un passage plus sûr pour se rendre en Angleterre que Helvœtsluys. Les deux Cours de la Haye et de Bruxelles méritent que vous les voyiez, et vous les verrez toutes deux avec avantage par le moyen du colonel Yorke et de Dayrolles.

Adieu. En voilà assez pour cette lettre.

LETTRE CCLVII.

Londres, ce 26 sept. 1752.

Mon cher ami,

Comme vous employez, ou plutôt comme vous occupez toutes mes pensées, je vois

chaque jour avec un surcroît de plaisir la perspective agréable que vous avez devant vous. J'ai eu deux objets en vue dans votre éducation : je vous vois tous les jours plus près de les atteindre, et j'ai très-peu sujet de douter du succès. Ce sont les affaires étrangères et celles du parlement. En conséquence, j'ai pris soin de commencer par vous donner un fonds de connoissances, et ensuite le grand usage du monde aussitôt que possible. On peut faire figure dans ce pays, sans briller dans le parlement; et l'éloquence seule met un homme à portée d'y faire figure, à moins que ce ne soit cette figure méprisable que font ceux qui donnent leurs suffrages en silence, et qui le font par *pedibus ire in sententiam*. Les affaires étrangères, quand on les ménage avec dextérité, et qu'on les conduit avec réputation, mènent à tout ce qu'il y a de plus considérable dans ce pays. Vous avez la connoissance des langues nécessaires pour cet objet, avec un fonds suffisant de connoissance de l'histoire et des traités; c'est-à-dire, que vous avez toute la matière prête : il ne vous manque que la manière. Vos objets étant ainsi fixés, je vous recommande de les avoir constamment dans la pensée, et de diriger vos lectures, vos actions et vos paroles vers ces vues. La plupart des hommes pensent seulement *ex re natâ*, et peu de gens *ex professo*. Je souhaite que vous fassiez l'un et l'autre, mais commencez par le der-

nier. Je m'explique : posez certains principes, agissez et raisonnez en conséquence. Par exemple, dites en vous-même : « Je veux » faire figure dans le parlement, et afin de » réussir, il faut non-seulement que je parle, » mais aussi que je m'énonce très-bien ». Si vous ne parlez qu'en homme sensé, cela ne suffit pas ; il faut que vous parliez non-seulement correctement, mais avec élégance, et même avec éloquence. Afin de parvenir à ce but, il faut que vous preniez de la peine pour acquérir et vous rendre habituelles, sans affectation, la pureté, l'exactitude et l'éloquence du style dans la conversation ordinaire ; vous devez rechercher les meilleures expressions, et avoir soin de rejeter celles qui sont impropres, qui n'ont pas assez de force, et qui sont vulgaires. Il vous faut lire les plus grands maîtres dans l'art oratoire, anciens et modernes, et les lire séparément. Il faut encore que vous étudiez Démosthène et Cicéron, non pour découvrir une ancienne coutume d'Athènes et de Rome, ni mettre votre esprit à la torture pour connoître la valeur des talens, des drachmes et des sesterces, comme les érudits en *us ;* mais afin d'observer le choix des mots, l'harmonie de leur diction, leur méthode, la distribution de leur discours ; leur exorde pour engager la faveur et l'attention de l'auditoire, et leur péroraisons pour donner plus de force à ce qu'ils ont dit, et laisser une impression forte

sur les passions. Il ne faut pas que vous soyez assez pédant pour négliger les modernes; il faut que vous étudiez de même Atterbury, Dryden, Pope et Bolingbroke; il faut de plus que vous lisiez ces auteurs dans cette intention, et que vous ne cessiez jamais d'épurer votre style d'après les meilleurs modèles, jusqu'à ce qu'enfin vous deveniez vous même un modèle d'éloquence; ce que tout homme peut devenir avec de l'application. Si vous débutez d'après ce principe, et que vous soyez résolu à le poursuivre constamment, chaque compagnie où vous irez, ou chaque livre que vous lirez, contribuera à vos progrès, en vous montrant ce qu'il faut imiter, ou ce que vous devez éviter. Devez-vous donner à une compagnie mêlée une relation de quelque chose, ou êtes-vous obligé de tâcher de persuader un homme ou une femme, ce principe, fixé dans votre esprit, vous engagera à faire une attention particulière au choix de vos mots, à la clarté et à l'harmonie de votre diction. En voilà assez pour votre objet quant au parlement; parlons à présent des affaires étrangères.

Posez d'abord ces principes, qui sont absolument nécessaires pour conduire une négociation avec succès et habileté, et vous former en conséquence. Qui sont-ils? Premièrement, des connoissances claires et distinctes des transactions passées dans ce genre. Vous avez déjà ce savoir, et vous l'étendrez tous les

jours : car, en conséquence de ce principe, vous lirez l'histoire, les mémoires, des anecdotes, etc. principalement dans cette intention. Les autres talens nécessaires pour les négociations, sont le grand art de plaire, de gagner le cœur et la confiance non-seulement de ceux avec qui vous devez travailler, mais même de ceux que vous devez contredire; de cacher vos pensées et vos vues, et de découvrir celles des autres; de gagner la confiance par une franchise apparente et un air ouvert et serein, sans aller un pas plus loin; de concilier la faveur personnelle du roi, du prince, des ministres ou de la maîtresse absolue de la Cour où vous êtes envoyé; de commander à votre caractère et à vos gestes, de sorte que la colère ne vous fasse pas dire, ni votre air trahir ce qui doit être secret; de vous familiariser, de vivre en famille dans les meilleures maisons de l'endroit, de sorte que vous y soyez reçu plutôt comme ami que comme étranger. Si vous avez ces principes constamment dans la pensée, tout ce que vous ferez et tout ce que vous direz, tendra d'une façon ou d'autre vers cet objet, et la conversation ordinaire vous perfectionnera par degré pour cet emploi. Il faut que vous acquériez l'habitude de réprimer les mouvemens de colère; il faut que vous soyez en garde contre toute expression indiscrète; il faut que vous sachiez commander à votre contenance, de façon qu'elle ne change pas pour tout accident

imprévu, et sur-tout vous devez tâcher d'acquérir ce grand art de plaire, sans lequel il n'y a rien à faire. La compagnie est effectivement une négociation constante, et si vous y faites attention dans cette vue, vous vous rendrez capable de négocier à tous égards. De la même façon que vous gagnez un ami, gardez-vous contre un ennemi, et tâchez de plaire à une maîtresse : vous ferez un traité avantageux, vous déconcerterez les desseins de ceux qui vous contrediront, et gagnerez la faveur de la Cour où vous serez envoyé. Faites cet usage dans toutes les compagnies que vous fréquentez, et vos plaisirs même vous feront réussir dans vos négociations. Plaisez à tous ceux qui méritent que vous gagniez leur bonne opinion ; n'offensez personne. Gardez votre secret, et tâchez d'arracher celui des autres. Soyez composé, et efforcez-vous adroitement d'échauffer les passions des autres. Déconcertez les projets de vos rivaux avec diligence et dextérité, mais en même tems avec la plus grande civilité personnelle à leur égard : soyez ferme sans emportement. Messieurs d'Avaux et Servien ne faisoient pas plus que cela. Il faut que je fasse une observation pour confirmer cette assertion, qui est que les plus habiles négociateurs se sont toujours distingués par les manières, la politesse et l'esprit dans la compagnie ; ils ont même été ce que les femmes appellent les plus jolis hommes. Je vous prie de ne jamais

perdre de vue ces objets importans ; rapportez tout à ces maximes, faites tout selon ces règles, et accommodez tout à ce dessein. Ce qu'il y a de particulier, par rapport à ces objets, est qu'ils n'exigent rien que ce que la vanité, l'intérêt et le plaisir nous engagent de faire indépendamment d'eux. Si un homme ne devoit jamais être employé dans les affaires, et qu'il dût mener une vie privée, ne souhaiteroit-il pas de plaire et de persuader ? Ainsi, selon les objets auxquels vous êtes destiné, votre fortune et la figure que vous ferez, conspirent heureusement avec votre vanité et vos plaisirs. De plus, je soutiens qu'un ministre étranger ne peut jamais être un homme d'affaires, s'il n'est en même tems un homme de plaisir et qu'il n'ait l'art de plaire. Ses plaisirs lui servent à finir la moitié de ses affaires : il parvient à ses vues peut-être plus directement, et sans qu'il devienne suspect, aux bals, aux soupers brillans, aux assemblées et aux parties de plaisirs par ses intrigues avec les femmes, et les liaisons qu'il forme insensiblement avec les hommes, à ces heures d'amusement, sans gêne et sans réserve.

Ces objets sont actuellement à peu de distance, et vous n'avez point de tems à perdre pour vous préparer à les atteindre. Vous serez dans le parlement aussitôt que votre âge vous le permettra ; je crois même que vous aurez encore plutôt un département étranger, et de meilleure heure qu'aucun

jeune homme en ait jamais eu. Si vous débutez bien à vingt-un ans, à quoi n'aurez-vous pas sujet de vous attendre à quarante-un? Tout ce que je puis vous souhaiter. Adieu.

LETTRE CCLVIII.

Londres, ce 29 sept. 1752.

MON CHER AMI,

Il n'y a rien de si nécessaire et en même tems rien de plus difficile (je le sais par expérience) pour vous autres jeunes gens, que de savoir comment vous comporter à l'égard de ceux que vous n'aimez pas. Vos passions sont vives, et vos têtes sont légères : vous haïssez tous ceux qui s'opposent à vos vues par ambition ou par amour; et un rival dans l'un et l'autre cas est presque un terme synonyme pour un ennemi. Qu'un tel homme soit dans votre chemin, vous êtes froid à son égard et paroissez embarrassé, souvent même incivil et toujours porté à le mortifier. Cela est fort désagréable, vu que tout homme a autant de droit qu'un autre de poursuivre un emploi ou une maîtresse; mais plus imprudent encore, parce que communément, vous faites échouer votre dessein par cette conduite, et pendant que vous êtes à lutter avec votre concurrent, arrive un tiers qui emporte la proie. Un homme ne peut s'empêcher de penser et de sentir, et c'est une

chose mortifiante de voir ses vues à la Cour, ou à l'égard d'une maîtresse, traversées par un compétiteur; mais la prudence et l'habileté doivent nous faire dissimuler notre dépit, quoiqu'elles ne puissent en écarter la cause. Les deux prétendans déplaisent à leur maîtresse, lorsqu'ils troublent la compagnie par leur mauvaise humeur; au contraire, si l'un deux a assez d'empire sur lui-même pour être gai et civil, aisé et sans affectation à l'égard de l'autre, comme s'il n'y avoit aucune concurrence entr'eux, la dame l'aimera certainement mieux, et son rival sera dix fois plus humilié et plus découragé : il regardera cette conduite comme une preuve du triomphe et de la sécurité de son rival; il deviendra outrageux avec la dame, et ses reproches et son emportement causeront probablement une querelle entr'eux. Il en est de même dans les affaires. Celui qui sait le mieux commander à son tempérament et à sa contenance, aura toujours un avantage infini sur l'autre. Et les Français appellent procédé honnête et galant de se piquer d'une civilité particulière à l'égard d'un homme, à qui de petits esprits témoigneroient dans le même cas du dégoût et peut-être feroient des grossièretés. Je vais vous donner un exemple de ce qui me regarde. Je vous prie de vous en souvenir quand vous en serez, comme je l'espère, dans la même situation.

Quand je fus à la Haye en 1744, ce fut

pour engager les Hollandais à prendre part avec nous dans la guerre, pour stipuler le nombre de troupes qu'ils devoient fournir; et l'abbé de la Ville que vous connoissez, étoit là de la part de la *France* pour tâcher de les détourner de rompre leur neutralité. Je fus instruit et très-fâché d'apprendre que c'étoit un habile négociateur, qui avoit de la prudence et de la sagacité. Nous ne pouvions nous rendre visite, parce que nos deux maîtres étoient en guerre; mais la première fois que je le rencontrai dans un lieu-tiers, je priai quelqu'un de me présenter à lui, et je lui dis que, quoique nous fussions ennemis nationaux, je me flattois cependant que nous pourrions être amis personnels, avec plusieurs autres choses obligeantes, auxquelles il répondit avec autant de politesse. Deux jours après, je sors de bon matin pour solliciter les députés d'Amsterdam, et je trouvai l'abbé de la Ville, qui m'avoit devancé. Je m'adressai aux députés, et leur dis, en souriant : « *Je suis » bien fâché, messieurs, de trouver mon ennemi » avec vous; je le connois déjà assez pour le » craindre. La partie n'est pas égale, mais je » me fie à vos propres intérêts contre les talens » de mon ennemi, et au moins si je n'ai pas eu » le premier mot, j'aurai le dernier aujourd'hui* ». Ils sourirent aussi : l'abbé fut flatté de mon compliment et de la manière dont je le fis. Il resta environ un quart-d'heure et me laissa avec mes députés. Je continuai de leur parler

sur le même ton, quoique d'une manière très-sérieuse, et leur dis : « Que j'étois seulement venu pour leur représenter leurs » véritables intérêts simplement, et sans cet » art dont il étoit nécessaire que mon ennemi » fît usage pour en imposer ». Je réussis à les persuader, je continuai sur le même ton avec l'abbé, et par ce commerce aisé et poli en lieutiers je trouvai souvent moyen de découvrir ses desseins.

Souvenez-vous qu'il y a deux procédés dans le monde pour un gentilhomme et un homme à talens; ou une politesse extrême, ou une guerre ouverte. Si un homme vous fait un affront grossier, et vous insulte à dessein, vengez-vous; mais s'il ne fait autre chose que de vous nuire, la meilleure façon de vous venger, est d'être extrêmement civil à son égard, quoiqu'en même tems vous le traversiez dans ses entreprises et lui rendiez la pareille avec usure. Il n'y a là ni perfidie, ni dissimulation. Le cas seroit différent, si vous faisiez à cet homme des professions d'estime et d'amitié; non-seulement je condamne, mais j'abhorre une telle conduite. On n'entend par tous les actes de civilité rien autre qu'un consentement général, qu'une conformité à la coutume pour la tranquillité et le commerce de la vie civile, dont on ne doit pas détruire les charmes par des dégoûts et des jalousies particulières. Pour moi, quoique je ne voulusse pas, pour quelque considération que ce fût, céder

aucun point à un compétiteur, je me piquerois de lui témoigner plus de civilité qu'à un autre. En premier lieu, ce procédé met infailliblement tous les rieurs de votre côté; ce qui est un parti considérable : de plus, cette conduite plaît à l'objet que vous voulez gagner, homme ou femme, qui ne manquera jamais de dire dans telle occasion qu'il est obligé d'avouer que vous vous êtes très-bien comporté dans toute cette affaire. Le monde juge par l'apparence des choses, et non par la réalité; ce que peu de gens sont capables de faire, et encore moins d'approfondir. Si l'on prend soin d'être toujours du côté de la prudence dans ces choses, on peut se permettre d'avoir quelquefois tort dans de plus essentielles; on est porté et même on souhaite de vous excuser. Parmi dix personnes, il y en a neuf qui regardent la civilité comme un bon naturel, et qui prennent des attentions pour de bons offices. Aux Cours il y a toujours des froideurs, des dégoûts, des jalousies et des haines. La moisson est petite en comparaison du nombre des ouvriers; mais comme ces petites concurrences arrivent souvent, elles finissent bientôt, à moins qu'elles ne soient perpétuées par la manière dont on les soutient, plutôt que par le sujet qui les occasionne. Les variations et les vicissitudes des Cours changent les amis en ennemis, et les ennemis en amis; il faut donc que vous tâchiez d'acquérir ce grand talent et qui est

si rare, celui de haïr de bonne grâce et d'aimer avec prudence; de n'avoir aucune querelle irréconciliable par des symptômes de colère déplacés et inutiles, et d'avoir soin qu'aucune amitié ne soit dangereuse, en cas de rupture, par des confidences indiscrètes et hasardées.

Il y a peu de gens, sur-tout parmi les jeunes personnes, qui sachent comment aimer ou haïr. Leur amitié est un foible sans bornes, fatal à la personne qu'il aiment; leur haine est une violence impétueuse, téméraire et imprudente, toujours funeste à eux-mêmes. Dix-neuf pères parmi vingt, et toutes les mères qui vous auroient aimé la moitié autant que je le fais, vous auroient ruiné: au contraire, je vous ai toujours fait sentir le poids de mon autorité, afin que vous puissiez un jour connoître la force de mon amour. A présent j'espère et je crois que mon jugement aura autant de pouvoir sur vous par choix, que mon autorité en a eu par nécessité. Mon avis est secondé d'une expérience de trente-huit ans plus que vous, et je crois que vous pensez qu'il vaut mieux que le vôtre. Quant aux passions tendres qui conduisent aux plaisirs, conduisez-les vous-même, mais laissez-moi la direction des autres. Votre ambition, votre figure et votre fortune seroient au moins pour quelque tems plus sûres sous mes auspices que sous les vôtres. Adieu.

LETTRE CCLIX.

Bath, ce 4 oct. 1752.

MON CHER AMI,

Je vous considère actuellement comme à la Cour d'Auguste, où, si vous avez jamais été animé du désir de plaire, vous devez essayer tous les moyens de le faire. J'ose dire que vous verriez là, comme faisoit Horace à Rome, comment les empires sont défendus par les armes, embellis par les arts, et fleurissent par de sages loix. Vous avez là un Horace, aussi-bien qu'un Auguste. Je n'ai pas besoin de vous nommer Voltaire, *qui nil molitur ineptè* comme Horace lui-même dit d'un autre poëte. J'ai lu dernièrement tous les ouvrages qu'il a mis au jour, quoique je les eusse lus plus d'une fois auparavant : son *Siècle de Louis XIV* m'a engagé à lire ses autres productions ; je ne l'ai lu encore que quatre fois. En relisant tous ses ouvrages avec plus d'attention qu'auparavant, mon admiration, je l'avoue, est changé en étonnement : il n'y a point de genre d'écrire, dans lequel il n'excelle.

Vous êtes un critique si sévère, que je doute que vous me permettiez d'appeler sa *Henriade* un poëme épique, faute d'un certain nombre de déités, de diables, de sorciers et d'autres absurdités nécessaires, comme il semble, pour constituer l'épopée. Mais, soit que vous

soyez de cette opinion ou non, je vous déclare (quoique peut être à ma honte) que je n'ai jamais lu de poëme épique avec tant de plaisir. Je suis vieux, et peut-être que j'ai perdu beaucoup de ce feu que j'aimois dans les autres, quoiqu'il fût accompagné de fumée. Mais actuellement j'exige que tout soit conforme au bon sens, et je ne puis pardonner mille vers absurdes, par rapport à cinq qui méritent d'être lus. Dans cette disposition d'esprit, jugez si je puis lire Homère tout de suite. J'admire ses beautés, mais à vous dire le vrai, lorsqu'il rêve, je m'endors. Je conviens que Virgile est un composé de raison et de jugement; c'est pourquoi je l'aime mieux que son modèle; mais il est quelquefois froid et languissant, sur-tout dans les cinq ou six derniers livres; ce qui m'oblige, en les lisant, de prendre beaucoup de tabac. D'ailleurs, je me déclare en faveur de Turnus contre le pieux Enée, qui, comme bien d'autres soi-disant pieux, commet des actes de violence et d'injustice les plus énormes, pour exécuter ce qu'ils appellent *le décret du ciel.* Mais que direz-vous, lorsque je vous déclarerai franchement que je n'ai pas le courage de lire du commencement à la fin notre compatriote Milton. J'avoue qu'on y trouve les passages les plus sublimes et des traits lumineux; mais vous devez convenir que ces éclairs sont souvent suivis de *darkness visible* (de *ténèbres visibles*), pour me servir de son expression. D'ailleurs, n'ayant pas l'honneur de connoître aucun des

personnages de son poëme, excepté l'homme et la femme, les caractères et les discours d'une douzaine ou deux d'anges et d'autant de diables, sont autant au-dessus de ma sphère que de mon goût. Gardez ce secret pour moi; car si je publiois cette opinion, tout pédant, qui a le goût dépravé, et tout théologien solide en Angleterre, me traiteroient avec mépris et indignation.

Quelque chose que j'aie dite au désavantage de ces trois poëmes, la *Jérusalem* du Tasse a encore plus de défauts. Il est vrai qu'on y aperçoit les rayons brillans de la poésie; mais ce sont seulement des météores qui éblouissent, disparoissent et sont suivis de fausses pensées, de pauvres *concetti* et d'impossibilités absurdes; témoins le poisson et le perroquet, extravagances indignes d'un poëte héroïque, et qui auroient mieux convenu à l'Arioste, qui vise à dire *le coglionerie*.

Je n'ai jamais lu la *Lusiade* du Camoens, excepté dans une traduction en prose, ainsi je puis dire que je ne l'ai jamais lue effectivement; mais la *Henriade* est sensée depuis le commencement jusqu'à la fin; elle est ornée des réflexions les plus justes et les plus brillantes, des plus belles descriptions, des images les plus nobles et des sentimens les plus sublimes, sans faire mention de l'harmonie des vers, dans laquelle Voltaire excelle sur tous les poëtes français. Si vous insistiez sur une exception en faveur de Racine, j'insiste de mon côté, qu'il l'égale au moins. Quel hé-

ros intéressa jamais plus que Henri IV qui, selon les règles de la poésie épique, joue toujours un grand rôle avec succès? Quelle description excita jamais plus d'horreur que celle du massacre et de la famine à Paris? L'amour a-t-il jamais été peint avec plus de vérité et de *morbidezza* que dans le neuvième livre? Virgile même n'a pas mieux traité ce sujet dans son quatrième livre de l'*Enéide*. Avec toute votre rigueur critique, si vous supposez que saint Louis soit une divinité, un diable ou un enchanteur, et qu'il paroît en personne, et non pas en songe, la *Henriade* sera un poëme épique, selon les règles les plus strictes de l'épopée mais à mon tribunal c'en est un, tel qu'il est.

Je pourrois rendre la même justice à tous ses ouvrages, si je ne craignois d'excéder les bornes d'une lettre et d'entrer dans une dissertation ennuyeuse. Que son *Histoire du roi de Suède*, cette bête sauvage du nord, est charmante! Je ne puis pas donner à ce roi le nom d'homme, et je serois fâché qu'il passât pour un héros, par respect pour ceux qui méritent ce nom; tels que Jules César, Titus, Trajan et le roi de Prusse actuel, qui ont cultivé et encouragé les arts et les sciences, dont le courage étoit accompagné de ces tendres sentimens d'humanité et de ces vertus sociales qui font le bonheur de l'homme, et qui avoient plus de plaisir à civiliser les peuples qu'à les détruire. Que peut-il y avoir de plus touchant et de plus intéressant? Où trouve-t-on des

pensées plus nobles, ou exprimées plus heureusement que dans toutes ses pièces dramatiques? Que peut-il y avoir de plus clair et de plus raisonnable que toutes ses lettres philosophiques? Qu'y a-t-il de plus charmant que ses pièces fugitives? Vous êtes heureusement à portée de vérifier, par la connoissance que vous aurez de l'homme, tout ce que j'ai dit de ses ouvrages.

M. de Maupertuis, avec qui j'espère que vous ferez connoissance, est ce qu'on trouve rarement ensemble, philosophe et mathématicien profond, et cependant honnête et aimable. Quant à Algarotti, c'est un nouveau Fontenelle. Il faut que de tels hommes vous inspirent nécessairement le désir de leur plaire; et, si vous pouvez les fréquenter, leur connoissance vous fournira les moyens de plaire à toute autre personne.

A-propos de plaire, votre charmante madame F*** est attendue ici dans deux ou trois jours; je ferai avec elle tout ce que je puis faire pour vous. Je pense que vous avez continué le roman jusqu'au troisième ou quatrième tome; je le continuerai jusqu'au onzième; mais, pour le douzième et le dernier, il faut que vous veniez le conclure vous même. *Non sum qualis eram.*

Bonsoir, mon cher enfant, je vais me coucher justement à l'heure où je suppose que vous commencez de vivre à Berlin.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DU TOME TROISIEME.

Fin de la Table du Tome troisième.